UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00814319 0

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
ESTATE OF THE LATE
JOHN B. C. WATKINS

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2007.
From University of Toronto.
May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.
May not be indexed in a commercial service.

LES VEILLÉES DU CHÂTEAU,

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS,

PAR

L'AUTEUR D'ADELE ET THÉODORE.

„ Come raccende il gusto il mutare esca,
„ Così mi par che la mia Istoria quanto
„ Or quà, or là più variata sia,
„ Meno a chi l'udirà nojosa fia.

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, & moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,
CHEZ J. P. HEUBACH ET COMP.

M. D. CC. LXXXIV.

Digitized by Microsoft®

PQ
1985
G5V45
t. 1

LIBRARY
JAN 5 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1036920

Digitized by Microsoft®

ÉPITRE

*A CÉSAR D***, mon Neveu.*

Vous avez desiré, mon Enfant, que cet Ouvrage vous fût dédié, & que le Héros des *Veillées du Château* portât votre nom; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractère, sa sensibilité; & comme lui, vous ferez le bonheur du plus tendre père.

Il m'étoit bien facile de représenter des Enfans aimables; pour les peindre appliqués, soumis, reconnoissans, je n'avois qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet Ouvrage, il contient une histoire qui doit sur-tout vous faire une profonde impression; je suis bien certaine qu'elle sera plus d'une fois arrosée de vos larmes, & qu'elle ne s'effacera jamais de votre souvenir & de votre cœur.

Digitized by Microsoft®

& neuves, il faut lui faire connoître une infinité de *lieux-communs* que tout le monde peut dire & & que perſonne ne doit écrire. Ces lieux-communs valent ſouvent beaucoup mieux que les penſées qui nous paroiſſent les plus ingénieuſes. Ils ne ſont ſi généralement connus que parce qu'ils ſont juſtes & frappans; comme les bons vers qui paſſent en proverbes, les penſées morales, remarquables par leur ſolidité, ſont retenues, répétées & parviennent juſqu'au peuple, qui les conſacre en les adoptant.

Si, d'après ces réfléxions, je n'offre cet Ouvrage qu'aux Enfans de dix ou douze ans, j'oſe cependant me flatter, que ſi on le compare aux Livres faits pour l'age de *cinq ans*, on trouvera que les converſations & les Hiſtoires contenues dans ces deux volumes, ſont infiniment plus à la portée de l'enfance que les Dialogues (d'ailleurs très-intéreſſans) qu'on nous a donnés juſqu'ici, en nous répétant qu'ils étoient faits pour l'*époque de cinq ou ſix ans*, & pour l'*époque de ſix à ſept*: non des Livres, mais les entretiens réels d'une bonne mère & d'une honnête Gouvernante. Voilà les ſeuls Dialogues qui puiſſent être utiles à un Enfant dans les époques de *cinq à ſix*, & *de ſix à ſept ans*.

Au reſte, avant de faire imprimer cet Ouvrage, j'ai deſiré ſavoir poſitivement ſi mes *Lecteurs* pourroient comprendre, ſans effort, ce que j'ai voulu dire. J'ai raſſemblé chez moi une Société aſſez nombreuſe: j'ai fait des *Lectures*. Ce n'eſt pas la perſonne la plus judicieuſe de ces Aſſemblées que j'ai conſultée; elle avoit onze ans: mais j'ai vu, avec plaiſir, que celles qui n'étoient âgées que de huit

Digitized by Microsoft®

& de neuf, m'écoutoient de manière à me prouver que rien ne leur échappoit, & qu'elles recevoient l'impreſſion que j'ai voulu produire.

Puiſque je regarde tous les Livres modernes deſtinés à la première enfance, comme ne pouvant convenir qu'à l'âge pour lequel j'ai fait celui-ci, je ne prétends pas offrir un Ouvrage d'un genre nouveau; & même la forme que j'ai choiſie a été ſouvent employée dans des Ouvrages de pur agrément, & toujours par des femmes (*a*). Elle m'a paru plus intéreſſante qu'aucune autre. Des entretiens ſans événemens & ſans *Hiſtoires*, ont trop de ſéchereſſe; des Hiſtoires détachées, ſans interruption, ſans converſations, n'auroient point aſſez de clarté pour des Enfans.

(*a*) Tout le monde connoît les *Veillées de Theſſalie*, de Mademoiſelle *de Luſſan*. C'eſt un Recueil de Contes fondés ſur le Sortilège & la Magie.

Madame *de Murat* a fait le *Voyage de Campagne*. Ce ſont des perſonnes raſſemblées à la campagne, & qui content des Hiſtoires: les *Journées Amuſantes* de Madame *de Gomez*, & les *Petits Soupers d'Eté* de Madame *Durand*, offrent le même fonds; cette Madame Durand fut l'inventrice d'un nouveau genre de Pièces; elle créa les *Proverbes Dramatiques*. Elle a mis dix Proverbes en Comédies, ce qui fait par conſéquent dix Comédies, qui ſont toutes en Vers. Madame Durand eſt morte fort vieille en 1736.

Un des plus jolis Romans de Madame de *Villedieu*, eſt celui qui a pour titre les *Exilés*; c'eſt Ovide, rélégué à Tomes, avec d'autres exilés. Chacun conte ſes aventures. On trouve dans ce Roman un entretien fort agréable, entre Ovide & un certain Volumnius, qui a donné à M. de Voltaire, l'idée de la Pièce de Vers, intitulée le *Mondain*.

Mademoiſelle l'*Héritier*, amie de Mademoiſelle de *Scuderi*, a fait la *Tour Ténébreuſe*: Richard Cœur-de-Lion, pour ſe déſennuyer dans ſa priſon, qui eſt une *tour ténébreuſe*, récite des Hiſtoires & des Contes de Fées.

Les *Jeux*, Roman de Mademoiſelle de *Scuderi*, eſt un Ouvrage du même genre.

Digitized by Microsoft®

Je n'ai point placé au hasard, à la suite les unes des autres, les Histoires qui forment ce Recueil. Avant de songer au plan *Romanesque*, c'est-à-dire, aux événemens, aux situations, j'avois préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devois les présenter pour éclairer graduellement l'esprit, & élever l'ame (du moins autant que mon intelligence me le permettoit). Cette chaîne de raisonnemens ainsi disposée, il ne me restoit plus qu'à faire une combinaison aussi facile qu'amusante; il s'agissoit de trouver les caractères, les petits incidens, & les situations qui pouvoient servir à démontrer de la manière la plus frappante, les vérités que je voulois établir. Par exemple, il entroit dans mon *plan d'idées* de ne rien négliger pour inspirer aux Enfans les goûts simples & vertueux qui rapprochent de la nature, & qui font aimer la vie champêtre. Pour parvenir à ce but, il falloit plus d'une Histoire, plus d'un entretien; aussi j'y reviens sans cesse.

Le goût de l'Histoire Naturelle suffiroit seul pour rendre agréable le séjour de la campagne. Cette idée m'a fait imaginer le Conte intitulé: *Alphonse & Dalinde*, ou la *Féerie de l'Art & de la Nature*, ainsi des autres. Enfin, au lieu de *chercher & d'ajuster un résultat moral* à un joli sujet, j'ai arrangé & composé chaque sujet d'après une vérité morale.

C'est aussi de cette manière que j'ai fait toutes les Pièces du *Théatre d'Education*, & *Adele & Théodore*. Je ne m'abuse point sur la foiblesse & la médiocrité de l'*exécution*; mais je crois que la *méthode* est bonne: lorsqu'on ne la suivra pas,

Digitized by Microsoft ©

la morale paroîtra souvent forcée, déplacée, & ne sera plus qu'un accessoire.

Il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément, & il n'y a point de Livre de morale qui puisse être utile s'il est ennuyeux. Cette vérité n'est pas assez généralement sentie; c'est pourquoi les Moralistes ont produit tant de *Traités*, tant de *Pensées*, tant de *Réflexions*, *Dissertations*, *Discours*, *Essais*, *&c.* On peut admirer un Ouvrage de ce genre; mais s'il a plus de cent pages, il est impossible de l'aimer & de le lire avec plaisir.

Vouloir persuader, entraîner, exiger des sacrifices pénibles, douloureux, sans tâcher de plaire & d'intéresser, sans chercher & saisir tous les moyens qui peuvent fixer l'attention de ceux qu'on desire gagner & convaincre, voilà sans doute d'étranges inconséquences! Lorsqu'on parle au cœur, on est sûr d'être écouté. Pourquoi donc proscrire, des Ouvrages de morale, le sentiment & l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnemens qui rendront les hommes meilleurs, ce sont des exemples frappans, des tableaux faits pour toucher & s'imprimer fortement dans l'imagination: c'est enfin la *Morale mise en action.*

Les Ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs, ont tous une forme agréable & intéressante, & c'est particulièrement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Non-seulement on lira dans tous les tems, mais on saura toujours par cœur *Télémaque*, les Romans de *Richardson*, le *Spectateur Anglois.* Celui même qui ne veut ni se corriger ni s'instruire, lit ces Ouvrages pour s'amuser, & en les lisant il se corrige &

Digitized by Microsoft®

s'instruit malgré lui : voilà les Livres véritablement utiles. Les autres Moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, & qui d'ailleurs savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront, & qu'on les écoutera avec autant de distraction que d'ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que tout Ouvrage agréable doit être frivole ; malheur à celui qui les intéresse ! Quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*. Ces personnes n'accordent leur estime qu'au Livre qui les ennuie, & le titre de *Philosophe* qu'à l'auteur qu'elles n'entendent pas.

Un Moraliste prétend à la considération. Pour obtenir celle dont nous parlons, il n'est pas nécessaire d'avoir (même à un degré médiocre) de la sensibilité, de l'imagination, de savoir peindre, émouvoir, tracer des caractères, les développer, les soutenir ; en un mot, de faire un plan. Au contraire, il n'est pas question de plaire & de toucher, il faut être obscur, pesant & dogmatique.

Une des choses qui a le plus contribué a décréditer les Livres de morale, présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'Ouvrages dangereux sous le titre de *Romans moraux* & de *Contes moraux*, que nous avons vu paroître depuis vingt ans. On pourroit comparer ces Ouvrages à ces poisons déguisés, à ces drogues de Charlatans, offertes comme des remèdes salutaires, & qui sont d'autant plus pernicieuses, qu'elles portent des noms imposans, & qu'on les prend avec confiance.

Ces livres ont inspiré du mépris pour le genre ;

Digitized by Microsoft®

il falloit ne mépriſer que les ouvrages, ils étoient décorés d'un titre qui ne leur convenoit pas ; c'eſt au genre qu'ils annonçoient que Fenélon, Richardſon, Adiſſon, &c. ont dû leurs ſuccès & leur gloire. Si je croyois qu'il fallût avoir les talens de ces Grands-Hommes pour adopter, avec quelque eſpérance de ſuccès, le genre qu'ils ont créé, je n'aurois certainement jamais eu la plus légère tentation d'écrire ; car nul autre genre n'avoit d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur ſenſible & de la raiſon, on pouvoit préſenter des tableaux inſtructifs & touchans. Je n'ai point eu la prétention & l'eſpoir de faire un ouvrage d'un mérite ſupérieur, mais j'ai cédé au deſir d'offrir aux bonnes Mères mes réflexions, & aux Enfans quelques leçons utiles (*a*).

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une petite injuſtice dont je ſuis l'objet, & qui n'eſt ſûrement

---

(*a*) Je penſe qu'on devroit auſſi tâcher de donner une forme agréable aux Livres Élémentaires qui traitent des Sciences : c'eſt-à-dire aux Ouvrages de ce genre faits pour la première Jeuneſſe. Une jeune Perſonne ne lira point des *Leçons de Phyſique* ou de *Chimie*, elle lira les Dialogues qui ſeroient compoſés avec agrément ſur les mêmes ſujets : un *Traité Élémentaire d'Aſtronomie*, l'ennuiera mortellement ; & elle lira avec plaiſir les *Mondes* de Fontenelle, & les Dialogues entre un jeune Homme qui revient du Collège & ſa Sœur, âgée de 14 ans, à laquelle il enſeigne en ſecret l'Aſtronomie. Cet ouvrage eſt de M. *Ferguſon*. J'ignore s'il eſt traduit. Il mériteroit de l'être ; car il eſt d'une telle clarté, qu'un enfant de dix ans, l'entendroit parfaitement d'un bout à l'autre. A l'égard de la *Géographie*, quel Cours charmant n'en pourroit-on pas faire ſous le titre de *Voyages !* Celui qui poſſéde les Elémens des Sciences, n'en reſte pas là ; mais ſi les commencemens rebutent, la curioſité eſt bientôt éteinte. On ne s'engagera point dans un ſentier difficile & peu battu, ſi les ronces & les épines en embarraſſent l'entrée.

Digitized by Microsoft®

qu'une distraction ; sans cette persuasion, je la passerois sous silence, comme tant d'autres qui n'ont pas été moins étranges. J'ai lu dans un Journal (*a*) cette annonce : *Vues patriotiques sur l'éducation du Peuple, tant des Villes que des Campagnes, qui peut être également utile aux autres classes de Citoyens* : vol. *in* 12. l'Homme-de-Lettres qui rend compte de cet ouvrage, ajoute : *Voici un Ouvrage tout neuf sur une matière qui ne l'est pas. Depuis quelques années la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multiplié les Traités, les Systêmes, les Romans sur l'éducation ; mais nos Moralistes, nos Instituteurs, nos Législateurs philosophes, n'ont pas cru devoir s'occuper de celle du Peuple* (*b*). *Cette classe utile de Citoyens leur a sans doute paru uniquement destinée à la peine & à l'ignorance &c.*

L'Auteur de cet extrait ne s'est pas rappelé (& cet oubli ne m'étonne pas) que le quatrieme vol. du Théatre d'Education est *uniquement destiné à l'éducation des Enfans de Marchands, d'Artisans ;* & que, *même les personnes au-dessous de cette classe, pourront y trouver encore des leçons ; que les Femmes-de-Chambre, les jeunes Filles-de-Boutiques,*

(*a*) Journal de Paris, n°. 56, Mercredi 25 Février 1784.

(*b*) Je ne sais pas pourquoi depuis deux ans, on déclame tant en général contre *les Instituteurs*, & les pauvres faiseurs de *Romans sur l'Education*. Ces Romans-là peuvent bien ne pas plaire à tout le monde, mais ils ne font de mal à personne, & sûrement ils ne corrompront pas les mœurs. Et puis pourquoi dire si crument *que la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multiplié ces Ouvrages ?* Pourquoi nous ôter d'un trait de plume, tout le mérite qui peut résulter d'une intention bienfaisante ? Et pourquoi juger ainsi des intentions cachées & qu'on ne peut connoître.

Digitized by Microsoft®

enfin les payſans, qui ſauront lire, y verront le détail de leurs obligations, de leurs devoirs. La Préface de ce Volume commence par ces mots: *Beaucoup de livres traitent de l'éducation; mais juſqu'ici tous les Auteurs de ces différens ouvrages n'ont travaillé que pour une ſeule claſſe, &c.* Je dis enſuite: *L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail la claſſe de Citoyens à laquelle ce volume eſt offert; cette étude n'a fait que redoubler le deſir qu'elle avoit de lui conſacrer un Ouvrage; on trouve en général dans cette claſſe, de la pieté, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les Familles, &c. &c.* & je termine cette Préface en diſant: *Puiſſe ce volume être lu ſeulement par les Citoyens eſtimables pour leſquels il fut fait; puiſſe-t-il occuper les momens de loiſir des bonnes Mères qui chériſſent leurs Enfans; qu'il ſoit trouvé, non dans une vaſte Bibliothèque, mais ſur un Comptoir; voilà le ſort & les ſuccès que l'Auteur lui deſire, & le ſeul but qu'il ſe ſoit propoſé.* Ce volume contient: *La Roſière de Salency, la Marchande de Modes, la Lingere, &c.* Ce volume, grand *in*-8°. a paru au commencement de l'année 1780; ainſi le volume *in*-12., annoncé le 25 Février 1784, eſt un ouvrage eſtimable, intéreſſant, plus utile que le mien, mais ce n'eſt pas *un ouvrage tout neuf*, dans le ſens que l'Auteur de l'Extrait donne à cette expreſſion (*a*). Je ſuis le premier Auteur qui ſe ſoit occupé *de l'Education du Peuple*; cette

(*a*) Car d'ailleurs il n'a aucun rapport avec le mien; cet Ouvrage mérite à tous égards d'être lu, & fait autant d'honneur au caractère bienfaiſant qu'à l'eſprit de ſon eſtimable Auteur.

Digitized by Microsoft®

gloire est chère à mon cœur, & si je ne la réclamois pas, je ne serois pas digne des témoignages honorables de reconnoissance qu'elle m'a procurés.

Après avoir repris ce qui m'appartient, je veux encore profiter de cette Préface pour désavouer un projet qu'on m'a prêté assez généralement, & qui supposeroit une vanité que je suis très-éloignée d'avoir.

Dans une des Critiques dont on a bien voulu honorer mes *Lettres sur l'Education*; on a dit qu'il étoit clair que j'avois eu le projet de me peindre moi-même, sous le nom de *Madame d'Almane*; il a fallu m'avertir que l'intention du Critique étoit de m'accuser d'un orgueil aussi plat que ridicule; car je ne regardois ce reproche que comme un compliment assez délicat & assez bien tourné; Mais enfin, puisqu'on m'assure que le Critique parloit sérieusement, je suis forcée de déclarer que je ne trouve mon caractère ni assez parfait, ni assez original pour éprouver la tentation de me *dépeindre*. Il est vrai que j'ai donné à Madame d'Almane mes sentimens & mes opinions; voulant peindre une bonne mère, je n'ai pu consulter que mon cœur, & je n'ai pu suivre que les lumières de ma raison; mais des *opinions* & des *sentimens* ne forment point un *caractère complet*: entre deux personnes qui sentent & jugent de même, la disposition d'humeur, le tour d'esprit & une multitude de petits défauts peuvent établir des différences infinies. C'est ainsi qu'en donnant à Madame d'Almane ma manière de sentir & de penser, je n'ai cependant jamais songé un moment à faire *mon portrait*. Je renou-

Digitized by Microsoft®

velle avec autant de sincérité la même protestation pour les *Veillées du Château.*

Afin d'appuyer, autant que je l'ai pu, les vérités morales par des faits & des exemples frappans; j'ai cité dans cet ouvrage plusieurs traits d'Histoire; j'ai eu l'attention de ne citer aucun de ceux que j'ai rapportés dans les *Annales de la Vertu*; & si quelquefois, au lieu de donner une explication, je renvoye, dans une note, aux *Annales de la Vertu*, c'est uniquement pour ne pas répéter ce que j'ai déjà écrit.

Dans la vue d'inspirer aux Enfans le goût de l'étude & des arts; j'ai tâché de rendre les notes curieuses & intéressantes (c'est-à-dire pour des Enfans). Je leur parle de tout, afin de leur donner des notions générales, qu'on n'a point communément dans l'enfance, & surtout dans l'intention de tourner leur curiosité vers des objets dignes de l'exciter & de la satisfaire.

Je n'exagérerai pas, en disant que pour composer le seul Conte de *la Féerie de l'Art & de la Nature*, avec les notes qui en dépendent, j'ai été obligée de lire ou de relire plus de cent volumes; comme on peut s'en assurer par le nombre des Auteurs cités. L'amour-propre ne peut attacher de prix à un travail qui n'exige ni instruction, ni talent, tel que celui qui consiste à lire & ensuite à composer de petits Extraits bien courts, & bien superficiels, pour des Enfans de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience & du zèle; il est permis de se vanter & de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet ouvrage est particulièrement con-

Digitized by Microsoft®

sacré aux Enfans destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des Mères de famille, qui, retirées dans leurs Châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme & la tranquillité !

LES

Digitized by Microsoft®

LES VEILLÉES DU CHÂTEAU,

OU

COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANS.

LE MARQUIS DE CLÉMIRE, au moment de partir pour l'armée, recevoit les triſtes adieux de ſa femme, de ſa belle-mère & de ſes trois enfans: il tenoit ſur ſes genoux le petit Céſar ſon fils, qui ſe plaignoit avec amertume de n'être point aſſez grand pour le pouvoir ſuivre. Le Marquis le ſerrant toujours dans ſes bras, ſe leva; ſes deux filles embraſſèrent ſes genoux en pleurant, & ſa femme, baignée de larmes, ſe précipita vers la porte afin de recevoir ſon dernier adieu!... Oh, Papa, dit tout bas Céſar, en ſe penchant vers l'oreille de ſon père, emportez-moi avec

Digitized by Microsoft®

vous.... Le Marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mère. César fit quelque résistance, il fallut ouvrir de force sa petite main qui s'étoit saisie du collet de l'habit de son père.... Alors le Marquis embrassant encore ses enfans & sa femme, s'arracha de leurs bras, & sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa mère; & comme il étoit huit heures du soir, elle envoya ses enfans se coucher.

Il y avoit dans la maison autant de tumulte & de mouvement que de consternation, parce que Madame de Clémire devoit partir le lendemain pour une Terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle n'emmenoit qu'une partie de ses gens, laissoit l'autre à Paris; & les domestiques qui la suivoient étoient aussi mécontens que ceux qui restoient. *Quelle folie d'aller se claquemurer dans un vieux château qu'on n'a jamais habité, & de partir dans le cœur de l'hiver, au lieu de rester à Paris, où du moins Madame trouveroit de la dissipation! Comment trois enfans, dont l'aîné a neuf ans & demi, supporteront-ils la fatigue d'un pareil voyage?.... Faire soixante & dix lieues au mois de Janvier!..... Est-on donc obligée de se faire Hermite, & de fuir au bout du monde, parce qu'un mari part pour l'armée?*

Digitized by Microsoft®

Telles étoient les réflexions de Mademoiſelle Victoire, une des femmes de Madame de Clémire; en faiſant triſtement ſes paquets, elle adreſſoit ce diſcours à M. Dorel, le maître-d'hôtel, qui s'affligeoit également de ne point aller en Bourgogne, & de quitter Mademoiſelle Victoire.

D'un autre côté, les deux Filles de Madame de Clémire, Caroline & Pulchérie, entendoient les mêmes plaintes: Mademoiſelle Julienne qui les deshabilloit, ne pouvoit cacher l'excès de ſon humeur; elle n'étoit jamais ſortie de Paris, & elle avoit une horreur invincible pour la Province.

Caroline & Pulchérie écoutoient avec attention les déclamations de Mademoiſelle Julienne, ſurtout Pulchérie, naturellement tres-curieuſe, défaut que ſon âge rendoit excuſable, car elle n'avoit que ſept ans; du reſte, elle annonçoit de bonnes qualités; & quoiqu'elle fût plus étourdie que ſa ſœur plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritoit auſſi d'intéreſſer par ſon extrême franchiſe & la ſenſibilité de ſon cœur.

Céſar étoit le plus raiſonnable des trois enfans de Madame de Clémire; il eſt vrai qu'il touchoit à ſa dixième année, & qu'à cet âge on commence à ſortir de la première enfance; auſſi Céſar avoit-il déjà de l'empire ſur lui-même:

Digitized by Microsoft®

on n'eſt pas toujours également appliqué ; mais quand Céſar ne ſe ſentoit pas en bonne diſpoſition, il ſavoit ſe vaincre & ſurmonter ces dégoûts paſſagers. Naturellement il aimoit l'étude & il éprouvoit un vif deſir de s'inſtruire. D'ailleurs il étoit ſenſible, docile, ſincère & courageux. Il chériſſoit ſon père & ſa mère, il étoit rempli de tendreſſe pour ſes ſœurs, & de reconnoiſſance pour ſes maîtres, particulièrement pour M. l'Abbé Frémont ſon précepteur, quoique ce dernier fût ſévère, & qu'il eût quelquefois un peu d'humeur, ſur-tout depuis qu'il étoit queſtion du voyage de Bourgogne ; car il regrettoit beaucoup Paris, les Journaux, & une certaine partie d'échecs, ſon principal amuſement depuis dix ans.

Enfin tout le monde ſe couche triſtement dans la maiſon de Madame de Clémire ; la nuit s'écoule, le jour paroit. A ſept heures & demie on éveille les enfans ; on s'habille, on déjeûne à la hâte, & à huit heures la grand'mère, la mère, M. l'Abbé Frémont, Céſar, Caroline & Pulchérie montent enſemble dans une berline angloiſe, & l'on part pour la Bourgogne.

A midi l'on s'arrêta pour dîner : Madame de Clémire, qui n'avoit pas fermé l'œil la nuit précédente, ſe jeta ſur un lit, & le reſte des voya-

Digitized by Microsoft®

geurs s'établit dans la chambre voiſine. Pendant que les ſervantes s'agitent dans l'auberge, qu'on met le couvert, & qu'on prépare des côtelettes & des pigeons à la crapaudine, la famille ſe raſſemble autour d'une cheminée, l'Abbé ſouffle le feu & garde un morne ſilence, & les enfans ſe rangent auprès de la Baronne Delby leur grand'mère. Alors on cauſe, on queſtionne la bonne maman; car en voiture l'abattement & la triſteſſe profonde de Madame de Clémire avoient ſuſpendu toute curioſité.

Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne, dit Pulchérie? Mon enfant, reprit la Baronne, quand un militaire part pour l'armée, il eſt obligé de faire beaucoup de dépenſe; alors, ſi ſa femme eſt raiſonnable, elle doit, par une ſage économie, prévenir le dérangement que ces dépenſes extraordinaires pourroient cauſer dans ſa fortune, & voilà pourquoi votre mère quitte Paris..... Ah j'entends, interrompit Pulchérie; mais on dit que le Château où nous allons eſt bien vilain, bien triſte?..... Maman s'y ennuiera, voilà ce que je crains.... Eh bien, répondit la Baronne, ſi vous n'avez pas d'autre crainte, ſoyez tranquille; votre mère trouve un ſi grand plaiſir à remplir ſes devoirs, que ſûrement il n'eſt point d'habitation qui puiſſe,

Digitized by Microsoft®

dans ce moment, lui paroître plus agréable que Champcery. Je comprends cela, ajouta Céſar; moi quelquefois quand j'étudie, au fond du cœur, j'aimerois mieux jouer; mais pourtant en ſongeant que je fais mon devoir, & qu'on ſera content de moi ſi la leçon va bien, je reprends du courage & de l'application. D'ailleurs, demanda la Baronne, quand vous avez bien joué, bien ſauté, vous reſte-t-il des penſées trés-agréables? Oh, non, ma bonne maman, répondit Céſar, je ſuis fatigué, & voilà tout.—Et quand vous avez bien étudié? Ah je ſuis enchanté! Je penſe que M. l'Abbé le dira à maman, que je ſerai bien carreſſé, bien aimé, que tout le monde fera mon éloge.... Noubliez jamais cela, mon enfant; interrompit la Baronne; on ſe ſouvient froidement des plaiſirs qu'on a goûté; on ſe rappelle avec tranſport les bonnes actions qu'on a faites. A ces mots la Baronne ſe leva pour ſe mettre à table. Sur la fin du dîner, Madame de Clémire vint retrouver ſa mère & ſes enfans, & un quart d'heure après, on quitta l'auberge & l'on ſe remit en route.

Au bout de quelques jours, on arriva à Champcery, vieux château très-délabré, entouré d'étangs, & dont les rigueurs de la ſaiſon, la neige & les frimats rendoient encore l'aſpect plus agreſte

Digitized by Microsoft®

& plus sauvage. La simplicité grossière des meubles frappa sur-tout les enfans ; comment, dit Caroline, les chaises & les fauteuils du salon sont de cuir noir ?.... Quelles grandes cheminées !.... Quelles petites vitres !..... Mes enfans, reprit la Baronne, dans ma jeunesse on passoit huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci, on s'y plaisoit, on y avoit beaucoup plus de véritable gaieté que dans ces petites maisons que vous avez vûes aux environs de Paris ; ces habitations brillantes, où l'on ne trouve ni le plaisir, ni la liberté, & où l'on dérange également sa santé & sa fortune. Malgré ces sages réfléxions de la Baronne, Caroline & Pulchérie regrettoient un peu Paris ; l'Abbé, naturellement frileux, se plaignoit avec aigreur du froid excessif qu'on souffroit dans tous les appartemens, dont en effet les fenêtres & les portes fermoient très-mal ; aussi l'Abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour, qui porta au comble sa tristesse & sa mauvaise humeur. Mais rien n'égaloit la désolation des deux femmes-de-chambre, Victoire & Julienne ; Victoire éclata la premiere, elle n'osoit détailler, sur-tout devant Caroline & Pulchérie, les véritables motifs de ses regrets & de son chagrin ; cependant elle vouloit se plaindre. Ainsi pour entrer en con-

Digitized by Microsoft®

verſation, dès le lendemain matin, elle commença par dire que la peur des voleurs l'avoit empêchée de dormir toute la nuit. Comment, des voleurs! s'écria Pulchérie. Eh vraiment, Mademoiſelle, penſez-vous que nous ſoyons ici fort en ſûreté? Dans un château iſolé, au milieu des eaux & des bois, & avec auſſi peu de monde! Encore ſi Madame avoit amené les gens qu'elle a laiſſés à Paris; & puis, interrompit Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs..... — Des loups!.... — Oui Mademoiſelle, & des loups affamés!.... — Ah, mon Dieu!.... — Oh! cela fait trembler..... on en conte des hiſtoires.... Tous ces étangs que vous voyez, ſont glacés.... — Eh bien?.... — Eh bien, ces loups viennent-là en bandes toutes les nuits..... — Ah, juſte ciel! ſi près de nous?..... — Jugez, ſi par mégarde, ceux qui ſont au rez-de-chauſſée laiſſoient une fenêtre ouverte; jugez un peu..... — Mais on ne laiſſe pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci.... — Enfin on peut avoir une diſtraction..... — Oh, quel vilain pays que la Bourgogne!..... Cet entretien ne fit que trop d'impreſſion ſur Caroline & Pulchérie: ſaiſies de crainte & pénétrées de triſteſſe, elles regrettoient amère-

Digitized by Microsoft®

ment Paris ; & lorſqu'elles entrèrent dans la chambre de Madame de Clémire, cette dernière remarqua facilement qu'elles n'étoient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement queſtionnée par ſa mère, avoua tout, & rendit un compte détaillé de la converſation de Julienne & de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs & des loups eſt extravagante & peu fondée ; mais, ajouta-t-elle, ne vous avois-je pas interdit toute eſpèce de converſation avec des femmes-de-chambre ? ..... — Autrefois, Maman, nous ne cauſions jamais avec elles ; mais depuis que ma Bonne a la fievre tierce, & que Mademoiſelle Julienne nous habille.... — Eh bien, parce que Mademoiſelle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez ſon bavardage ?.... — Souvent ce n'eſt pas à moi qu'elle adreſſe la parole, c'eſt à Mademoiſelle Victoire.... — Si vous ne preniez point part à ces entretiens, ſi vous ne les écoutiez qu'avec un air indifférent & froid, elles ne cauſeroient pas devant vous ; & ſi, au contraire, vous prenez du goût pour cette eſpèce de ſociété, vous vous gâterez & l'eſprit & le cœur. — Mais, maman, vous m'avez ſouvent dit que tous les hommes ſont frères, &..... — Sans doute ;

Digitized by Microsoft®

nous devons les aimer tous, les ſecourir, les ſervir, autant qu'il nous eſt poſſible. Une grande naiſſance n'eſt qu'un avantage d'opinion; mais l'éducation établit entre les hommes une véritable inégalité; une perſonne raiſonnable, inſtruite, éclairée n'admettra point dans ſa ſociété intime, une perſonne ignorante, groſſière, imprudente, & remplie de préjugés. C'eſt pourquoi elle n'aura pas de converſation particulière avec ſa femme-de-chambre, à moins que cette dernière ne voulût lui demander quelque ſervice; car nous devons écouter nos gens avec un vif intérêt quand ils ont beſoin de nous & qu'ils nous conſultent ou nous confient leurs affaires.... — Mais cependant ſi une femme-de-chambre étoit *bien bonne*, *bien bonne*, ne pourroit-on pas la regarder comme ſon amie, quoiqu'elle fût ignorante & qu'elle manquât d'éducation? — Dites-moi, Caroline, qu'eſt-ce que *regarder une perſonne comme ſon amie?* — Maman.... c'eſt aimer cette perſonne de tout ſon cœur. — Madame de Mérival, que vous connoiſſez, aime *de tout ſon cœur ſa fille*, qui n'a que deux ans, cependant cette enfant *n'eſt pas ſon amie.* — Ah, ah, cela eſt juſte; pour une amie il faut avoir quelque choſe de plus que de *l'amitié.* — Sûrement, il faut de la confiance; on ne peut pas

Digitized by Microsoft®

consulter sa femme-de-chambre ; on ne peut en recevoir un conseil salutaire ; on ne peut avoir avec elle une conversation solide & agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne seroit donc pas raisonnable de lui donner sa confiance ; on doit l'aimer si elle est honnête & bonne, mais il est impossible de la regarder comme *son amie* : enfin une liaison intime de ce genre seroit fort ridicule pour une personne de mon âge, mais pour un enfant elle seroit dangereuse ; vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne & Victoire ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, & pour vous faire murmurer contre les volontés de votre mère, au lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont conduite ici. Ainsi évitez donc soigneusement à l'avenir toute espèce d'intimité ou de familiarité avec les domestiques en général, & tous les gens qui manquent d'éducation ; en même-temps ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il seroit absurde de les mépriser, parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de se procurer ; plaignez-les quand vous les voyez inconsidérés ou ridicules ; répétez-vous bien alors : si je n'avois pas eu des parens éclairés & tendres, j'aurois sûrement tous ces travers,

Digitized by Microsoft ®

& peut-être même en aurois-je encore de plus grands ! — Mais, Maman, j'ai oui dire que ma tante qui eſt ſi bonne & ſi raiſonnable, regarde véritablement Roſalie, une de ſes femmes, comme ſon amie ! — Cela eſt vrai, & c'eſt que Roſalie n'eſt pas une femme-de-chambre ordinaire, elle a été parfaitement bien élevée pour une perſonne de ſon état; ſes parens ne purent lui donner des lumières étendues, mais ils lui donnèrent d'excellens exemples & de bons principes: enſuite, lorſque Roſalie, à l'âge de 17 ans, fut placée chez ma belle-ſœur, elle demanda des livres à ſa maîtreſſe; elle s'inſtruiſit; elle avoit de l'eſprit & des ſentimens nobles, & bientôt elle obtint & mérita l'eſtime & la confiance de ſa maîtreſſe, par ſa raiſon, ſon attachement, ſa piété & ſon goût pour le travail & la lecture. — Morel, le laquais de mon frère, a les mêmes inclinations que Roſalie; M. l'Abbé dit qu'il ſait très-bien l'orthographe & l'hiſtoire; il a toujours un livre dans ſa poche; avec cela il eſt d'une piété.... — Auſſi vous voyez avec quels égards je le traite, & vous ſavez que je n'ai point défendu à Céſar de s'entretenir avec lui. Mais ces exemples ſont ſi rares qu'on ne peut les conſidérer que comme des exceptions.

Depuis cette converſation les deux jeunes ſœurs

Digitized by Microsoft®

ne prirent plus part aux entretiens de Victoire & de Julienne, & bientôt elles commencèrent à sentir que la campagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hiver; elles s'accoutumèrent au froid, ainsi que Césaf, qui trouvoit un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige & à glisser sur les étangs glacés. Caroline & Pulchérie, animées par l'exemple de leur frère, se déterminèrent à se hasarder sur la glace, non d'abord sans quelque crainte; mais s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que Césaf; elles couroient avec assurance, elles se menoient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissoient rapidement sur la glace, & qu'elles dirigeoient sans peine & sans effort; les chûtes même assez fréquentes, & jamais dangereuses, ne faisoient que redoubler leur gaieté: on tomboit legèrement, & on se relevoit en éclatant de rire. Madame de Clémire elle-même se mêloit à ces jeux, elle avoit repris, non sa gaieté naturelle, mais sa douceur & toute son égalité; on ne la voyoit plus s'affliger, pleurer & garder un morne silence; & si quelquefois elle éprouvoit un moment d'abattement, elle sortoit aussi-tôt, alloit dans son cabinet, & revenoit au bout de quelques minutes avec un visage tranquille & serein.

Digitized by Microsoft®

Un jour qu'elle avoit ainſi quitté bruſquement ſa famille, Caroline fut la chercher ; elle ne la vit point dans ſa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans ſon cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. Caroline entre doucement dans le cabinet, elle voit ſa mère proſternée & en larmes ; & elle lui entend dire : *Grand Dieu donnez-moi plus de courage & de réſignation.* Caroline tombe à genoux, elle joint les mains, & les élevant vers le ciel : ô mon Dieu, s'écria-t-elle, d'une voix entrecoupée, exaucez les prières de maman!.... A ces mots, Madame de Clémire tourne la tête, ſe lève & tend les bras à ſa fille, qui va s'y précipiter en pleurant : toutes deux ſe placent ſur un canapé ; & après un moment de ſilence, Madame de Clémire, prenant la parole : Il faut, dit-elle, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps vous avez dû remarquer que je ne ſuis plus dévorée de cette inſurmontable triſteſſe qui m'accabloit lorſque nous ſommes arrivées ici ; cependant la cauſe en ſubſiſte toujours ; je ſuis ſéparée de votre père, & j'ai les mêmes ſujets d'inquiétude ; mais j'ai cherché dans la Religion les conſolations qui m'étoient ſi néceſſaires, & mes peines ſe ſont adoucies. Quand j'ai prié Dieu, je ſens mes eſpérances & mon courage ſe r'animer ; Dieu parle à

Digitized by Microsoft®

mon cœur, l'élève, le fortifie; j'attends tout de la protection divine. Oh, Maman, dit Caroline, en embraſſant ſa mère, toutes les fois que vous voudrez prier Dieu pour papa, permettez que je vous ſuive, & que je prie avec vous; ce ſera de bon cœur!..... Oui, mon enfant, reprit Madame de Clémire, je vous le promets; & vous, n'oubliez jamais que ſans cette piété tendre & ſincère il eſt impoſſible d'être heureux.

Cependant Champcery devient chaque jour plus agréable à ſes habitans; les enfans ne conçoivent plus comment ils ont pu regretter Paris; l'Abbé lui-même s'accoutume à *la vie de château*; ſa chambre eſt bien calfeutrée, les appartemens ſont échauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes, & même aux fenêtres: le Curé du lieu, auſſi ſociable que vertueux, joue d'ailleurs paſſablement bien aux échecs, il fait la partie de M. l'Abbé, & ce dernier, inſenſiblement, reprend toute ſa bonne-humeur. On convint, que pour varier l'amuſement des ſoirées, la Baronne & Madame de Clémire conteroient de temps en temps des hiſtoires *à la veillée d'après ſouper*; c'eſt-à-dire, depuis huit heures & demi juſqu'à neuf & demi. Cette promeſſe cauſa la plus grande joie aux enfans. Ils en preſſèrent l'exécution avec tant d'empreſſement, que le ſoir même Madame

Digitized by Microsoft®

de Clémire satisfit leur impatience. On se range autour de la grande cheminée, les enfans s'établissent aux pieds de leur mère, qui, fixant les yeux & l'attention de l'assemblée, conte l'histoire suivante à-peu-près dans ces termes.

Delphine, ou l'heureuse guérison.

Delphine, fille unique & riche héritière, avoit une naissance illustre, une jolie figure, de l'esprit & un bon cœur. Mélite, sa mère, étoit veuve & l'aimoit uniquement; mais en même-temps Mélite avoit trop de foiblesse & de légèreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille. Cependant à neuf ans Delphine avoit déjà plusieurs maîtres; mais elle n'apprenoit rien, & ne montroit du goût que pour la danse. Elle prenoit toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, & communément elle les abrégeoit de moitié, en se plaignant qu'elle étoit fatiguée, ou qu'elle avoit mal à la tête. „ Je ne veux point qu'on la contrarie (répétoit „ sans cesse Mélite). Elle est d'une constitution „ délicate; trop d'application nuiroit à sa santé. „ D'ailleurs, ajoutoit Mélite avec orgueil, il est „ à croire, que même sans une grande supério- „ rité de talens, elle pourra faire un bon ma- „ riage.....

Digitized by Microsoft®

„ riage..... Ainſi il me paroît inutile de la tour-
„ menter à cet égard. „

Dans cet endroit du récit de Madame de Clémire, Céſar hauſſa les épaules, & interrompant ſa mère, aſſurément, dit-il, cette Madame Mélite avoit bien peu d'eſprit. Eſt-ce qu'on eſt diſpenſé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune ?..... D'ailleurs, reprit Madame de Clémire, l'homme même aſſez peu délicat pour n'épouſer une jeune perſonne que par ce qu'elle eſt riche, ne lui donne ſon eſtime & ſa confiance, & par conſéquent ne la rend véritablement heureuſe, que lorſqu'elle eſt digne d'être aimée. Enfin les fruits d'une bonne éducation, un caractère égal & doux, de l'inſtruction, des talens, rendent notre ſociété charmante, & nous procurent à nous-mêmes une ſource inépuiſable d'amuſemens & de bonheur : tandis que les perſonnes mal-élévées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts & tout l'ennui que doivent cauſer l'ignorance, l'oiſiveté, les travers de l'eſprit & les défauts du cœur. Auſſi Delphine careſſée, flattée, gâtée, étoit-elle la plus malheureuſe enfant de Paris. Chaque jour on voyoit viſiblement ſa bonté naturelle s'altérer, & ſon caractère ſe corrompre. Elle devint capricieuſe, vaine, indocile ; elle ne pouvoit ſupporter l'ombre

Digitized by Microsoft®

de la contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulut commander ; elle donnoit des ordres dans la maison, traitoit les domestiques avec empire, les faisoit gronder souvent, & quelquefois se plaisoit à s'entretenir avec eux. Tour-à-tour dédaigneuse & singulière, confondant l'arrogance avec l'élévation, & la bassesse avec l'indulgence & la bonté ; blasée sur la flatterie, & ne pouvant s'en passer ; remplie de fantaisie, & n'ayant pas un seul goût véritable ; excédée de ses poupées, de ses joujoux, & en même temps enviant tout ce que les autres possédoient, parce qu'elle manquoit également de justice & de modération..... Oh, quel portrait, s'écria Pulchérie ! C'est celui d'un enfant gâté, reprit Madame de Clémire, & plus d'une femme de vingt ans ressemble à ce portrait.....— Une femme de vingt ans !....— Oui, ma fille. Quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, & même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrerez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfans, que l'âge n'a pu rendre raisonnables, & qui sont alternativement les jouets & les fléaux de la société.

Pour revenir à Delphine, elle étoit aussi à plaindre que mal-élevée. N'ayant aucun empire

Digitized by Microsoft®

ſur elle-même, elle avoit à la fois beaucoup d'humeur & de violence, défauts ſouvent réunis. Elle ſe mettoit en colère pour le plus léger ſujet, & boudoit ſans raiſon: enſuite elle s'affligeoit d'avoir été injuſte & foible. Elle pleuroit, elle ſentoit ſes torts, & n'avoit pas la force de ſe corriger. Pour ſurcroît de peines, elle ne jouiſſoit pas d'une bonne ſanté. Elle étoit gourmande; elle ſe nourriſſoit, non de bons alimens, mais de confitures, de biſcuits & de bonbons, & elle avoit continuellement mal au cœur & à l'eſtomac. Il eſt vrai que Mélite ſa mère vouloit qu'elle fût exceſſivement gênée dans ſon corps. Delphine elle-même, étoit charmée de s'entendre citer comme la jeune perſonne de ſon âge la plus mince & la mieux faite, & cette ridicule vanité lui faiſoit ſupporter ſans murmure, le ſupplice d'être ſerrée de manière à pouvoir à peine reſpirer. Delphine, qui ſouffroit un ſemblable tourment ſans ſe plaindre, étoit pourtant délicate à l'excès. Elle ne ſe promenoit que très-rarement à pied, & jamais en hiver. Elle craignoit le vent, le froid, le ſoleil, la pouſſière. Enfin pour vous rendre compte de toutes ſes foibleſſes, elle avoit peur en voiture, & elle ſe trouvoit mal en voyant une araignée ou une ſouris.

Cependant loin de ſe fortifier en grandiſſant,

Digitized by Microsoft®

sa santé s'affoiblissoit chaque jour ; & bientôt Mélite en fut assez inquiette pour appeler un Médecin, qui dit que l'état de Delphine n'avoit rien de dangereux ; mais qu'il falloit lui procurer beaucoup d'amusemens & de dissipations. Alors Delphine fut accablée de joujoux, de présens. On prévenoit tous ses desirs ; on la menoit au spectacle, & elle y portoit une indolence & un ennui que rien ne pouvoit dissiper. Comme on lui passoit toutes ses fantaisies, elle en avoit régulièrement dix ou douze par jour, toutes plus étranges les unes que les autres. Par exemple, un soir qu'il y avoit appartement à Versailles, elle voulut avoir Léonard pour coiffer sa poupée. On lui fit à ce sujet quelques représentations. Elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, & eut une attaque de nerfs très-effrayante. Son caractère se gâtant de plus en plus, elle devint véritablement odieuse par l'excès de sa violence, sa mauvaise humeur & ces caprices : tout l'irritoit ou la désespéroit, & elle éprouva que l'on souffre davantage encore de ses propres défauts, qu'on ne peut en faire souffrir les autres. Enfin la malheureuse Delphine, insupportable à tout ce qui l'entouroit, tomba dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour sa vie. Elle avoit alors dix ans. Plusieurs Médecins sont consultés,

Digitized by Microsoft®

& ils déclarent tous que l'état de Delphine eſt mortel.

Mélite, au déſeſpoir, eut recours à un fameux Médecin Allemand, nommé le Docteur Steinhauſe: ce dernier examina Delphine avec la plus grande attention, & la ſuivit quelque temps: enſuite il dit qu'il répondroit de ſa vie, ſi on vouloit la lui laiſſer conduite à ſon gré. Mélite n'héſita pas, & répondit au Docteur, qu'elle remettoit ſa fille entre ſes mains. Mais Madame, reprit le Docteur, il faut que ce ſoit entiérement, ou bien je ne m'en chargerois pas. Il faut me permettre de l'emmener à ma maiſon de campagne.... — Comment?.... Ma fille?.... — Oui Madame, ſa poitrine commence à s'attaquer, & le premier remède que je lui preſcrirois, ſeroit de paſſer huit mois dans une étable à vaches (a) — Mais je puis avoir une étable chez moi. — Non, Madame; je ne la conduirai qu'à condition qu'elle ſera dans ma maiſon, & ſous la direction de ma femme.... — Mais, Monſieur, vous permettrez que ſa Gouvernante & ſa femme-de-chambre la ſuivent?.... — Non Madame; & même ſi vous me la confiez pendant huit mois, il faut encore

(a) Ce remède pour la poitrine eſt très-connu, & a été ſouvent employé avec ſuccès.

Digitized by Microsoft®

vous décider à passer tout ce temps sans la voir ; car je veux être le maître absolu de l'enfant, & la gouverner sans éprouver de contradictions. A ces mots, Mélite s'écria que ce sacrifice seroit au-dessus de ces forces ; elle accusa le docteur de cruauté & de bizarrerie ; & ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitte sans paroître ému de ses reproches. Cependant la reflexion calma bientôt Mélite, en songeant que tous les Médecins condamnoient Delphine, & que le Docteur Allemand répondoit de sa vie. Elle le renvoya chercher avec empressement. Le Docteur revint, & Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur & la colère de Delphine, quand on lui déclare qu'elle alloit partir tête-à-tête avec Madame Steinhause, la femme du Docteur, qui vint exprès la chercher pour la conduire à sa maison de campagne.

On n'osa dans le premier moment, ni lui annoncer qu'elle quittoit Paris pour huit mois, ni lui parler de l'étable qu'elle alloit habiter ; mais malgré ces ménagemens, elle fit éclater le désespoir le plus violent, & il fallut la porter de force dans la voiture de Madame Steinhause, qui la prit dans ses bras, & l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir, ce qu'il exécuta sur le champ.

Digitized by Microsoft®

O pauvre Delphine, interrompit Pulchérie les larmes aux yeux, qu'elle eſt à plaindre, elle quitte ſa mère pour huit mois !.... — Sa douleur étoit naturelle, reprit Madame de Clémire ; cependant l'excès en tout eſt condamnable, & la religion & la raiſon doivent toujours préſerver du déſeſpoir. D'ailleurs ce qui achevoit de rendre Delphine inexcuſable, c'étoit ſon emportement, & ſur-tout ſon dédain pour Madame Steinhauſe, qu'elle traitoit avec le plus grand mépris ; car elle ne daignoit pas même lui répondre.

Enfin ſur les ſix heures du ſoir, on arriva dans la vallée de Montmorenci à cinq lieues de Paris, & l'on entra dans la petite maiſon du Docteur Steinhauſe. Figurez-vous, mes enfans, l'indignation de l'impérieuſe & fière Delphine, quand on la conduiſit dans *l'appartement* qui lui étoit deſtiné. Où me menez-vous, s'écria-t-elle ! quoi, dans une étable ! fi donc, l'horreur ! quelle odeur affreuſe ; ſortons d'ici.... Mademoiſelle, reprit doucement Madame Steinhauſe, cette odeur eſt très-ſaine.... Sur-tout pour vous.... — Quelle idée ! ſortons, vous dis-je.... Conduiſez-moi dans la chambre où je dois coucher.... — Vous y êtes Mademoiſelle.... — Comment, j'y ſuis !.... — Mais oui, voilà votre lit, & voici le mien, car je ne vous quitterai point.... — Qui, moi !....

Digitized by Microsoft®

je coucherois ici, dans une étable! dans un lit semblable!.... — Un très-bon lit de sangle.... — Vous plaisantez sans doute.... — Non, Mademoiselle, je vous dis la vérité; cette odeur, qui, malheureusement, vous déplait, est très-salutaire dans la situation où vous êtes, elle vous rendra la santé, & c'est pourquoi mon mari a decidé que vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici.

Madame Steinhause auroit pû parler plus long-temps, Delphine n'étoit pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colère, tomba sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhause connut à la rougeur de son visage, & au gonflement de son col, qu'elle étouffoit. Elle lui ôta son collier, & la délaça, Delphine reprit la faculté de respirer, & s'en servit pour jeter des cris faits pour effrayer une personne qui auroit eu moins de sang froid que n'en possédoit Madame Steinhause, qui, dans cette occasion garda le plus profond silence. Mais enfin au bout d'un quart-d'heure, voyant que Delphine ne s'appaisoit pas: Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder une enfant malade, mais non pas une folle; ainsi bon soir, je reviendrai quand cet accès sera passé totalement.... — Quoi! vous m'aban-

Digitized by Microsoft®

donnez?.... — Non, une de mes servantes restera avec vous.... — Une servante! .... — Oui, une excellente fille, très-patiente, très-douce.... Catau!.... Catau! .... A la voix de sa maîtresse, Catau accourt, Madame Steinhause sort de l'étable, & voilà Delphine tête-à-tête avec Catau, une grosse & grande servante Allemande, bien robuste, & qui ne sait pas un mot de François.

Aussitôt que Delphine l'apperçut, elle se précipita vers la porte dans l'intention de sortir, Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte, & mettant la clef dans sa poche; Delphine outrée dit à la servante qu'elle vouloit avoir cette clef; Catau ne pouvoit répondre puisqu'elle n'entendoit pas le François, mais elle sourit de l'air mutin de Delphine, & après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement, & se mit à tricoter. Ce sang-froid augmenta la colère de Delphine; le visage enflammé, les yeux étincellans, elle s'approcha de la servante & lui dit mille injures. Catau étonnée leve la tête, la regarde, hausse les épaules, & continue son ouvrage. Cet air de mépris acheve de pousser à bout l'orgueilleuse Delphine; furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouve plus d'expressions qui puissent

Digitized by Microsoft®

peindre ce qu'elle éprouve; elle étoit debout à côté de la ſervante aſſiſe, qui, la tête penchée ſur ſon ouvrage, ne la voyoit pas. Delphine, ayant abſolument perdu l'uſage de la raiſon, ſe recule d'un pas, leve le bras, & donne un ſoufflet bien appliqué ſur la fraîche & groſſe joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émeut un peu, mais elle prend ſur le champ ſon parti, elle détache ſa jarretiére, enſuite elle lui attache bien ſolidement les mains derrière le dos; Delphine eut beau crier & ſe debattre, elle fut garottée de manière à ne pouvoir faire aucun uſage de ſes mains. Alors elle commença à comprendre qu'il eſt abſurde de ſe révolter contre la néceſſité; la rage dans le cœur, elle ceſſa de crier; & s'aſſit ſur une chaiſe attendant avec impatience le retour de Madame Steinhauſe, dans l'eſpoir que cette dernière conſentiroit à chaſſer la ſilencieuſe & flegmatique Catau.

Madame de Clémire en étoit là de ſon récit, lorſque la Baronne l'avertit qu'il étoit neuf heures & demie; les enfans furent bien fâchés d'aller ſe coucher ſans ſavoir le reſte de l'hiſtoire de Delphine. Le lendemain ils en parlèrent entre-eux toute la journée, & le ſoir, en ſortant de table, Madame de Clémire reprit la parole en ces termes:

Digitized by Microsoft®

Nous avons laiſſé Delphine les mains liées, ſeule avec Catau ; & attendant Madame Steinhauſe, qui arriva enfin en tenant par la main la plus aimable enfant du monde ; c'étoit Henriette, ſa fille, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer Madame Steinhauſe, fut à elle, & lui montrant ſes mains, elle ſe plaignit amérement de ce qu'elle appeloit l'inſolence de Catau ; mais elle oublia de parler du ſoufflet. Madame Steinhauſe ſe retourna vers la ſervante, & l'interrogea. Catau, au grand étonnement de Delphine, répondit en Allemand, & ſe juſtifia en deux mots. Alors Madame Steinhauſe, adreſſant la parole à Delphine, lui reprocha ſon emportement. Enfin, Mademoiſelle, continua-t-elle, voyez à quoi nous expoſent la hauteur & la violence. Vous avez indignement abuſé de l'eſpèce de ſupériorité que votre rang vous donne ſur cette fille, & vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais du reſpect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur & avec humanité. En diſant ces mots, Madame Steinhauſe délioit les mains de Delphine, qui écoutoit avec ſurpriſe un langage ſi nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette ſage leçon, elle en ſentit ce-

Digitized by Microsoft®

pendant la justeſſe; mais gâtée par l'adulation & la flatterie, elle n'étoit pas encore en état de goûter & d'aimer la raiſon & la vérité. Madame Steinhauſe préſenta ſa fille à Delphine, qui la reçut aſſez froidement. Un moment après on ſervit le ſouper. A dix heures Catau déshabilla la triſte Delphine. Elle l'aida à ſe coucher ſur ſon petit lit de ſangle, & Delphine, bien fatiguée, apprit qu'il eſt poſſible de dormir d'un très-bon ſommeil dans un mauvais lit, & dans une étable.

Le lendemain, le Docteur vint voir Delphine à ſon réveil, & il lui ordonna d'aller ſe promener une heure & demie avant de déjeûner. Delphine trouva cette ordonnance très-dure, elle oppoſa quelque réſiſtance; mais à la fin il fallut obéir. On la conduiſit dans un très-vaſte verger. Delphine, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde, (on étoit au mois d'Avril) ſe plaignit du froid, du vent, aſſura qu'elle avoit mal au pied, & pleura pendant toute la promenade: mais elle ſe promena. On la ramena dans ſon étable, mourant de faim; & elle mangea avec appetit, pour la première fois, depuis un an. Après le déjeûner, elle ouvrit la caſſette qui renfermoit ſes bijoux, croyant qu'en étalant toutes ſes richeſſes aux yeux de Madame Steinhauſe & d'Henriette, elle obtiendroit de leur part beau-

Digitized by Microsoft®

coup plus de considération. Remplie de cette idée, Delphine, avec orgueil, tire de son écrin un beau colier de perles fines, & l'attache à son col. Elle met à ses oreilles des mirzas d'émeraudes, & place dans sa tête une étoile & un papillon de diamans. Ensuite elle va s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette. qui brodoit à côté de sa mère. Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, & au moment même continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisoit sa parure, & voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit du bonbon, en lui présentant une superbe boîte de cristal-de roche, ornée d'une charnière de brillans. Henriette prit une dragée, mais sans louer la bonbonnière. Alors Delphine lui demanda *comment elle trouvoit sa boîte?* Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde: une boîte de paille seroit plus agréable à porter.... — De paille!.... Oui; comme la mienne, par exemple: tenez, regardez qu'elle est jolie.... — Mais savez-vous le prix de celle-ci? ... — Qu'importe le prix, c'est de l'agrément dont il s'agit.? .... — Et la beauté de l'ouvrage? .... — Oh, la vôtre est plus belle: elle orneroit mieux une boutique; mais pour une poche, la mienne vaut mieux. — Ainsi donc vous ne faites aucun

Digitized by Microsoft®

cas des belles choſes ? — Non, quand elles ſont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamans ? .... — Je trouve quand on eſt jeune, qu'une guirlande de fleurs ſied mieux qu'une aigrette de diamans. Et lorſqu'on n'eſt plus jeune, ajouta Madame Steinhauſe, nulle parure ne peut embellir. A ces mots Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvoit une certaine triſteſſe qu'elle n'avoit jamais reſſentie. Cependant Madame Steinhauſe lui en impoſoit aſſez pour la forcer à ſe contraindre ; & n'oſant témoigner ſon dépit, elle prit le parti du ſilence. Au bout de quelques minutes Madame Steinhauſe reprenant la parole, & s'adreſſant à Delphine : puiſque vous aimez les boîtes, Mademoiſelle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'aſſez jolies. Ah, oui, reprit Henriette, Maman en a de charmantes, & entr'autres, des dendrites.... — Des dendrites, interrompit Delphine, qu'eſt ce que cela ? .... — On donne ce nom, reprit Henriette, à des pierres qui par un haſard & un jeu de la nature portent l'empreinte des végétaux & des animaux (1). Après cette petite explication, Henriette ceſſa de parler, & Delphine retomba dans la triſteſſe. Pour la première fois de ſa vie, elle fit quelques réflexions. Henriette, diſoit-elle en elle-même, Henriette n'eſt que la fille d'un Mé-

Digitized by Microsoft®

decin, elle n'a pas de bijoux, de diamans, je ne lui vois point de joujoux, elle eſt toujours occupée; elle travaille ſans relâche; pourquoi donc a-t-elle l'air gai, ſatisfait? Pourquoi paroît-elle heureuſe? Tandis que moi, depuis que j'exiſte je m'ennuie!....

Ces réflexions faiſoient ſoupirer Delphine. Elle ſe trouvoit fort à plaindre, cependant elle s'ennuyoit beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de Madame Steinhauſe & d'Henriette l'intéreſſoit & piquoit ſa curioſité. Elle ne pouvoit s'empêcher de reſpecter la première, & elle ſentoit déjà au fond de ſon cœur un penchant très-décidé pour la jeune Henriette.

Sur le ſoir elle s'aviſa de demander ſa poupée & ſes joujoux. Madame Steinhauſe lui dit qu'on les avoit oubliés à Paris, mais qu'elle les auroit dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'eſpèce de crainte que lui inſpiroit Madame Steinhauſe, alloit témoigner ſon mécontentement, lorſqu'Henriette lui propoſa d'aller lui chercher de quoi l'amuſer pour toute la ſoirée. Henriette ſortit de l'étable & revint avec Catau, qui apportoit deux grands livres d'eſtampes, l'un renfermant la collection de tous les coſtumes Turcs, & l'autre, celle de tous les coſtumes Ruſſes (*a*).

(*a*) Par M. le Prince.

Digitized by Microsoft®

Henriette avoit une manière si intéressante de montrer ces estampes, elle les expliquoit si bien, que Delphine s'amusoit véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa Madame Steinhause & sa fille, en disant à la dernière, j'espère que vous m'apprendrez encore demain quelque chose de nouveau.

Delphine se mit au lit sans humeur; elle dormit parfaitement bien, &, à son réveil, elle appela Henriette. Cette dernière, déjà toute habillée, accourut, & voyant que Delphine lui tendoit les bras, elle sauta légérement sur son lit, & se jeta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne se fit point presser pour aller à la promenade. Elle prit Henriette sous le bras, & sortit gaiement de l'étable. Arrivée dans le jardin, elle vit courir Henriette, elle admira sa grace & sa légéreté, & elle consentit à courir aussi. Ensuite Henriette appercevant un charmant papillon couleur de rose & noir, propose à sa compagne d'essayer de le prendre. Aussi-tôt la chasse commence. Les deux jeunes filles se séparent. Henriette, comme la plus légère, gagne les devants, & se charge de couper les chemins au papillon, si Delphine le manque en approchant de l'arbuste sur lequel il est posé. Delphine en effet s'avance trop brusquement, le papillon s'échappe & est vive-

ment

Digitized by Microsoft®

ment pourſuivi. Après mille détours il s'arrête ſur une branche d'aubépine. Delphine, pour cette fois, approche avec précaution, les bras en l'air, la tête en avant, elle avance doucement un pied, & puis l'autre,..... enfin elle touche preſque au buiſſon d'aubépine: ſon cœur palpite, elle retient ſa reſpiration, dans la crainte d'agiter les feuilles; elle étend une main tremblante, elle croit qu'elle va ſaiſir ſa proie; mais, hélas, le papillon s'envole, il paſſe à travers les doigts de Delphine, & même il y laiſſe des traces de ſon paſſage.

Delphine ſoupire en voyant ſur ſa main une partie de la pouſſière qui coloroit les ailes du joli papillon. Fatiguée, & non rebutée, elle veut le ſuivre encore; il la conduit ainſi qu'Henriette, juſqu'au bord d'un foſſé aſſez large qui ſéparoit le jardin d'un immenſe verger. Il paſſe dans le verger. Henriette, au même inſtant, franchit le foſſé. Delphine, qui ne ſait pas ſauter, ne peut la ſuivre; & tandis qu'elle s'en afflige, Henriette atteint le papillon. Delphine l'entend crier *victoire*, elle la voit revenir en ſautant, & en tenant délicatement par le bout des ailes, ſon captif, qui s'agite & ſe débat en vain pour échapper.....

Ah, la jolie chaſſe, s'écria Pulchérie; avec quelle impatience j'attends le printemps afin d'en

Digitized by Microsoft®

faire une ſemblable !..... Vous voudriez donc, demanda la Baronne, que l'hiver fît paſſé ?..... —Ah, oui, Maman, nous verrions des papillons couleur de roſe....—Mais vous n'auriez plus alors le plaiſir de patiner, de conduire vos chaiſes, vos petits traîneaux ſur la glace, de faire des boules de neige, &c..... Cela eſt vrai; je regretterai beaucoup tous ces amuſemens....— Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la ſaiſon qui les procure. Les choſes ſont bien arrangées comme elles ſont; ſi l'on voyoit durant l'année entière, des fleurs, de la verdure, & même des papillons couleur de roſe, on regarderoit tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfans, que pour être heureux, il faut s'occuper d'avantage des biens qu'on poſſède, que de ceux qu'on eſpère. Combattez donc votre impatience; mettez des bornes à vos deſirs: ſi vous manquez de modération, vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hiver âpre & rigoureux; les fruits de l'automne vous rendront inſipides les fleurs & les productions de l'été. Ainſi nulle ſaiſon n'aura des charmes pour vous; & dans cette abſurde diſpoſition d'eſprit, l'on ne ſait apprécier ni les courſes des traîneaux, ni les chaſſes des papillons.....—Ma bonne Maman, je

Digitized by Microsoft®

je comprends cela, & je vous promets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps ſans impatience.

Maman, dit Céſar, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilli, dans le jardin de mon oncle, & je ne pouvois les attraper, parce qu'ils ne voloient jamais droit devant eux.... Oui, reprit Madame de Clémire, ils volent d'une manière extraordinaire, ils vont toujours par zig-zag, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs ailes ne frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur eſt très-avantageux en ce qu'il leur fait éviter les oiſeaux qui les pourſuivent, car comme le vol des oiſeaux eſt en ligne droite, celui des papillons eſt continuellement hors de cette ligne. Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons? Ce n'eſt pas en Europe, reprit Madame de Clémire; les papillons de la Chine, mais ſurtout ceux de l'Amérique & de la rivière des Amazones, ſont très-remarquables par leur grandeur, l'éclat brillant de leurs couleurs, & l'élégance de leurs formes (2). A la Chine on envoye les papillons les plus beaux à la cour de l'Empereur. Ils contribuent à l'ornement du palais. On ſe ſert pour les attraper d'un petit réſeau

Digitized by Microsoft®

de soie (*a*). On dit qu'il y a des Chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes (*3*). Elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leur coque, elles les enferment plusieurs ensemble dans une boîte pleine de petits bâtons, & quand elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré, & rempli de fleurs. A ces mots, les enfans prirent tous la parole pour demander la permission d'imiter les Dames Chinoises, *d'étudier la vie des papillons*, de faire des petits réseaux de soie, des petites chambres vitrées &c. Leur mère s'engagea à leur procurer ce plaisir, c'est-à-dire à leur fournir les matériaux dont ils auroient besoin, mais à condition qu'ils les emploieroient eux-mêmes, & qu'on ne les aideroit dans ce travail que par des conseils seulement ; ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite, Madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit la parole, & s'adressant toujours à ses enfans : Nous avons laissé, dit-elle, Henriette & Delphine dans le jardin ; sur les neuf heures, Madame Stein-

(*a*) Ce réseau, *dit M. de Bomare*, a huit pouces de large, il est monté sur un fil-d'archal, & emmanché d'un bâton leger.

Digitized by Microsoft®

hauſe permit aux deux jeunes amies d'aller déjeûner dans le cabinet d'Henriette. Delphine ne vit dans ce cabinet que des objets abſolument nouveaux pour elle ; des fleurs deſſéchées, & miſes ſous verres, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondoit aux queſtions de Delphine avec ſa complaiſance ordinaire : elle lui montra tout avec détail, & lui apprit qu'on diviſoit les coquilles en trois claſſes (4), & que ces trois claſſes forment en tout vingt-ſept familles, qui comprennent tous les différens genres connus de coquilles. Delphine écoutoit Henriette avec autant d'étonnement que de curioſité. Combien vous ſavez de choſes ! lui diſoit-elle. Moi, reprit Henriette, je ne ſais rien encore, je n'ai que des notions confuſes & ſuperficielles ; mais j'ai le plus vif deſir de m'inſtruire, & j'aime la lecture ! .... — Vous aimez la lecture ! cela eſt drôle. .... — Comment drôle ? c'eſt un goût très-commun je crois .... — Je ne le penſois pas. — Voulez-vous que je vous prête des livres ? .... — Volontiers, en attendant que ma poupée ſoit arrivée... — Eh bien ; je vais vous donner *les Converſations d'Émilie*, *& l'Ami des enfans* (a), un ouvrage traduit de l'Allemand.... —

(a) Ouvrage utile & agréable que nous devons à M. Berquin.

Digitized by Microsoft ®

De votre langue ?.... — Oui.... — Je ne puis me persuader que vous soyez Allemande, vous parlez si bien François ! Vous n'êtes que d'un an plus vieille que moi ; à votre âge, comment peut-on être si instruite ?.... — Je vous assure que je me trouve bien ignorante ; mais je lis beaucoup seule & avec Maman. Je ne suis jamais oisive, & il y a deux ans que je ne joue plus à la poupée. En achevant ces mots, Henriette prit dans sa petite bibliothèque, *l'Ami des enfans*, & le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhause la reconduisit aussitôt dans son étable, & l'y laissa seule sous la garde de Catau, en lui disant qu'elle reviendroit dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine Madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva, & quoique les enfans, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya coucher. Le lendemain Caroline & Pulchérie prièrent instamment Mademoiselle Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'Avril, le réseau qui devoit prendre tous les papillons de Champcery. César, de son côté, s'informoit avec détail de la manière dont on pouvoit construire solidement, & à peu de frais, une espèce de petit

Digitized by Microsoft®

cabinet entièrement vitré. Morel, son laquais, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il desiroit. L'Abbé lui fit présent *du Spectacle de la Nature*, & les récréations de l'après-midi se passèrent à lire cet ouvrage. Ces amusemens n'affoiblirent pas le desir qu'on avoit de savoir le reste de l'histoire de Delphine, & l'heure de la troisième veillée étant arrivée, Madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine seule dans son étable avec Catau, & n'ayant point de joujoux, s'avisa de chercher dans *l'Ami des enfans*, une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, & elle se mit à lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha ; elle vit avec surprise, que la lecture pouvoit tenir lieu de beaucoup d'autres amusemens. Comme elle réfléchissoit sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau fut ouvrir, & Delphine vit paroître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de 15 ou 16 ans qui demanda à Delphine si elle étoit Mademoiselle Steinhause. Non, répondit Delphine ; mais elle va bientôt venir ici. A ces mots la bonne femme pria qu'on lui permit d'attendre Henriette ; car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle. Dans ce moment Delphine s'apperçut que la vieille paysanne étoit

Digitized by Microsoft ®

aveugle, & elle lui demanda si elle venoit avec l'intention de consulter le Docteur Steinhause. Ah, vraiment, répondit-elle, je ne ferois pas venue de mon chef, c'est Mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher.... — Comment cela ?... — A cette question la bonne femme conta qu'elle habitoit Françonville, qu'elle étoit aveugle depuis trois ans, ce qui la *chagrinoit* d'autant plus que sa petite fille Agathe, (celle même qui la conduisoit) étoit aimée d'un riche vigneron du village d'Henriette, mais qu'Agathe refusoit de l'épouser, parce qu'elle disoit qu'étant mariée, & chargée du détail d'un gros ménage, elle ne pourroit plus soigner sa grand'mère aveugle, lui tenir compagnie, la servir, & la conduire partout, & qu'elle ne vouloit pas la confier aux soins d'une servante. Ici Agathe prit la parole, & dit qu'il étoit bien naturel qu'elle pensât ainsi, puisqu'ayant perdu son père & sa mère en bas âge, sa grand'mère l'avoit élevée. Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chère enfant ne veut-elle pas m'abandonner. Mademoiselle Henriette a su toute not histoire, & a ma envoyé chercher dans une cariole afin que je consulte son cher père qu'a déja rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyoient goute.

Comme la bonne-femme finissoit ces paroles,

Digitized by Microsoft®

Henriette arriva, elle embraſſa la payſanne & la jeune fille avec la plus tendre affection; elle leur fit beaucoup de queſtions, mais d'un ton plein d'intérêt, & elle écoutoit leurs réponſes avec attendriſſement. Enſuite prenant la vieille femme par la main; venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon père, il arrive dans l'inſtant de Paris; venez le conſulter. En parlant ainſi, Henriette forçant la bonne-femme de s'appuyer ſur ſon bras, & tenant de l'autre main la jeune fille, ſortit auſſitôt de l'étable.

Cette petite ſcène fit une forte impreſſion ſur Delphine: jamais Henriette n'avoit paru à ſes yeux auſſi aimable, auſſi raiſonnable; elle ſe rappeloit avec raviſſement ſes diſcours aux deux payſannes, & ſur-tout l'expreſſion que ſa phyſionomie avoit alors. Ce ſouvenir, en lui repréſentant Henriette ſous les traits les plus charmans, augmentoit ſon penchant pour elle, & lui inſpiroit un deſir de lui reſſembler, qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Au bout d'un quart-d'heure Henriette revint tranſportée de joie. Que je ſuis heureuſe, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne-femme! Mon père eſt ſûr de lui rendre la vue, il lui fera l'opération des cataractes dans huit jours, &, à ma prière, il conſent à la loger

Digitized by Microsoft®

ici, & à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entièrement guérie. Concevez-vous mon bonheur! continua Henriette: quand cette femme ne sera plus aveugle, sa petite fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisque la vieille-femme n'aura plus besoin de guide; ainsi l'affection d'Agathe, pour sa grand'mère ne lui coûtera pas le sacrifice de l'établissement le plus avantageux qu'elle puisse faire. Ah, ma chère Henriette, s'écria Delphine attendrie, je vois en effet combien vous êtes heureuse, & combien vous méritez de l'être!....

Monsieur & Madame Steinhause qui survinrent, interrompirent cette conversation. Le Docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état: je me trouve déja beaucoup mieux, lui dit-elle, je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui, mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvois à Paris quand je revenois du bal ou de l'opéra. Je n'en suis pas surpris, dit le Docteur en souriant, les courbatures qu'on prend à Paris donnent la fièvre; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil & ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette. Après ce discours le Docteur tâta le poulx de Delphine, & lui ordonna

Digitized by Microsoft®

de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même Delphine reçut une lettre de sa mère ; elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit & revint en apportant une écritoire & du papier. Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à Madame votre mère : à ces mots Delphine rougit & baissa les yeux en disant : hélas, je ne sais pas écrire. Comment, reprit Henriette, point du tout?.... — Je forme bien quelques grosses lettres ; mais voilà tout. A cet aveu Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras, & lui dit : il n'est pas étonnant qu'avec la mauvaise santé que vous avez depuis deux ans, votre éducation soit un peu retardée ; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu.... — Oh que je le voudrois, interrompit Delphine! par exemple, si quelqu'un ici pouvoit m'apprendre à écrire.... — Mon écriture n'est pas mauvaise, repartit Henriette, & si vous le permettez, je serai votre maîtresse. Pour toute réponse, Delphine jeta ses deux bras au tour du col d'Henriette, & il fut convenu que la première leçon seroit donnée le lendemain.

Delphine commençoit à rougir de l'excès de son ignorance. Elle aimoit, elle admiroit Henriette ; celle-ci se servoit de tout son ascendant

Digitized by Microsoft®

sur elle pour l'engager à s'occuper, à s'instruire, & lui offroit de si bons exemples, & en même-temps paroissoit si parfaitement heureuse, que Delphine ne pouvoit résister au desir de l'imiter. D'ailleurs elle trouvoit dans sa conversation, & dans celle de Madame Steinhause, un agrément qu'elle goûtoit mieux chaque jour : tantôt Madame Steinhause l'entretenoit de Botanique, de Minéralogie (5), tantôt elle lui contoit quelque trait intéressant d'histoire ; d'autrefois elle lui parloit de l'Allemagne, des établissemens utiles, & des curiosités qui se trouvent à Vienne ; des superbes collections de tableaux qu'on admire à Dresde, à Dusseldorf ; de plusieurs beaux jardins, entr'autres, de celui de Neuwaldeck, ou d'Ornback en Autriche, celui de Swetsingue, à quatre lieues de Manheim, qui contient une maison de bains délicieuse, une superbe ruine de château-d'eau, un beau temple d'Apollon, une magnifique Mosquée, & une très-grande quantité d'arbres rares. Elle lui faisoit la description des charmans jardins de Reinsberg, en Prusse, & du beau temple de l'Amitié, ouvrage d'un Héros & d'un grand Roi, qui se trouve dans les jardins de *Sans-Souci*. Ce monument intéressant est de marbre, il renferme le mausolée de la Margrave de Bareith, Sœur du Roi, il est soutenu par de magnifiques

Digitized by Microsoft®

colonnes sur lesquelles on lit les noms révérés des amis les plus célèbres de l'antiquité, tels que Thésée & Pirithoüs, Oreste & Pilade, Epaminondas & Pélopides, Cicéron & Atticus &c. Héros véritablement dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à la fois grands & sensibles, & qu'ils ne dûrent qu'à la vertu & qu'aux charmes de l'amitié, leur bonheur, leur gloire & leur réputation. Delphine écoutoit tous ces récits avec une extrême attention; insensiblement elle prenoit un attachement véritable pour Madame Steinhause; elle commençoit à sentir le prix de ses conseils, elle la prioit même de lui en donner; elle lui obéissoit sans efforts, elle avoit un vrai desir de lui plaire, & elle éprouvoit la satisfaction la plus vive quand elle en recevoit quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, & par conséquent Delphine, voyoit approcher avec un grand plaisir, le jour où l'on devoit faire l'opération des cataractes à la vieille payssanne; le riche vigneron, nommé Simon, plus amoureux que jamais d'Agathe, étoit venu prier Henriette & Madame Steinhause de protegér son amour. Le refus d'Agathe, qui prouvoit si bien toute son affection pour sa grand'mère, l'avoit rendue encore plus intéressante & plus chère aux yeux de Simon.

Digitized by Microsoft®

Madame Steinhauſe avoit parlé à Agathe, & cette dernière avoit avoué *qu'elle eſtimoit beaucoup Monſieur Simon....*

Mais pourtant j'eſpere, interrompit Pulchérie, qu'elle ne conſentira pas à l'épouſer ſi ſa grand'-mère ne recouvre pas la-vue? *Vous eſpérez*, dit Madame de Clémire; la jugez-vous d'après votre cœur?.... Oh, non, Maman, reprit Pulchérie, car j'aurois dit: *je ſuis certaine.* A ces mots, la Baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui ſe leva & courut embraſſer *ſa Bonne-Maman*, & enſuite ſa Mère.

Au bout d'un moment de ſilence, Madame de Clémire, pourſuivant ſon récit: Agathe, dit-elle, promit poſitivement d'épouſer Simon, ſi le Docteur rendoit la vue à ſa grand'mère, à condition que le Vigneron conſentiroit à loger la vieille payſanne. Simon prit avec plaiſir cet engagement, & rempli de tendreſſe pour la jeune fille, flottant entre l'eſpérance & la crainte, il attendoit, avec autant d'émotion & d'inquiétude que d'impatience, le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéreſſant arriva enfin; Delphine demanda & obtint la permiſſion d'être témoin de l'opération; à midi Henriette fut chercher la bonne-femme, & la conduiſit dans le cabinet du Docteur. La vieille payſanne, pénétrée de recon-

Digitized by Microsoft®

noiſſance pour ſa jeune protectrice, la remercioit dans les termes les plus touchans, & lui ſerrant affectueuſement la main, elle diſoit que ſi Dieu lui rendoit la vûe, elle auroit preſqu'autant de plaiſir à regarder Henriette, qu'elle en éprouveroit en revoyant Agathe. Le Docteur fit faire ſilence; la bonne-femme ſe plaça dans un fauteuil; elle deſira que ſa petite-fille & Henriette fuſſent à ſes côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle & tremblant, étoit debout contre une table. Agathe, ſe cachant le viſage avec ſon tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenoit une des mains de ſa grand'mère, qu'elle baignoit de ſes larmes. Madame Steinhauſe & Delphine, aſſiſes à quelques pas de diſtance, vis-à-vis d'elles, contemploient ce tableau avec attendriſſement. Le Docteur commença l'opération; la bonne-femme la ſoutint avec courage..... Tout-à-coup, le Docteur dit: *C'eſt fait.* Au même moment la payſanne s'écrie: Bon Dieu! je ne ſuis plus aveugle!.... Agathe! ma fille, je te revois! & Mademoiſelle Henriette où eſt-elle? Agathe, fondant en larmes, ſe jette dans ſes bras. Henriette, tranſportée, accourt pour l'embraſſer; le Vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, en diſant: *Elle eſt à moi....* A ce touchant ſpectacle, Delphine, hors d'elle-même, ſe lève, ſe

Digitized by Microsoft®

précipite vers Henriette, & ne peut exprimer que par des pleurs, les doux sentimens de tendresse qui rempliſſent ſon âme....

Ah, je ſuis ſûr, interrompit Céſar, en pleurant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout auſſi bonne qu'Henriette. Vous ne vous trompez pas, reprit Madame de Clémire, Delphine connut enfin que la naiſſance, les diamans, les bijoux, ne ſauroient nous rendre heureux, & que la bonté ſeule peut aſſurer le bonheur de la vie. Témoin de la ſatisfaction ſi pure qu'éprouvoit Henriette, & de la vive reconnoiſſance que la vieille payſanne, Agathe & Simon lui témoignoient, liſant dans les yeux du Docteur & de Madame Steinhauſe, combien ils jouiſſoient de la félicité d'avoir une fille ſi digne de leur tendreſſe: Delphine envioit le ſort d'Henriette, & en même-temps, elle ſentoit au fond de ſon cœur, s'affermir & s'augmenter encore l'amitié qu'elle avoit pour elle. Après ces premiers momens de trouble & d'attendriſſement, le Docteur demanda à la vieille payſanne qu'elle fixât le jour du mariage de ſa petite-fille; & il fut décidé que Simon épouſeroit Agathe dans trois ſemaines. Le Docteur & Madame Steinhauſe ſe chargèrent du trouſſeau d'Agathe, & Henriette demanda la permiſſion de lui offrir une belle pièce de Percale

que

Digitized by Microsoft®

que sa mère lui avoit donnée la veille. Delphine tout le reste du jour n'entendit répéter que l'éloge d'Henriette ; la vieille paysanne l'appeloit sa *bonne protectrice.* En remerciant le Docteur, elle ajoutoit toujours : *Mais c'est à Mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur ; c'est elle qui m'a fait venir ; c'est elle qui m'a fait recevoir dans cette maison : elle s'informe de ceux qui sont dans la peine, elle les découvre, elle les envoie chercher, elle les rend heureux.....* Agathe pendant ces discours, baisoit les mains d'Henriette. Simon n'osoit parler, mais il levoit les yeux au ciel ; ses regards exprimoient sa vive reconnoissance : tous les domestiques benissoient leur jeune Maîtresse, & contoient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhause & le Docteur, se félicitoient mutuellement d'avoir une fille si charmante. Henriette recevoit ces douces louanges avec autant de modestie que d'attendrissement, & elle les rapportoit toutes à sa mère ; elle lui disoit : sans vous, sans vos tendres soins, je ne jouirois pas du bonheur que je goûte. Ah, maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, afin que je sois plus digne de vous, & que je puisse vous rendre plus heureuse encore ! ...

Delphine n'écoutoit point sans fruit de tels

Digitized by Microsoft®

discours, & le soir quand elle se trouva dans son étable, tête-à-tête avec Madame Steinhause, elle se mit sur ses genoux, & la regardant tendrement: Ah Madame, lui dit-elle, comment avez-vous pû me supporter jusqu'ici, moi, si différente d'Henriette! Que vous avez dû me trouver haïssable! C'est beaucoup de sentir ses torts, reprit Madame Steinhause; d'ailleurs depuis quelque-temps vous vous conduisez infiniment mieux; chacun remarque en vous un changement en bien très-frappant. Hélas, interrompit Delphine, combien je suis loin de ressembler à l'aimable Henriette! Hier encore, ne me suis-je pas impatientée deux ou trois fois de manière à vous faire hausser les épaules? Aujourd'hui même, n'ai-je pas brusqué Marianne, & voulu faire gronder Catau? A propos de Catau, ai-je jamais pensé à lui demander pardon du soufflet que j'eus le malheur de lui donner en arrivant ici? Pauvre Catau! Est-il possible que j'aie pu lui donner un soufflet! elle qui est si bonne!..... Ah Madame, appelez-là, je vous en prie, je veux qu'elle sache combien je me repens. A ces mots, Madame Steinhause appela Catau qui vint sur le champ. Delphine s'approchant d'elle, les mains jointes, pria Madame Steinhause de lui servir d'interprète, & fit les excuses les plus franches & les plus touchantes, que Madame

Digitized by Microsoft®

Steinhauſe traduiſoit à meſure en Allemand. Delphine finit ſon diſcours en diſant avec une grace raviſſante : enfin ma bonne Catau, ſi vous me pardonnez, permettez-moi de baiſer la joue que j'ai eu l'indignité de frapper. Catau attendrie, par reſpect n'oſoit s'avancer, mais Delphine ſe jeta à ſon cou, & l'embraſſa de toute ſon ame, & avec un grand plaiſir, car elle ſentoit que cette action en reparoit une bien mauvaiſe. Catau ſortit en s'eſſuiant les yeux qu'elle avoit remplis de larmes, & en diſant en Allemand que Delphine étoit *une charmante petite Demoiſelle.* Après le départ de la ſervante, Delphine fut ouvrir une armoire, & en tira une jolie pièce de mouſſeline ; voilà, dit-elle, un préſent que je deſtine à Catau. Et pourquoi, demanda Madame Steinhauſe, ne le lui avez vous pas donné ſur le champ ? Ah ! je n'avois garde, répondit Delphine ; elle auroit penſé que je voulois par-là payer le ſoufflet qu'elle a reçu. Ce préſent alors, au lieu de lui faire plaiſir, auroit dû l'offenſer. Ce n'eſt pas, je crois, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement ; Catau m'auroit-elle pardonné de bon cœur, ſi j'euſſe eu l'air de vouloir acheter mon pardon ? Vous avez bien raiſon, dit Madame Steinhauſe : voilà de la délicateſſe ; conſervez ces ſentimens, ils feront paroître votre généro-

Digitized by Microsoft®

sité plus noble, & ils donneront à tous vos procédés un charme inexprimable.

Comme Madame Steinhauſe achevoit ces paroles, on vint annoncer un courier de la part de Mélite. Il apportoit une lettre à Delphine, dans laquelle Mélite engageoit ſa fille à lui demander librement tout ce qu'elle pouvoit deſirer, & à lui dire quels étoient les joujoux qui lui feroient le plus de plaiſir. Après avoir lu cette lettre, Delphine ſoupira, & priant Madame Steinhauſe d'écrire pour elle à Mélite, elle lui dicta la lettre ſuivante.

„ Je vous remercie, ma chere maman, de „ toutes vos bontés; mais je n'aime plus du tout „ les joujoux; je vais vous dire, puiſque vous me „ l'ordonnez, ce qui me feroit plaiſir dans ce „ moment. Il y a ici une vieille payſanne, bien „ bonne & bien pauvre; il eſt vrai que ſa petite- „ fille épouſe un riche vigneron, mais comme „ c'eſt le mari qui aura l'argent, peut-être qu'il „ n'en donnera pas à la grand'mère autant que „ la fille le voudroit, du moins je crains cela; „ & pourtant je deſirerois que la vieille femme „ ne manquât de rien. Je l'aime, non-ſeulement „ parce qu'elle eſt bonne, mais auſſi parce qu'elle „ eſt mère; je ſens que je donnerai toujours de „ meilleur cœur à une mère qu'à une autre.

Digitized by Microsoft®

„ Madame Steinhauſe dit qu'une penſion de 50
„ écus feroit le bonheur de la vieille payſanne ;
„ ainſi, ma chere maman, je vous prie de m'en-
„ voyer, au lieu des joujoux que vous m'offrez,
„ une penſion de 50 écus, que je donnerai tout
„ de ſuite à la bonne grand'mère. Je ſerois bien-
„ aiſe de lui donner encore une pièce de toile
„ de coton, afin qu'elle eût un habit neuf pour
„ la noce de ſa petite-fille. Bon ſoir, ma chere
„ maman ; ma ſanté ſe fortifie tous les jours.
„ Madame Steinhauſe a mille bontés pour moi, &
„ je me trouverois tout-à-fait heureuſe, ſi je
„ n'étois pas privée du bonheur de voir ma chere
„ maman ; du moins ſon portrait ne quitte pas
„ mon bras, chaque jour je le baiſe en lui diſant
„ *bon jour* & *bon ſoir*, & alors, ſur-tout, j'ai le
„ cœur ſerré en penſant que je ſuis à cinq lieues
„ de maman ; ſans cela je ſerois enchantée d'être
„ ici, d'autant plus que cette campagne eſt char-
„ mante ; & puis on dit qu'il y aura bien des
„ ceriſes cette année. A propos, maman, voulez-
„ vous bien dire à ma bonne que je lui élève
„ un ſanſonnet, quoiqu'elle ait mandé à Madame
„ Steinhauſe qu'elle étoit ſûre que j'avois déja
„ *pincé Mademoiſelle Steinhauſe plus de vingt fois.*
„ Il y avoit cela dans ſa lettre, cela m'a fait de
„ la peine ; car ſi vous ſaviez, maman, à quel

Digitized by Microsoft®

„ point il faudroit être méchante pour pincer „ Henriette!.... Au reste j'espère que je ne „ pincerai plus personne de ma vie. Adieu ma „ chere & tendre maman, votre enfant vous „ embrasse de tout son ame „.

DELPHINE.

Le surlendemain, Delphine reçut de sa mère une réponse charmante, & au lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, Mélite envoyoit un contrat de trois cent livres; & elle n'oublioit pas l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur le champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnoissance & celle d'Agathe, les louanges de Madame Steinhause, les tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avoit eu qu'une imparfaite idée; car pour connoître toute l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir Delphine demanda à Madame Steinhause, combien *Mélite avoit dépensé d'argent* pour faire ce contrat de 300 livres. Mille écus à-peu-près, répondit Madame Steinhause, parce que cette rente n'est que viagère. Comment, reprit Delphine, on peut, avec mille écus, assurer de quoi

Digitized by Microsoft®

vivre à une perſonne qui n'a rien !.... Mille écus ! C'eſt préciſément ce que mon pompon de diamans a coûté !.... Eh bien, Mademoiſelle, dit Madame Steinhauſe, ce pompon vous fait-il grand plaiſir ? Oh point du tout, repartit Delphine, j'aime cent fois mieux une roſe ; & quand je ſonge qu'avec mille écus, on peut tirer pour jamais de la miſère un infortuné ſans reſſource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamans ; & je déteſte ce vilain pompon ſi cher, ſi lourd, & ſi incommode à porter.

Deux jours après cet entretien, Agathe épouſa Simon. Les noces ſe firent dans la maiſon de Madame Steinhauſe ; on dreſſa des tables dans le verger, ſous de beaux ombrages formés par de grands noyers diſperſés ſans ſymétrie, ſur un charmant gazon émaillé de ſerpolet, de marguerites & de violettes ; une trentaine de payſans des environs s'établirent autour des tables, & Madame Steinhauſe fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on danſa ſur la verdure juſqu'au ſoir ; & Delphine, partageant la gaieté commune, diſoit à Madame Steinhauſe : les bals de Paris ne m'ont jamais véritablement amuſée ; mais qu'à préſent ils me paroîtront ennuyeux ! Il eſt certain, répondit Madame Steinhauſe, que les vrais plaiſirs ne ſe trouvent qu'à

Digitized by Microsoft®

la campagne ; & quand on les a goûtés, tous ceux que la ville peut offrir, paroiſſent auſſi inſipides qu'ils ſont fatiguans & tumultueux.

Delphine, au mois de Juillet, trouva la campagne bien plus belle encore ; elle faiſoit de longues promenades dans les champs, & quelquefois elle ſe promenoit au clair de la lune avec Madame Steinhauſe & Henriette. D'ailleurs ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvoit pas un ſeul inſtant d'ennui ; elle liſoit, elle écrivoit, elle travailloit, elle apprenoit d'Henriette à deſſiner des fleurs, à deſſécher des plantes dont elle ſe faiſoit dire les noms & les propriétés ; elle employoit en bonnes actions, l'argent que Mélite lui envoyoit tous les mois pour ſes menus plaiſirs. Adorée de tout ce qui l'entouroit, ſatisfaite d'elle-même, chaque jour ſembloit ajouter à ſon bonheur ; on ne voyoit plus ſur ſon viſage cette langueur & cet air d'abattement, qui en avoient altéré les charmes pendant ſi long-temps ; ſes yeux étoient animés & brillans, elle avoit toute la fraîcheur de la jeuneſſe ; & ſachant également bien marcher, courir & ſauter, elle avoit, en quatre mois, acquis plus de grace & de légéreté, que tous les maîtres de danſe de Paris n'auroient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'Août, le Docteur

Digitized by Microsoft®

lui déclara qu'elle pouvoit quitter son étable, & au même instant, on la conduisit dans une jolie petite chambre qu'on avoit préparée exprès pour elle. Delphine sentit une joie très-vive en se voyant établie dans un appartement agréable & commode; sa fenêtre donnoit sur la vallée; la beauté de la vue, la propreté du plancher & des meubles l'enchantoient. Expliquez-moi donc, disoit-elle à Madame Steinhause, pourquoi ce petit logement me paroît si charmant, & pourquoi je me déplaisois tant dans celui que j'occupois à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand & beaucoup plus beau que celui-ci? Premièrement, répondit Madame Steinhause, votre chambre à Paris donnoit sur un vilain petit jardin bien triste, & entouré de hautes murailles; d'ailleurs quand vous êtes venue ici vous ne connoissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire, tous ceux que la vanité, la magnificence & le grand monde peuvent procurer: comme ils ne sont qu'imaginaires on s'en lasse facilement; aussi en étiez-vous déja dégoûtée; & n'ayant pas l'idée des véritables, vous périssiez d'ennui: telle étoit votre situation. Vous aviez vêcu dans une trop grande abondance, pour pouvoir apprécier les commodités & les agrémens qu'une honnête aisance peut répandre sur la vie; vous ne jouissiez de rien, parce qu'on ne vous lais-

Digitized by Microsoft®

ſoit rien à deſirer. Les choſes les plus agréables deviennent inſipides, ennuyeuſes même, ſi l'on n'a pas la raiſon d'en uſer ſobrement; je vais vous en donner un exemple. Vous aimez beaucoup les fleurs, je vous ai vue trouver un grand plaiſir à chercher la violette; pourquoi ce goût particulier pour cette dernière fleur, goût qui vous eſt commun avec toutes les jeunes perſonnes? C'eſt que la violette eſt cachée ſous les feuilles, c'eſt qu'elle eſt moins commune que le thim, c'eſt qu'il faut la chercher; ſi elle étoit répandue dans les champs avec une extrême profuſion, ſi vous en trouviez à chaque pas, vous ceſſeriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art ſont ſans doute au-deſſous de celles de la nature, il eſt donc encore plus facile de s'en laſſer; cependant elles ont leur agrément; elles peuvent procurer des plaiſirs, mais ſeulement aux perſonnes modérées. Si vous rempliſſez votre appartement & votre maiſon de porcelaines, vous ſerez bientôt dégoûtée des porcelaines. Si vous allez tous les jours au ſpectacle, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous reſtez trop long-temps à table, ſi vous mangez des ragouts trop recherchés, vous mangerez ſans appétit & par conſéquent ſans plaiſir. Il en eſt ainſi de toutes les choſes dont on abuſe; dès qu'on veut ſatisfaire

Digitized by Microsoft®

pleinement ſes goûts, on les éteint; ſouvenez-vous donc que l'excès des ſuperfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les ſots, & ne produit pas une ſeule vraie jouiſſance; rien n'eſt plus incommode que la magnificence. Des Girandolles de diamans arrachent les oreilles; une robe d'or aſſomme, écorche les mains; des bijoux & des ajuſtemens précieux impoſent mille ſujétions, car on eſt très-fâché de déchirer un beau parement de point, ou de caſſer une ſuperbe boîte: ſi vous aviez eu hier un tablier garni de dentelles, vous n'euſſiez point cueilli tant de roſes ſauvages à travers ces buiſſons d'épine où vous laiſſâtes la moitié de votre robe, & vous ne ſeriez pas revenue ſi gaie & ſi contente de votre promenade. La magnificence n'eſt pas moins gênante dans les meubles: pour moi, j'aimerois mieux cent fois habiter à jamais l'étable que vous quittez, que ces brillans appartemens où l'on eſt obligé de marcher & de s'aſſeoir avec précaution, dans la crainte ou de caſſer un panneau de glace, ou d'écailler une ſuperbe dorure, ou de renverſer une table à thé couverte de porcelaines. Que je plains les gens qui ſe rendent ainſi les eſclaves de leurs richeſſes! La vanité qui les égare, pourroit, mieux entendue, leur enſeigner les vrais moyens d'ob-

Digitized by Microsoft®

tenir la considération qu'ils désirent ; au lieu d'étaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions ! Sans doute, interrompit Delphine ; ils se feroient estimer généralement ; mais d'ailleurs, est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien ? existeroit-il une ame assez cruelle pour être insensible au bonheur des autres ? Cette inhumaine dureté, reprit Madame Steinhause, n'est pas dans la nature ; mais en se livrant à toutes ses fantaisies, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on se rétrécit l'esprit, on s'endurcit l'ame, enfin l'on finit par se corrompre. Ah ! s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un jour, jamais elle ne me corrompra ; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvois au milieu d'une extrême abondance ; je me souviendrai qu'il ma fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étois excédée ; & sur-tout je n'oublierai point qu'il existe des infortunés, & que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

Cet entretien finit par les plus tendres remercîmens de Delphine à Madame Steinhause ; cette dernière avoit en effet des droits éternels à la reconnoissance de Delphine, puisqu'elle lui avoit appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine

Digitized by Microsoft®

reſta encore deux mois chez le Docteur, & acheva d'y perfectionner ſon caractère, & d'y fortifier ſa ſanté : enfin vers le commencement du mois d'Octobre elle jouit du bonheur de revoir ſa mère. Mélite la reçut avec tranſport dans ſes bras, elle pouvoit à peine la reconnoître. Delphine étoit prodigieuſement grandie ; en même-temps elle avoit pris de l'enbonpoint, & les couleurs les plus vives. Mélite, au comble de ſes vœux, la regardoit, la ſerroit contre ſon ſein, l'embraſſoit, vouloit parler, & ne pouvoit exprimer l'excès de ſa joie que par des pleurs. Madame Steinhauſe, pendant un inſtant, jouit en ſilence d'un ſi doux ſpectacle ; enfin prenant la parole, vous me l'avez donnée mourante, dit-elle, je vous la rends, Madame, dans toute la force de la plus brillante ſanté, & ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, ſenſible, raiſonnable & digne de faire votre bonheur. Cependant elle eſt ſi jeune & ſi peu formée, qu'à moins de certains ménagemens, on pourroit craindre encore pour elle des rechûtes ; ſi vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit ſuivre ; il n'eſt pas rigoureux, mais il eſt néceſſaire.... Elle le ſuivra, interrompit Mélite ; donnez Madame, continua-t-elle, en prenant le papier que lui préſentoit Madame Steinhauſe ; à ces mots ou-

Digitized by Microsoft

vrant ce papier, elle y lut tout haut ce qui suit :

Ordonnance du Docteur Steinhause pour Mademoiselle Delphine.

" Elle passera six mois de l'année à la campa-
„ gne; étant à Paris, elle ira très-rarement aux
„ spectacles; elle fera beaucoup d'exercice à pied,
„ même en hiver; elle ne mangera jamais que
„ du pain à son déjeûner & à son goûter, ex-
„ cepté dans les temps des fruits; elle ne portera
„ que des habits simples, parce que ceux-là seuls
„ sont commodes & légers.

„ Pour la préserver de l'ennui, on lui donnera
„ des livres instructifs & amusans, & l'on ne
„ souffrira pas qu'elle soit un moment oisive; & si
„ elle éprouvoit, par hazard, quelques mouvemens
„ de tristesse, il faudroit lui rappeler l'histoire
„ de la grand'mère d'Agathe, & le bien qu'elle
„ a fait à cette vieille femme: en suivant cette
„ méthode & ce régime, Mademoiselle Delphine
„ conservera sûrement sa santé, sa gaieté, & le
„ bonheur dont elle jouit „.

Mélite approuva fort ce régime, elle promit de le suivre exactement, & témoigna la plus vive reconnoissance à Madame Steinhause : l'année d'ensuite, elle acheta une maison dans la vallée

Digitized by Microsoft®

de Montmorenci, dans le voisinage de celle de Madame Steinhause. Delphine conserva toute sa vie pour cette dernière, l'attachement qu'elle lui devoit, & la plus tendre amitié pour l'aimable Henriette. Elle devint une personne charmante, elle acquit de l'instruction & des talens; bonne, raisonnable, bienfaisante, elle étoit admirée & chérie de tout ce qui l'approchoit; sa mère lui choisit un mari digne d'elle, dont elle fit le bonheur, & qui la rendit parfaitement heureuse.

A ces mots Madame de Clémire cessant de parler: Eh quoi, s'écria Pulchérie, l'histoire est finie!.... Ah quel dommage!.... Si Mélite, reprit Caroline, eut eu autant de raison que Madame Steinhause, Delphine n'auroit jamais été paresseuse, capricieuse & méchante; ah, combien une bonne mère est utile!....

En prononçant ces dernières paroles, Caroline baisa tendrement la main de sa mère. Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire, mais j'ai une question à vous faire: qu'est-ce que le mal aux yeux qui s'appele *cataractes?*— C'est une maladie qui prive de la vue quand elle se forme sur les deux yeux (6). En achevant ces paroles, Madame de Clémire se leva; il étoit plus tard qu'à l'ordinaire, mais les enfans avoient trouvé

Digitized by Microsoft®

la veillée bien courte ; ils furent se coucher à regret, & ne rêvèrent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant, Morel dit à César qu'il avoit fait le calcul de ce que coûteroit tout ce qu'il falloit acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons, & que cette dépense monteroit à sept ou huit louis. Ce seroit un plaisir bien cher, dit César, on peut s'amuser à meilleur marché ; & je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie. En effet, il alla au moment même dans la chambre de ses sœurs ; je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion pour prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant l'histoire de Delphine.....— Comment donc, mon frere?....— Oui, que nous avons profité du discours de Madame Steinhause : vous souvenez-vous qu'elle dit qu'il ne faut pas se livrer à toutes ses fantaisies....—Oh oui, je m'en souviens....—Eh bien notre chambre vitrée coûteroit huit louis....— Huit louis!....— Tout autant..... Avec cette somme on pourroit faire quelque bonne action....—Peut-on faire une pension avec huit louis?....— Cette pension ne donneroit pas de quoi vivre, mais ces huit louis pourroient soulager une pauvre famille....—Allons, mon frère, nous renonçons à la chambre vitrée....Si j'avois su cela pourtant, je ne me serois pas donné tant de peines pour

Digitized by Microsoft®

pour apprendre à faire du filet....— Bon, nous aurons tant d'autres amuſemens!..... Nous ferons comme Henriette ; nous deſſécherons des fleurs, des plantes, nous apprendrons la botanique, l'agriculture.....— Nous demanderons à Maman de l'argent pour faire de bonnes actions.... — Maman n'eſt pas auſſi riche que Mélite, elle n'eſt ici que par œconomie, elle ne peut pas faire de penſions; mais vous ſavez comme elle eſt charitable pour les pauvres....— Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne-femme bien à plaindre ; ſi nous en pouvions trouver une aveugle, quelle joie!.... nous ferions venir un chirurgien d'Autun pour lui faire l'opération des cataractes....— Sûrement ; mais il faut auſſi que nous ſoyons bien raiſonnables, que nos amuſemens ne coûtent rien, car Maman ne ſeroit pas en état de nous donner en même-temps de l'argent pour nos fantaiſies, & pour des cataractes....— Cela eſt vrai, on ne peut pas tout avoir....

Après ce petit conſeil, les enfans vinrent chez Madame de Clémire, & lui firent part de la réſolution qu'ils avoient priſe. Madame de Clémire les embraſſa & loua la bonté de leurs cœurs : conſervez de tels ſentimens, mes chers enfans, leur dit-elle, ils aſſureront votre bonheur & le

Digitized by Microsoft®

mien ; & pour vous récompenſer dès-à-préſent, je vous promets de vous procurer l'occaſion de dépenſer, comme vous le ſouhaitez, les huit louis qu'auroit coûté la chambre vitrée. Ah Maman! reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une hiſtoire chaque ſoir, au lieu de *temps-en-temps*, comme vous aviez dit d'abord. Eh bien je m'y engage, répondit Madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de ſujet de mécontentement ; car l'enfant qui, dans la journée, n'aura pas été raiſonnable, ſera le ſoir privé de la veillée. — Ah! que cela eſt rigoureux, ma chère Maman. — Mais votre frère, & votre ſœur ne s'en plaignent pas.... — Maman j'ai plus à craindre qu'eux, je ſuis la plus jeune, & par conſéquent la moins raiſonnable.... — Auſſi je n'exige pas autant de vous.... Cela eſt vrai Maman, reprit Pulchérie, vous êtes la juſtice même, mais je n'en crains pas moins d'aller quelquefois me coucher ſans veillée.

Ce même matin, Céſar alla ſe promener dans la campagne avec l'Abbé : étant arrivés auprès d'une chaumière, ils virent un petit payſan qui en battoit un autre bien plus grand & plus âgé que lui ; l'aîné de ces enfans ſe contentoit d'éviter les coups, & n'en portoit aucun ; Céſar s'approcha de ce dernier : eſt-ce là votre frère,

Digitized by Microsoft®

lui dit-il, qui vous bat de la ſorte? .... Non, Monſieur, répondit le payſan, c'eſt un de nos voiſins: il eſt bien méchant, reprit Céſar; & pourquoi lorſqu'il vous bat ainſi, ne le lui rendez-vous pas? .... Mais, Monſieur, repartit le payſan, je ne peux pas, je ſuis le plus fort (*a*). A ces mots Céſar regarda l'Abbé, & lui dit tout bas: voilà un généreux petit enfant, il faut nous informer ſi ſa famille eſt pauvre.... Quel âge avez-vous, demanda l'Abbé, au payſan? — Huit ans, Monſieur. — Comment vous nommez-vous? — Auguſtin, pour vous ſervir. — Avez-vous père & mère?.... — Oui, Dieu merci, & puis mon petit frère Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez voilà not maiſon là tout proche devant vous. Ah, Monſieur l'Abbé, dit Céſar, entrons dans cette chaumière. L'Abbé y conſentit, & le petit Auguſtin conduiſit Céſar dans ſa cabane. L'Abbé s'entretint avec Madeleine, la mère d'Auguſtin, qui lui fit le plus touchant éloge de cet enfant, qui, diſoit-elle, ne lui avoit jamais cauſé un moment de chagrin, & qui étoit ſi docile & ſi appliqué que Monſieur le Curé lui donnoit des ſoins particuliers,

(*a*) L'Auteur de cet Ouvrage a joui du plaiſir d'entendre faire cette réponſe. L'enfant avoit alors huit ans: il en a onze aujourd'hui.

Digitized by Microsoft®

& avoit pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parloit étonnamment bien pour le fils d'un payſan ; il avoit d'ailleurs une phyſionomie intéreſſante, qui prévenoit en ſa faveur. Madeleine conta pluſieurs traits charmans de lui ; elle parla beaucoup de l'amitié qu'il avoit pour ſon petit frère Colas, quoique, ajouta-t-elle, Colas ne fut ſouvent qu'un eſpiègle.

Après cette converſation, Céſar fit promettre à Auguſtin de venir le voir au château ; enſuite il ſortit de la chaumière, & continua ſa promenade. Quand l'Abbé ſe trouva ſeul avec lui : avez-vous bien ſenti, lui dit-il, toute la ſublimité du mot de cet enfant au ſujet du petit payſan qui le battoit. *Je ne peux pas le lui rendre*, vous a-t-il répondit ; *je ſuis le plus fort*.... Oui, ſûrement, répondit Céſar, j'ai bien compris cela ; il avoit pitié de la foibleſſe de ce méchant petit garçon. Juſtement, reprit l'Abbé, & en faveur de cette foibleſſe, il excuſoit l'emportement & l'arrogance.... Auguſtin, dit Céſar, eſt comme Turc, le grand chien de baſſe-cour, qui ſe laiſſe mordre avec tant de douceur, par la petite chienne de Maman.... Cette généroſité, repartit l'Abbé, eſt une vertu ſi naturelle qu'on la trouve chez les nations les moins policées, & quelquefois même parmi les claſſes les plus mépriſables. On

Digitized by Microsoft®

lit dans l'hiſtoire générale des voyages, (*a*) qu'au Malabar, on eſt plus en ſûreté ſous la ſimple eſcorte d'un ſeul enfant Naïre (*b*), que ſous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu, parce que les voleurs du pays n'attaquent jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés; & qu'ils ont au contraire un reſpect inviolable pour la foibleſſe & l'enfance. Jugez donc, d'après tous ces exemples, combien eſt vil & dégradé l'homme privé d'une vertu ſi naturelle, qu'un enfant ſans éducation, des animaux, des brigands même la poſſedent. C'eſt avec raiſon qu'on regarde comme un monſtre celui qui abuſe de ſa force en opprimant le foible; car en effet, on doit le regarder comme un aſſaſſin.... — Un aſſaſſin!.... — Mais, je vous le demande, ſi un homme, armé d'une épée, ſe battoit contre un autre homme qui n'auroit qu'une canne pour ſe défendre, ne ſeroit-il pas un aſſaſſin?.... — Sans doute, il faut ſe battre à armes égales. — Eh bien, ſi je me battois à coups de poing avec vous, la partie ſeroit-elle égale?— Oh non, votre coup de poing vaudroit mieux que le mien. — Vous ne pourriez me

(*a*) Abregée par M. de la Harpe, tome 5, page 130.

(*b*) La Tribu des Naïres eſt celle des Nobles.

Digitized by Microsoft®

bleſſer, & moi je pourrois facilement vous tuer; en me battant avec vous je ſerois donc un aſſaſſin, puiſque j'emploierois toute ma force contre un être infiniment plus foible que moi?.... — Oh cela eſt clair. — Et que penſeriez-vous d'une perſonne riche & en faveur à la cour, qui par ſon rang en impoſant à quelques gens obſcurs, profiteroit de cette eſpèce de ſupériorité pour opprimer ces derniers?.... — Je penſe que cette perſonne ſeroit preſqu'auſſi lâche & auſſi cruelle, que celle qui battroit quelqu'un hors d'état de ſe défendre. — Quand vous ne ſerez plus un enfant, ſi vous traitez durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfans, vos domeſtiques, vous ferez donc une lâcheté?.... — Aſſurément, je ſens bien que dès qu'on a pour ſoi la force ou l'autorité, l'on manque de généroſité, d'humanité, ſi l'on n'eſt pas doux, patient & indulgent. — Quand on commande il faut donc n'ordonner que des choſes juſtes, il faut donc rendre heureux ceux qui nous ſont ſoumis, ou bien l'on n'eſt qu'un tyran.

Tout en cauſant ainſi, l'Abbé & ſon élève arrivèrent au château, au moment où l'on alloit ſe mettre à table. Ils y trouvèrent un Gentil'homme du voiſinage qu'ils ne connoiſſoient pas, & que Madame de Clémire avoit retenu à dîner. Cet

Digitized by Microsoft®

homme nommé Monſieur de la Palinière, âgé d'environ cinquante-cinq ans, étoit fort laid; il avoit d'ailleurs une groſſe verrue ſur le nez, des ſourcils très-épais, & une perruque ronde & noire placée de maniere qu'elle lui enveloppoit le viſage à-peu-près comme un bonnet de nuit, & lui cachoit preſqu'entièrement le front; en outre il bégayoit beaucoup, & il étoit exceſſivement diſtrait. Cette figure avoit tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvoit en détourner les yeux: M. de la Palinière ne diſoit pas un mot qu'elle n'eût envie de rire; cependant la crainte de déplaire à ſa mère la forçoit à ſe contraindre, & tout le temps du dîner elle ſe conduiſit aſſez bien.

En ſortant de table, l'Abbé ayant déja découvert que M de la Palinière jouoit aux échecs, lui propoſa de faire ſa partie; l'Abbé qui croyoit être un joueur de la ſeconde force, laiſſa entendre au Provincial qu'il étoit de la première; &, en conſéquence, M. de la Palinière, avec beaucoup de modeſtie, demanda la tour. La Baronne & Madame de Clémire, s'établirent à l'autre extrêmité du ſallon, pour travailler à de la tapiſſerie, & Pulchérie s'aſſit à côté de l'Abbé, afin d'être en face de M. de la Palinière, & de le conſidérer tout à ſon aiſe. La partie d'échecs

Digitized by Microsoft®

commence, les deux joueurs paroiſſoient également attentifs, ils gardoient l'un & l'autre le plus profond ſilence, quand tout-à-coup M. de la Palinière, de l'air du monde le plus tranquille, renverſe & brouille toutes les pièces. L'Abbé ſe mit à rire, croyant que c'étoit une diſtraction. Que faites-vous donc, s'écria-t-il? Vous vous êtes trompé, répondit M. de la Palinière; c'eſt moi qui ſuis en état de vous donner la tour, recommençons; à ces mots l'Abbé parut un peu ſurpris, & Pulchérie fit un grand éclat de rire.

En effet, on fait une nouvelle partie; l'Abbé eſt forcé de recevoir l'avantage qu'avoit accepté M. de la Palinière, & ce dernier le fait mat en dix coups. l'Abbé confondu répéta pluſieurs fois que ſon adverſaire étoit de la première force; & M. de la Palinière ſoutint qu'il n'étoit pas de la ſeconde.

Pendant ce débat, Pulchérie rioit malicieuſement, en répétant que *M. l'Abbé ne jouoit donc pas auſſi bien qu'il l'avoit toujours cru*, remarque qu'elle accompagna de quelques moqueries très-impertinentes. Madame de Clémire, faiſant toujours de la tapiſſerie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'étoit paſſé; mais quand M. de la Palinière fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de ſa mère, & au bout d'un mo-

Digitized by Microsoft®

ment, elle demanda à la Baronne ſi elle conteroit le ſoir une hiſtoire bien longue? Que vous importe dit la Baronne, puiſque vous ne l'entendrez pas? — Comment, ma bonne Maman?... — Une petite fille moqueuſe, & impertinente n'eſt pas digne d'être admiſe à nos veillées.... — Mais ma bonne-Maman, qu'ai-je donc fait?.... Ecoutez-moi, Pulchérie, dit Madame de Clemire: ſi je cherchois à contrarier, à piquer une perſonne qui ſeroit mon égale, aurois-je un bon procédé? Non ſûrement, je ſerois dans ce cas, impolie & malhonnête; on auroit le droit de penſer que j'ai un mauvais caractère, & que je manque d'eſprit. Si je voulois embarraſſer & fâcher une perſonne au-deſſus de moi, une perſonne faite pour m'inſpirer du reſpect par ſon âge & ſon expérience, je ſerois alors encore plus coupable, & abſolument inexcuſable. A préſent, dites-moi, devez vous du reſpect à l'ami de votre père & de votre mère, à l'homme qui ſe conſacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-ſeulement M. l'Abbé doit vous inſpirer du reſpect, mais ſi vous avez un bon cœur, vous avez ſûrement beaucoup d'attachement pour lui.... Oui, Maman, reprit Pulchérie, en pleurant, je reſpecte M. l'Abbé, & je l'aime.... Cependant, continua Madame de Clémire, vous

Digitized by Microsoft®

venez de vous moquer de lui, & vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour le fâcher. Quand il seroit vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, & que cette prétention ne fût pas fondée, devriez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec un bon cœur peut-on s'amuser des travers des autres? Avec du bon sens peut-on montrer tant de malignité?.... sur-tout lorsqu'elle a pour objet une personne que nous devons aimer! Oh, Maman s'écria Pulchérie en fondant en larmes, j'ai ri mal-à-propos, je le vois à présent, mais sans malignité.... En effet, Maman, ajouta Caroline attendrie, j'étois présente, & je crois que ma sœur n'avoit pas le projet de fâcher M. l'Abbé. Est-il bien vrai, interrompit Madame de Clémire, en regardant fixement Caroline, est-il bien vrai, ma fille, que vous pensiez cela? A ces mots Caroline rougit, baissa les yeux, & ne répondit rien, & vous, Pulchérie, continua Madame de Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir *ri sans malignité?* L'embarras que vous supposiez à M. l'Abbé ne vous a point divertie? Vous ne lui avez rien dit avec le projet de le piquer?..... Examinez-vous bien, & répondez-moi.... — Maman.... je ne suis pas capable de mentir.... — J'en suis persuadée.... — Maman!.... — Eh

Digitized by Microsoft®

bien....—Je ne mérite plus de rester aux veillées?.... —Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit Madame de Clémire, en l'embrassant, puisque vous êtes sincère....— Maman, ma chère Maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée?....—Non; pour huit jours seulement.... Ah Dieu!.... Mais du moins, Maman, me pardonnez-vous?....— Oui, car je suis sûre que le tort que vous avez eu ne venoit point de votre cœur....—Oui, Maman; c'étoit seulement faute de réflexion....— Je le crois; & le repentir que vous témoignez me fait espérer que vous ne retomberez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuit Madame de Clémire, approchez, Caroline, j'ai aussi un reproche à vous faire; pour excuser votre sœur, vous venez tout-à-l'heure de parler contre votre conscience....— Maman.... je l'avoue.... mais....— Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence; cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous seroit-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurois donné, en vous disant: si vous y manquez, vous m'offenserez mortellement?— Oh, non certainement, Maman.—Eh bien vous avez fait bien pis que me désobéir, vous avez désobéi à Dieu....—O ciel!.... Mais cela est vrai, les com-

Digitized by Microsoft®

mandemens de Dieu défendent le menſonge !.... —D'ailleurs ſoyez bien ſûre que jamais le menſonge ne peut être véritablement utile, tôt ou tard il ſe découvre, & deshonore celui qui l'emploie ; tandis que la vérité, en obtenant l'eſtime, en attirant la confiance, nous ſert même dans les occaſions où l'on pourroit naturellement croire qu'elle devroit être dangereuſe & nuiſible. Cette réflexion ſi juſte, dit la Baronne, me rappelle un trait d'hiſtoire très-intéreſſant. Oh, ma bonne Maman, interrompit Pulchérie, ſi vous le dites à la veillée je ne le ſaurai pas !.... Allons, reprit la Baronne, je veux bien le conter dans cet inſtant.

A ces mots, Pulchérie ſauta au col de ſa grand'-mere, qui la retint ſur ſes genoux ; Céſar & Caroline s'approchèrent, & la Baronne reprenant la parole : Le trait que vous deſirez ſavoir, dit-elle, ſe trouve dans l'hiſtoire des Arabes (*a*). Hégiage, célèbre guerrier Arabe, mais d'un caractère cruel & féroce, avoit condamné pluſieurs priſonniers de guerre à la mort ; l'un d'eux ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce diſcours : „ Vous devriez, Seigneur, m'accor-„ der ma grace, car un jour Abdarrahman, ayant „ prononcé des imprécations contre vous, je lui

(*a*) Par M. l'Abbé de Marigny, tome II.

Digitized by Microsoft®

„ repréſentai qu'il avoit tort, & dès cet inſtant „ j'ai toujours été brouillé avec lui „. Hégiage, lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce fait, l'Officier nomma un priſonnier prêt à ſubir la mort ainſi que lui. Le Général fit avancer ce dernier, & après l'avoir interrogé, il accorda la grace que l'autre ſollicitoit; enſuite il demanda à celui qui avoit ſervi de témoin, s'il avoit auſſi pris ſa défenſe contre Abdarrahman. Celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré ſa férocité, fut vivement frappé de tant de franchiſe & de grandeur d'ame. Eh bien, reprit-il, après un moment de ſilence, ſi je vous accordois la vie & la liberté, ſeriez-vous encore mon ennemi? Non, Seigneur, répondit le priſonnier. „ Il ſuffit, dit Hégiage, „ je compte entièrement ſur cette ſimple parole; „ vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous „ cauſe le menſonge, pour que je puiſſe douter „ de vos promeſſes. Conſervez cette vie qui vous „ eſt moins chère que l'honneur & que la vérité, „ & recevez la liberté comme la juſte récompenſe „ dûe à tant de vertu „.

Vous voyez, mes enfans, continua la Baronne, que la vérité, ainſi que l'a dit votre mère, nous ſert même dans les circonſtances où il ſemble

Digitized by Microsoft®

qu'elle pourroit nous être funeſte. N'auriez-vous pas cru que, dans cette occaſion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux & ſanguinaire ? Cependant elle eſt ſi belle & ſi touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit, & le déſarma. Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on eſt bien vrai, on n'a pas beſoin d'affirmer ce qu'on dit.—Sans doute, les proteſtations ſont inutiles; un ſimple *oui* perſuade mieux que tous les ſermens que pourroit faire une perſonne, dont la ſincérité ne ſeroit pas bien reconnue. Vous vous rappelez à ce ſujet, ſans doute, la glorieuſe preuve d'eſtime que Xénocrate reçut des Athéniens (*a*). Je vous ai lu ce trait. Enfin, on ne peut poſſéder cette précieuſe qualité ſans être véritablement vertueux, auſſi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité; entr'autres Xénocrate, cet illuſtre Philoſophe, & Épaminondas, ce héros ſi vertueux, qui avoit pour règle conſtante de ne *mentir jamais, même en riant* (*b*).

Cette converſation fut interrompue par l'Abbé

(*a*) Voyez les Annales de la Vertu, tome premier, p. 350. *Cet ouvrage ſe trouve chez les mêmes Libraires.*

(*b*) Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet.

Digitized by Microsoft®

qui entra dans le ſallon, en demandant à Madame de Clémire, ſi elle vouloit voir le petit Auguſtin qui venoit d'arriver avec ſa mère. Madame de Clémire, à laquelle Céſar avoit conté l'hiſtoire de ſa promenade, répondit qu'elle ſeroit charmée de faire connoiſſance avec Auguſtin; & un moment après il parut avec Madeleine, qui offrit à Madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Auguſtin fut bien careſſé de toute la famille. Madame de Clémire avoit déja pris des informations ſur la ſituation de Madeleine, & ſachant qu'elle étoit pauvre, & que ſon mari étoit à peine convaleſcent d'une grande maladie, elle lui donna volontiers à la ſollicitation de Céſar, quatre louis, moitié de la ſomme réſervée pour une bonne action; & elle engagea Auguſtin à venir jouer tous les jours avec Céſar. Auguſtin demanda la permiſſion d'amener quelquefois avec lui ſon petit frère Colas, parce que, diſoit-il, *Colas s'ennuieroit tout ſeul à la maiſon.* On loua l'amitié d'Auguſtin pour ſon frère, & la demande fut accordée.

Cependant le ſoir approchoit, & Céſar & Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvoit leur ſœur d'être privée de la veillée, réſolurent, l'un & l'autre, de ſupplier leur grand'mère de ne point conter d'hiſtoire durant les huit jours

Digitized by Microsoft®

de la pénitence de Pulchérie ; ils aimèrent mieux différer un plaisir qu'ils desiroient vivement, que de le goûter sans leur sœur. La Baronne les approuva, & il fut décidé que tout le monde se passeroit de la veillée pendant huit jours.

Dans cet espace de temps, Madame de Clémire, causant un soir avec ses enfans, Caroline lui dit : Maman vous nous avez défendu toute espèce de conversation avec les domestiques, parce qu'ils manquent d'éducation, & cependant vous nous permettez de causer avec plusieurs payſans, & vous-même vous paroissez prendre beaucoup de plaisir à vous entretenir avec le bonhomme Philippe, la vieille mère Monique, & Madeleine ? Cela est vrai, répondit Madame de Clémire, & je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation, cependant l'habitude d'entendre parler leurs Maîtres, rend leur langage moins grossièrement mauvais que celui des payſans ; mais dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux ; car le vice principal que les gens délicats y trouvent, tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des payſans, je ne crains pas que vous preniez l'habitude de dire *j'allions*, *je venions*, *j'ons*, *&c.* ces manières de

Digitized by Microsoft®

de s'exprimer ſont trop différentes des vôtres pour que vous puiſſiez les adopter; tandis qu'au contraire, il ſeroit très-poſſible à votre âge que vous ne fuſſiez pas frappés du mauvais langage des domeſtiques, & que, par conſéquent, vous l'imitaſſiez ſans vous en appercevoir. D'ailleurs les domeſtiques ont en général des défauts & des vices, que leur donne preſqu'inévitablement l'état ſervile qu'ils ont choiſi. Si l'homme qui n'a point d'éducation n'eſt pas laborieux, s'il mène une vie oiſive, s'il eſt fainéant & déſœuvré, il eſt bien difficile qu'il ſoit vertueux. Un laquais, loin d'être occupé toute la journée par ſon ſervice, paſſe les trois-quarts du jour à ne rien faire; n'ayant aucune reſſource en lui-même, ne ſachant ni lire ni cauſer, il s'enivre, il joue, ſes mœurs ſe corrompent, & bientôt il perd toute ſa probité; voilà où conduiſent l'ignorance, le déſœuvrement & l'ennui. Au lieu qu'un payſan, toujours occupé, toujours actif, vivant loin des villes & des mauvais exemples, conſerve des goûts ſimples, des mœurs pures, & les vertus naturelles dont nous avons tous le germe au fond du cœur. Sans doute, j'aime à m'entretenir avec des payſans; leur ſimplicité, leur naturel m'intéreſſe & m'attache; leurs expreſſions ſont ſouvent comiques, mais jamais baſſes. Leur tour d'eſprit original &

Digitized by Microsoft®

singulier me rappelle les graces naïves & piquantes de nos vieux auteurs François; sur-tout nos bons payſans Bourguignons qui ont conſervé dans leur langage, une ſi grande quantité de mots gaulois: enfin, j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils ſont laborieux & vertueux; j'aime à les entendre parce qu'ils ſont vrais, & qu'ils n'emploient jamais la plus legère exagération. L'autre jour quand le bonhomme Philippe, en voyant courir Caroline, s'écrioit: *O qualle eſt donc gente!* Mon amour propre de mère étoit bien plus ſatisfait que ſi j'euſſe entendu dire à Paris, cette phraſe qu'on y prodigue tant: *elle eſt raviſſante.* Au reſte, mes enfans, continua Madame de Clémire, ſongez que je ne vous parle qu'en général, & que dans toutes ces eſpèces de jugemens, il faut admettre pluſieurs exceptions. On peut trouver quelques payſans vicieux, & l'on peut rencontrer quelques domeſtiques vertueux. Vous en avez la preuve en Morel, le laquais de Céſar; d'ailleurs la chère bonne Maman nous contera, dans quelques jours, une hiſtoire touchante qui vous prouvera mieux encore, qu'il n'eſt point d'état dans lequel on ne puiſſe trouver des vertus ſublimes. — Maman, vous la ſavez donc cette touchante hiſtoire? — Oui, & même nous en tenons les détails d'un de nos amis, qui en a connu particulièrement les

Digitized by Microsoft®

héros. Oh que j'ai envie de la savoir, cette histoire! .... — Et moi aussi! .... — Et moi aussi! .... — Dans quatre jours vous aurez cette satisfaction. — Ah quatre jours, c'est bien long!

Enfin ces quatre mortels jours s'écoulèrent: avec quel plaisir on vit naître le jour *de la veillée*, avec quelle joie on vit arriver la nuit! .... A huit heures un quart toute la famille avoit soupé, chacun prend sa place, & la Baronne conte l'histoire suivante:

Le Chaudronnier, ou la reconnoissance réciproque.

Le Roi d'Angleterre, Jacques II, fut contraint d'abandonner son royaume; il vint se réfugier en France, Louis XIV lui donna un asyle à Saint-Germain. Quelques sujets fidèles avoient suivi le Roi Jacques, & s'établirent à Saint-Germain. Madame de Varonne, dont je vais vous conter l'histoire, étoit d'une de ces familles Irlandoises; tout le temps de la vie de son mari elle vécut dans une honnête aisance; mais, devenue veuve & se trouvant sans protection, sans parens, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la Cour une partie de la pension qui avoit fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux Ministres, elle envoya plusieurs placets; on lui répondit *qu'on mettroit sa demande sous les yeux du Roi*; elle prit des espérances qu'elle conserva près de

Digitized by Microsoft®

deux ans. Enfin ayant renouvellé ses demandes, elle reçut un refus positif & si formel, qu'il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa situation étoit déplorable : depuis deux ans elle avoit été obligée de vendre successivement pour vivre, son argenterie & une partie de ses meubles ; il ne lui restoit aucune espèce de ressources. Son goût pour la solitude, sa piété & sa mauvaise santé l'avoient toujours tenue éloignée de la société ; & particulièrement depuis la mort de son mari, elle avoit entièrement cessé de voir du monde. Elle se trouvoit donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misère, & pour comble de maux, elle avoit cinquante ans, & une santé languissante & délabrée. Dans cette extrêmité, elle eut recours au véritable dispensateur des consolations & des graces, à celui qui pouvoit changer son sort, ou lui donner le courage d'en supporter patiemment la rigueur ; elle se jeta à genoux, elle pria Dieu avec confiance, & bientôt, fortifiée, élevée au-dessus d'elle-même, elle sentit que le calme renaissoit dans son ame ; elle envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avoit d'affreux. Eh bien, dit-elle, puisqu'il faut toujours nécessairement la perdre, cette existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la

Digitized by Microsoft®

misère, ou par une maladie? Qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille? Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre? Non sans doute; au contraire, je n'aurai besoin ni d'exhortations ni de courage, je n'aurai point de sacrifice à faire: abandonnée de l'univers entier, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers; je le verrai prêt à me recevoir, à me récompenser, & j'attendrai la mort comme le plus précieux de ses bienfaits....

Ah quel courage! interrompit Caroline, est-il possible de mourir sans regretter un peu la vie? .... Songez ma fille, dit la Baronne, que Madame de Varonne n'avoit point d'enfans; & qu'elle n'avoit plus ni mère ni mari, ajouta Madame de Clémire: d'ailleurs, reprit la Baronne, la Religion peut donner cette sublime résignation, & je vous ai déja dit que Madame de Varonne avoit la piété la plus vraie (7), & la plus solide; mais reprenons le fil de son histoire.

Comme elle réfléchissoit sur sa destinée, Ambroise son laquais entra dans sa chambre: il est nécessaire de vous faire connoître cet Ambroise, ainsi je vais vous le dépeindre. Ambroise avoit alors quarante ans, & depuis vingt années servoit Madame de Varonne; il ne savoit ni lire ni écrire, il étoit naturellement brusque, taciturne, gron-

Digitized by Microsoft®

deur ; il avoit toujours eu l'air de mépriſer ſes camarades, & de bouder ſes Maîtres ; ſa mine conſtamment refrognée, & ſon ton rempli d'humeur rendoit ſon ſervice peu agréable. Cependant ſon exactitude, ſa bonne conduite, & ſa parfaite fidélité, l'avoient fait regarder dans tous les temps comme un excellent ſujet, & un domeſtique précieux ; mais on ne lui connoiſſoit que des qualités eſſentielles, & il poſſédoit des vertus ſublimes, & ſous un extérieur ſi groſſier, il cachoit l'ame la plus ſenſible & la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de ſon mari, avoit renvoyé les gens de ce dernier, & n'avoit gardé qu'une cuiſinière, une ſervante & Ambroiſe. Enfin le temps étoit venu où il falloit encore congédier ces trois domeſtiques. Ambroiſe, comme je vous le diſois, entra dans ſa chambre : on étoit en hiver, il tenoit une bûche & alloit la mettre au feu, lorſque Madame de Varonne lui dit : Ecoutez Ambroiſe, il faut que je vous parle. Le ton ému avec lequel Madame de Varonne prononça ces mots, frappa Ambroiſe ; il poſe vite ſa bûche ſur le plancher, il ſe relève, & regarde ſa Maitreſſe en diſant : Mon Dieu, Madame, qu'eſt-ce qu'il y a ? — Ambroiſe, ſavez-vous ce que je dois à la cuiſinière ? — Vous ne lui devez rien, Madame, ni à moi, ni à Marie.

Digitized by Microsoft®

Vous avez payé le mois hier.... — Ah, tant mieux, je ne m'en souvenois pas.... Eh bien, Ambroise, il faut que vous disiez à la cuisinière & à Marie, que je n'ai plus besoin de leurs services.... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition!.... Qu'est-ce que c'est que ça!.... Non, je mourrai en vous servant. Non, Madame, je ne vous quitterai point, quéque chose qui arrive.... — Ambroise, vous ne connoissez pas ma situation. — Madame, vous ne connoissez pas Ambroise.... Eh bien, si on vous retranche tant de votre pension, que vous n'ayez pas le moyen de payer vos gens, renvoyez les autres, à la bonne-heure; mais moi je ne mérite pas que vous me chassiez avec eux. Je n'ai point l'ame mercenaire, Madame.... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, totalement ruinée. J'ai vendu tout ce que je possédois, & on m'ôte ma pension.... — On vous ôte votre pension!.... Ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas. — Rien n'est plus certain cependant. — Ah, bon Dieu!.... — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, & s'y soumettre sans murmure. Ambroise, j'éprouve une grande consolation dans mon malheur, c'est de me sentir parfaitement résignée. Hélas! tant d'autres Êtres sur la terre, tant de familles ver-

Digitized by Microsoft®

tueuſes ſe trouvent dans la ſituation où je ſuis !.... Moi, du moins, je n'ai point d'enfans, je ſouffrirai ſeule, c'eſt peu ſouffrir.... Non, non, s'écria Ambroiſe, d'une voix entrecoupée, non, vous ne ſouffrirez pas. J'ai des bras, je ſais travailler.... Ah, mon cher Ambroiſe, interrompit Madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement.... Je n'en abuſerai point. Voici ſeulement ce que j'en attends. C'eſt que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquième étage. J'ai encore quelque argent qui pourra me ſuffire pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je ferai du filet. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques, voilà tout ce que je vous demande, & tout ce que vous pourrez faire pour moi. Pendant ce diſcours, Ambroiſe debout, vis-à-vis ſa Maîtreſſe, la conſidéroit en ſilence; & lorſqu'elle eut fini de parler, il tomba à ſes pieds. Ah, ma reſpectable Maîtreſſe, s'écria-t-il, recevez le ſerment du pauvre Ambroiſe, qui s'engage à vous ſervir juſqu'à la fin de ſa vie!.... & de meilleur cœur, avec plus de reſpect & plus d'obéiſſance que je n'ai jamais fait. Il y a vingt ans que vous me faites vivre, & que vous me rendez la vie heureuſe. J'ai bien ſouvent méſuſé de votre bonté & de votre patience. Ah, Madame, pardonnez-

Digitized by Microsoft ®

moi toutes les fautes que mon mauvais caractère m'a fait commettre envers vous. Je les réparerai, soyez-en sûre; je ne demande au bon Dieu des jours que pour cela. En achevant ces mots, Ambroise, baigné de larmes, se releva & sortit précipitamment sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive & profonde reconnoissance, cet entretien dût pénétrer le cœur de Madame de Varonne, elle éprouvoit qu'il n'est point de maux dont ce sentiment si doux ne puisse diminuer l'amertume. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint; il tenoit un petit sac de peau, & le posant sur la cheminée, grace à Dieu, dit-il, grace à vous, Madame, & à défunt Monsieur, il y a là-dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient.... — Ambroise! le fruit de vos épargnes durant vingt ans, ô Ciel!..... — Quand vous aviez de l'argent, vous m'en donniez. Quand vous n'en avez plus, je vous le rends. L'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien que cette petite somme ne peut pas tirer Madame d'embarras; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que Madame se souvienne que je suis le fils d'un chaudronnier, & que je n'ai pas oublié mon premier métier; car, dans mes momens perdus, & quelquefois quand Madame me donnoit la permis-

Digitized by Microsoft®

sion de sortir, j'allois chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, & par amusement, je lui demandois de l'ouvrage. Eh bien à présent je travaillerai sérieusement, & avec quel courage!.... Ah c'en est trop, s'écria Madame de Varonne; Ambroise, vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous, le sort vous a-t-il placé!.... J'en suis content, reprit Ambroise, si Madame peut s'accoutumer à son changement de situation. — Ambroise, votre attachement doit me consoler de tout. Mais comment supporterai-je de vous voir souffrir pour moi....— Souffrir en travaillant! & quand ce travail vous sera utile! Non, Madame, pour moi je serai très-heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain, il a justement besoin d'un bon compagnon; je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, & tout ira bien. Madame de Varronne ne trouvant plus d'expressions capables de peindre ce qu'elle éprouvoit, levoit les yeux au ciel, & ne répondoit que par ses pleurs.

Cependant le lendemain la cuisinière & la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une petite chambre bien propre & bien claire, à un troisième étage, & il la

Digitized by Microsoft®

meubla du peu de meubles qui reſtoient à ſa Maîtreſſe. Il y conduiſit Madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire & du papier, au-deſſus de laquelle ſes livres étoient rangés ſur cinq ou ſix planches, & une grande armoire qui contenoit ſon linge, ſes robes, & une proviſion de fil pour travailler, un couvert d'argent; car Ambroiſe ne vouloit pas qu'elle mangeât dans de l'étain, & la bourſe de peau qui renfermoit les trente louis. Dans un coin de la chambre, derrière un rideau, étoit cachée la petite vaiſſelle de terre qui devoit faire la cuiſine de Madame de Varonne. Voilà, dit Ambroiſe, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que Madame vouloit mettre à ſon loyer. Il n'y a qu'une chambre, mais la ſervante couchera ſur un matelas qui eſt là roulé ſous le lit de Madame.... Comment, la ſervante, interrompit Madame de Varonne. — Pardi, Madame peut-elle ſe paſſer d'une ſervante pour faire ſon pot-au-feu, ſes commiſſions, & pour la déshabillier?.... — Mais, mon cher Ambroiſe!.... Oh, cette ſervante-là ne vous coûtera pas cher, c'eſt un enfant de treize ans, vous ne lui donnerez point de gages, & elle vivra des reſtes de Madame. Pour ce qui eſt de moi, j'ai fait mon arrangement avec Ni-

Digitized by Microsoft®

cault. Je lui ait dit que j'avois été compris dans la réforme, que Madame a été forcée de faire; je lui ai dit que j'étois dans le beſoin, & que je ne demandois pas mieux que de travailler. Nicault, qui eſt riche, qui eſt un brave homme & mon pays, me couchera chez lui, c'eſt à deux pas d'ici, il me nourrira & me donnera vingt ſols par jour. La vie eſt à bon marché à Saint-Germain, ainſi avec vingt ſols par jour, Madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques proviſions, & un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Suſanne, votre nouvelle ſervante. A préſent je vais vous la chercher. En achevant ces paroles, Ambroiſe ſortit & revint un moment après, en tenant par la main une jolie petite fille, qu'il préſenta à Madame de Varonne, en diſant: voilà la jeune fille dont j'ai eu l'honneur de parler à Madame, ſon père & ſa mère ſont pauvres, mais laborieux; ils ont ſix enfans, & Madame fera une très-bonne action en prenant celle-ci à ſon ſervice. Après ce préambule, Ambroiſe, d'un ton ſévère, exhorta Suſanne à ſe bien conduire; enſuite il prit congé de Madame de Varonne, & s'en fut chez ſon ami Nicault.

Qui pourroit rendre compte de tout ce qui ſe paſſoit au fond de l'ame de Madame de Va-

Digitized by Microsoft®

ronne!.... Non seulement de tels procédés la pénétroient de reconnoissance & d'admiration, mais le changement subit qu'elle remarquoit dans les manières & dans l'humeur d'Ambroise, ne l'étonnoit pas moins; cet homme qu'elle avoit toujours vû si brusque, si grossier, ne paroissoit plus être le même homme; depuis qu'il étoit devenu son bienfaiteur, il n'étoit pas reconnoissable, il joignoit les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, & son cœur lui avoit appris en un moment, tout ce qu'on doit de ménagement & de respect aux infortunés. Il sentoit combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits; il sentoit qu'on n'est pas véritablement généreux, si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt. Le lendemain du jour où Madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise dans le cours de la journée, parce qu'il travailloit; mais il vint le soir un moment. Il pria Madame de Varonne de donner une commission à Susanne, & quand il se trouva seul avec sa Maîtresse, il tira de sa poche vingt sols enveloppés dans du papier, & les posant sur la table, *voilà*, dit-il, *ma journée.* Alors, sans attendre de réponse, il vint rappeler Susanne, & retourna chez Nicault. Après un sem-

Digitized by Microsoft®

blable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible, & que le réveil doit être doux! Par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que peut procurer une action héroïque.

Ambroise, fidèle aux devoirs sublimes qu'il s'étoit imposés, venoit tous les jours faire une visite à Madame de Varonne, & déposer chez elle le fruit des travaux de sa journée; il ne se reservoit, au bout de chaque mois, que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage, & quelques bouteilles de bierre, bues les fêtes & dimanches, encore ne retenoit-il pas cette legère somme, mais il la demandoit à Madame de Varonne, & la recevoit comme un don. En vain Madame de Varonne, sensiblement affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, vouloit lui persuader qu'elle pouvoit vivre en lui coûtant moins, Ambroise alors, ou ne l'écoutoit pas, ou paroissoit l'entendre avec tant de peine, qu'elle étoit bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, Madame de Varonne, de son côté, travailloit presque sans relâche, elle faisoit du filet; Susanne l'aidoit dans cette occupation, & alloit vendre son ouvrage; mais quand Madame de Varonne exagéroit à Ambroise le

Digitized by Microsoft®

profit qu'elle retiroit de ce petit commerce, il répondoit ſimplement, *tant mieux*, & ſur le champ il parloit d'autre choſe. Le temps n'apporta nul changement dans ſa conduite, & durant quatre ans entiers, on ne le vit jamais ſe démentir un ſeul inſtant. Enfin le moment approchoit, où Madame de Varonne devoit reſſentir le chagrin le plus cruel & le plus déchirant pour ſon cœur. Un ſoir, qu'elle attendoit Ambroiſe, comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans ſa chambre la ſervante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroiſe étoit malade, & qu'il avoit été forcé de ſe mettre au lit. A cette nouvelle, Madame de Varonne pria la ſervante de la conduire ſur le champ chez Nicault, & en même-temps, elle ordonna à Suſanne d'aller chercher un Médecin. Madame de Varonne en arrivant chez Nicault, cauſa beaucoup de ſurpriſe à ce dernier, qui ne l'avoit jamais vue. Elle lui dit qu'elle vouloit aller dans la chambre d'Ambroiſe. Mais, Madame, reprit Nicault, c'eſt impoſſible.... — Comment? — Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier.... — Une échelle!.... Ah pauvre Ambroiſe!.... Allons conduiſez-moi.... — Mais Madame, encore une fois, vous riſquerez de vous rompre le col, & puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroiſe, il eſt niché dans un

Digitized by Microsoft®

si vilain trou! A ces mots, Madame de Varonne ne put retenir ses pleurs, & priant Nicault de la guider, il la mèna au bas d'une petite échelle & la conduisit dans le coin d'un triste grenier où elle trouva Ambroise couché sur une paillasse. Ah, mon cher Ambroïse, s'écria-t-elle, en le voyant, dans quel état je vous trouve! Et vous disiez que votre logement vous plaisoit, que vous étiez parfaitement bien!.... Ambroise n'étoit pas en état de répondre à Madame de Varonne; depuis près d'une heure il n'avoit plus sa tête, & Madame de Varonne s'en appercevant bientôt, se livra à la plus juste douleur. Enfin Susanne revint avec un Médecin; ce dernier en entrant dans le galetas d'Ambroise fut étrangement surpris de voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier, une Dame décemment mise, dont l'air noble annonçoit la naissance, & qui paroissoit accablée de desespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, & dit qu'on l'avoit appelé trop tard: jugez de l'état de Madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt! Aussi, dit Nicault, c'est sa faute, à ce pauvre Ambroise, il y a plus de huit jours qu'il est malade & que je voulois l'empêcher de travailler; mais il alloit toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore avec bien de la peine. Pour entrer

Digitized by Microsoft®

entrer chez nous, il s'étoit chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvoit faire ; il s'eſt tué à force de travailler. Chaque mot de ce diſcours étoit un trait mortel pour la malheureuſe Madame de Varonne. Elle s'avança vers le Médecin, & baignée de larmes, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abondonner Ambroiſe. Le Médecin avoit de l'humanité ; d'ailleurs tout ce qu'il voyoit excitoit vivement ſa curioſité, ainſi il s'engagea facilement à paſſer une partie de la nuit avec Ambroiſe. Madame de Varonne envoya chercher chez elle des matelas, des couvertures, du linge, elle voulut faire avec Suſanne un lit pour Ambroiſe, & dans lequel le Médecin & Nicault le poſèrent doucement : enſuite Madame de Varonne ſe jeta ſur une eſcabelle de bois, & donna un libre cours à ſes pleurs. Sur les quatre heures du matin, le Médecin ſe retira, après avoir fait ſaigner le malade, en promettant de revenir à midi. Vous imaginez bien que Madame de Varonne ne quitta pas Ambroiſe un moment ; elle paſſa quarante-huit heures à ſon chevet ſans recevoir du Médecin la plus légère eſpérance ; enfin, le troiſième jour, le Médecin dit qu'il croyoit appercevoir du mieux, & le ſoir même il déclara qu'il répondoit de la vie d'Ambroiſe.

La Baronne en étoit là de ſon récit lorſque

Digitized by Microsoft®

Madame de Clémire, craignant qu'un plus long discours ne la fatiguât, l'interrompit, quoiqu'il ne fut pas neuf heures & demie, & l'engagea à réserver le reste de son histoire pour le lendemain. Eh quoi, déja, s'écria Caroline, il est encore de si bonne heure!.... Et vous ne remarquez pas, dit Madame de Clémire, que depuis un quart-d'heure votre Bonne-Maman est enrouée, & qu'elle a toussé plusieurs fois?.... — Maman!.... — Un cœur sensible devroit rendre plus attentive; un cœur sensible inspire toujours la crainte d'abuser de la bonté qu'on nous témoigne.... — Maman, je sens à présent tout mon tort. — Dans ce cas, je suis sûre que vous n'y retomberez plus, & qu'une autrefois vous n'hésiterez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnoissance, ou même à de simples égards de société. Après cette petite leçon, on alla se coucher, & le lendemain la Baronne continua son récit de cette manière:

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de Madame de Varonne, en voyant Ambroise hors de danger; elle désiroit de veiller encore la nuit suivante; mais Ambroise, qui avoit repris sa connoissance, ne voulut jamais y consentir. Elle retourna chez elle accablée de fatigue, le Médecin fut la voir le lendemain, & il lui témoigna tant d'intérêt, il lui avoit inspiré

Digitized by Microsoft®

tant de reconnoissance pour tous les soins qu'il avoit prodigués à Ambroise, que Madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité & lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le Médecin, qui n'habitoit pas ordinairement Saint-Germain, fut obligé de retourner à Paris; il partit précipitamment, laissant Madame de Varonne en bonne santé, & Ambroise convalescent.

Cependant Madame de Varonne se trouvoit dans une situation aussi pressante que malheureuse; en huit jours elle avoit dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédoit: elle en avoit assez pour vivre quatre ou cinq jours: mais à cette époque, Ambroise ne seroit pas encore en état de se remettre à l'ouvrage, & elle frémissoit en songeant que la nécessité le contraindroit à travailler; au risque de tomber malade. Ce fut alors qu'elle sentit l'horreur de sa situation; elle se reprocha amèrement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. Sans moi, disoit-elle, il seroit heureux, son travail auroit pu lui procurer une honnête subsistance: son attachement pour moi lui a ravi sa tranquillité, son bonheur.... & va peut-être lui coûter la vie!.... & moi je mourrai sans m'acquitter..... m'acquitter! .... hélas, quand il me seroit possible de disposer à mon gré des événemens, pourrois-je

Digitized by Microsoft®

m'acquitter jamais! Dieu seul la sauroit payer cette dette sacrée! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime!....

Un soir, que Madame de Varonne étoit profondément absorbée dans ces douloureuses réflexions, Susanne toute éssoufflée, entra dans sa chambre, en lui disant qu'une belle Dame demandoit à la voir.... Elle se trompe sûrement, répondit Madame de Varonne. Non, non répondit Susanne, je l'ai vue la belle Dame, elle a dit comme ça : *Madame de Varonne qui demeure ici chez M. Daviet, au troisième étage sur la cour:* elle disoit cela de sa voiture, une voiture avec six beaux chevaux. Moi, j'étois sur le pas de la porte, *Madame*, ai je fait, *c'est ici.* La Dame m'a répondu : *Voulez-vous bien aller dire à Madame de Varonne que je lui demande en grace de m'accorder un moment d'entretien?* Là-dessus j'ai pris mes jambes à mon cou.... Comme Susanne achevoit ces mots, Madame de Varonne entendit frapper doucement à la porte; elle se leva avec une extrême émotion, & alla ouvrir: elle vit entrer en effet une Dame parfaitement belle, qui s'avança d'un air timide & attendri. Madame de Varonne renvoya Susanne. Lorsqu'elle se trouva seule avec l'Inconnue, cette dernière prenant la parole: Je suis charmée, Madame, lui

Digitized by Microsoft®

dit-elle, de vous annoncer que le Roi vient enfin d'être informé de votre situation, & que sa bonté le porte à réparer les injustices de la fortune envers vous.... Oh Ambroise!...., s'écria Madame de Varonne, en joignant les mains, & les élevant vers le ciel avec toute l'expression de la joie & de la reconnoissance la plus vive.... A cette exclamation l'Inconnue ne pût retenir ses pleurs; elle s'approcha de Madame de Varonne, & lui prenant affectueusement les mains. Venez, Madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous est préparé!.... Ah, Madame, interrompit Madame de Varonne, comment pourrois-je vous exprimer?... Mais si j'osois.... je vous demanderois la permission.... Madame, j'ai un bienfaiteur, daignez souffrir qu'avant tout j'aille l'instruire.... Je vais vous laisser en liberté, reprit l'Inconnue; dans la crainte de vous gêner, je ne vous accompagnerai point à votre maison, j'irai de mon côté; mais je vais vous conduire à votre voiture qui vous attend à la porte.... — Ma voiture!.... — Oui, Madame, ne perdons plus de temps, venez. En disant ces mots, l'Inconnue, donnant le bras à Madame de Varonne, qui pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes, sortit avec elle, & descendit l'escalier. Arrivée près de la porte, l'Inconnue

Digitized by Microsoft®

dit à un laquais qui l'attendoit: *Appelez les gens de Madame de Varonne.* Cette dernière croyoit rêver. Son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais vêtu de gris, faire approcher une voiture ſimple & commode, & dire enſuite: *Voilà la voiture de Madame.* Alors la Dame inconnue faiſant ouvrir la portière du carroſſe, y fit entrer Madame de Varonne, & la quitta pour aller rejoindre ſa voiture. Le nouveau laquais de Madame de Varonne lui demandant ſes ordres, fut prié bien poliment, & avec une voix bien tremblante, de prendre le chemin de la maiſon de M. Nicault le chaudronnier. Vous concevez bien, mes enfans, la vive émotion & le battement de cœur que la vue de cette maiſon dût cauſer à Madame de Varonne!.... Elle tire le cordon; on arrête: elle ouvre elle-même la portière, & s'appuyant ſur l'épaule de ſon laquais, elle entre dans la boutique de Nicault. Le premier objet qu'elle apperçoit, c'eſt Ambroiſe lui-même dans ſon habit d'ouvrier. Ambroiſe, à peine convaleſcent, mais qui, malgré ſa foibleſſe, avoit voulu eſſayer de ſe remettre à l'ouvrage.... Madame de Varonne en le voyant travailler, éprouva un attendriſſement d'une douceur inexprimable. Il travailloit pour elle, & elle alloit l'arracher pour jamais à ces travaux pénibles, à

Digitized by Microsoft®

la misère, à la fatigue. Elle goûtoit dans toute sa pureté, tout le bonheur que la reconnoissance la plus profonde & la mieux fondée peut procurer aux belles ames. O mon cher Ambroise, s'écria-t-elle avec transport, venez, suivez-moi..... venez.... quittez cet ouvrage, vous ne le reprendrez plus, votre sort est changé.... Venez, ne differez pas d'avantage. Ambroise, frappé d'étonnement, demande en vain des explications; en vain il veut du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller & se revêtir de son habit des Dimanches. Madame de Varonne n'est en état ni de l'écouter, ni de lui répondre. Elle saisit son bras, elle l'entraîne, sort avec lui, & le force de monter dans la voiture. Alors son laquais dit: *Madame veut-elle aller dans sa nouvelle maison?* Madame de Varonne tressaillant à ces mots; oui, répond-elle, en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison.*

Pendant le chemin, Madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la Dame inconnue. Ambroise l'écoutoit avec une joie mêlée de crainte & de doutes; il osoit à peine compter sur un bonheur si extraordinaire & si inespéré. Enfin, la voiture s'arrête à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne & Ambroise, descendent;

Digitized by Microsoft®

ils entrent dans un salon dans lequel ils trouvent la Dame inconnue qui les attendoit. Cette dernière s'avance vers Madame de Varonne, & lui présentant un papier: Voilà, Madame, lui dit-elle, ce que le Roi a daigné me charger de vous remettre; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres, & il vous laisse encore la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner.... Ah quel bienfait, s'écria Madame de Varonne! La voilà, Madame, cette personne; voilà l'homme vertueux & sublime, veritablement digne de votre protection & des graces de son Souverain. A ces mots, Ambroise, qui jusques-là s'étoit tenu caché derrière sa Maîtresse, sentit augmenter son embarras; il fit quelques pas en arrière d'un air honteux, en ôtant son bonnet; &, malgré l'excès de sa joie, il éprouvoit une confusion pénible en s'entendant louer de la sorte; d'ailleurs, il étoit assez fâché de paroître devant la Dame à cette première entrevue, sans perruque, avec son tablier de cuir & sa veste sale; & il regrettoit un peu son habit des Dimanches.... L'Inconnue s'approcha de lui: Arrêtez, Ambroise, lui dit-elle, arrêtez; laissez-moi vous regarder un moment. ... Mon Dieu, Madame, reprit Ambroise, en baissant la tête & en tournant son bonnet, je

Digitized by Microsoft®

n'ai rien fait que de bien naturel, il n'y a pas là de quoi s'étonner.... Ici, Madame de Varonne l'interrompit pour détailler, avec autant de chaleur que de rapidité, tout ce qu'elle devoit à Ambroiſe. Après ce récit, l'Inconnue, vivement attendrie, ſoupira, & levant les yeux au Ciel: enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, je goûte donc le plaiſir de découvrir deux cœurs véritablement ſenſibles & reconnoiſſans! ..... Adieu, Madame, continua-t-elle, cette maiſon & tous les meubles qu'elle contient vous appartiennent; & vous allez toucher, dans un moment, le premier quartier de votre penſion. En achevant ces mots, l'Inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, & avec un viſage baigné de larmes, ſe précipita à ſes genoux. L'Inconnue la releva, l'embraſſa affectueuſement & ſortit. A peine l'Inconnue étoit-elle ſortie, que la porte ſe r'ouvrit, & Madame de Varonne apperçut le Médecin auquel Ambroiſe devoit la vie....

Ah! je m'en doutois, s'écria Céſar, que c'étoit ce bon Médecin qui avoit tout conté à la Dame. Préciſément, reprit la Baronne, & Madame de Varonne en le voyant, le devina facilement. Après lui avoir témoigné toute la reconnoiſſance dont elle étoit pénétrée, elle le queſtionna, &

Digitized by Microsoft®

le Médecin lui apprit que l'Inconnue se nommoit Madame de P***, qu'elle habitoit toujours Versailles, & qu'elle avoit beaucoup de crédit. Depuis dix ans, continua-t-il, je suis son Médecin, je connoissois sa bienfaisance, j'étois certain de l'intéresser vivement en lui contant votre histoire. En effet, aussi-tôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, & elle a obtenu du Roi la pension dont elle vous a donné le brevet.

Comme le Médecin achevoit ce récit, un laquais entra, & dit à Madame de Varonnne qu'elle étoit servie. Elle retint le Médecin à souper, & s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans sa salle à manger. Alors elle invita Ambroise à s'asseoir à côté d'elle, & ce dernier s'en défendant en disant qu'il n'étoit pas fait pour se mettre à table avec elle: Eh quoi, reprit-elle, mon bienfaiteur & mon ami n'est-il pas mon égal? Le modeste, le généreux Ambroise obéit, & Madame de Varonne placée entre lui & le Médecin, goûta dans cette heureuse soirée, tous les plaisirs purs & délicieux que peuvent procurer à un cœur tendre, & la reconnoissance & le bonheur inexprimable de prouver toute l'étendue d'un sentiment si vertueux & si doux.

Vous jugez-bien qu'Ambroise le lendemain,

Digitized by Microsoft®

graces à Madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune, & que son appartement fut meublé & arrangé avec autant de recherches que de soins; que Madame de Varonne partagea toute sa vie avec lui tout ce qu'elle possédoit, & qu'enfin elle ne reçut & ne vit jamais d'argent sans se rappeler, avec un profond attendrissement, ce temps où le fidèle Ambroise lui apportoit ses vingt sols, en lui disant: *voilà ma journée.*

Cette histoire, mes enfans, continua la Baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classes, point d'états où l'on ne puisse trouver des vertus héroïques; elle prouve encore que si nous entendions bien nos intérêts, nous serions toujours constamment vertueux. Il est bien rare qu'une belle action reste secrette; il est impossible qu'une conduite sublime demeure ignorée, & n'obtienne pas une éclatante récompense. Ambroise, en se sacrifiant pour sa Maîtresse, n'avoit consulté que son cœur; mais, supposons un moment qu'il n'eût eu que de l'esprit & de l'ambition, il n'auroit pu suivre un meilleur plan de conduite pour arriver à la fortune. Voici la manière dont il eût raisonné dans ce cas: " Je veux m'élever au-dessus de mon „ état; comment m'y prendrai-je? Je suis pau-

Digitized by Microsoft®

„ vre, obſcur; comment ferai-je pour attirer
„ les regards & la bienveillance de ceux qui
„ pourroient changer mon ſort : Quels ſont les
„ plus ſûrs moyens de fixer l'attention des hom-
„ mes, & de leur inſpirer un vif intérêt? Les
„ talens? Je n'en ai point. Mais quand j'en aurois
„ même de ſupérieurs, je ſerois confondu avec
„ tant d'autres: d'ailleurs, ſi les talens peuvent
„ plaire, éblouir, ils ne ſauroient ſéduire qu'une
„ très-petite claſſe; peu de gens en connoiſſent
„ le prix, & la froide admiration qu'ils inſpirent
„ ne vient jamais du cœur. Quel eſt donc le
„ mérite qui intéreſſe univerſellement? Ce char-
„ me irréſiſtible n'appartient qu'à la ſeule vertu;
„ mais, pour me faire diſtinguer, la probité
„ ne me ſuffira pas; elle obtient l'eſtime & non
„ l'admiration.... Le ſort m'offre une occaſion
„ d'atteindre le but que je me propoſe. Madame
„ de Varonne eſt prête à ſuccomber ſous le poids
„ de la miſère; qu'elle me doive ſon exiſtence.
„ Sa reconnoiſſance, tôt ou tard, trouvera bien les
„ moyens de donner de l'éclat à cette bonne
„ action: en attendant je la tairai, car ſi elle
„ n'étoit divulguée que par moi, elle perdroit
„ tout ſon prix.... "

Ah, rien n'eſt plus vrai, interrompit Céſar, ç'auroit été raiſonner à merveille. L'intérêt perſon-

Digitized by Microsoft®

nel auroit pu seul conseiller à Ambroise tout ce que la vertu lui fit faire. Sans doute, ajouta Madame de Clémire, & ce rapport qui vous frappe, existe pour tous les hommes & dans toutes les occasions de la vie. L'intérêt personnel, bien entendu, doit nous engager à être sincères, droits, équitables, généreux. Aussi un Écrivain célèbre a dit (a): *C'est par sottise qu'on est méchant; c'est par sottise qu'on est fourbe; & c'est par une sottise plus grande qu'on attache des idées de force & de grandeur au crime impudent, des idées d'esprit & de talent à la fraude & à l'artifice.*

Comment, Maman, s'écria Caroline, il existe des gens qui trouvent de la grandeur dans le crime! Malheureusement, répondit Madame de Clémire, l'histoire vous en fournira plus d'une preuve. Presque tous les Historiens prodiguent le surnom de Grand à des Hommes, à des Souverains qui ne sont célèbres que par leurs injustices & leurs usurpations. Aux conquérans, par exemple. — L'on peut donc devenir célèbre sans être vertueux? Assurément; mais on sera malheureux & haï. Il suffit de faire des choses extraordinaires pour être célèbre; tandis qu'on n'obtient une célébrité désirable, c'est-à-dire,

(a) M. Gaillard, Histoire de Charlemagne, tom. 1. p. 179

Digitized by Microsoft®

glorieuſe, qu'en faiſant des actions vertueuſes. — J'entends, & je comprends auſſi, que faute de réfléchir, on peut quelquefois admirer les conquérans, parce que leur courage fait excuſer leur injuſtice. Mais, Maman, comment peut-on regarder l'artifice comme une preuve d'eſprit ? — Il n'y a que les ſots qui penſent ainſi; les ſots forment une claſſe très-nombreuſe, voilà pourquoi vous trouverez tant de gens qui ont adopté cette opinion. Écoutez encore à ce ſujet l'Auteur que je vous citois tout-à-l'heure. Tout homme de mauvaiſe foi, dit-il (*a*), *eſt eſſentiellement mal-adroit, va directement contre ſon but, & ſera tôt ou tard, mais infailliblement, & par la nature des choſes, la victime de ſes artifices, parce qu'il n'en eſt point qu'on puiſſe dérober entièrement aux regards, ou du moins aux ſoupçons, & qu'il n'en eſt pas qui n'irrite & ne révolte dès qu'il eſt apperçu.* Cette citation termina la cinquième veillée du Château. Madame de Clémire ſe leva, & chacun ſe retira, charmé de l'hiſtoire de Madame de Varonne, & de la vertu du bon Ambroiſe.

On étoit alors au vingt-cinq de Février, le froid étoit exceſſif; cependant Madame de Clé-

(*a*) Hiſtoire de Charlemagne, tome 2, page 460.

Digitized by Microsoft®

mire avoit promis à Céſar de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. Céſar conjura ſa mère de le mener au bois de Faulin. Madame de Clémire y conſentit. Et comme Caroline & Pulchérie étoient enrhumées, elles ne furent point de cette partie. A dix heures préciſes, Madame de Clémire & ſon fils ſortirent à pied, ſuivis d'une voiture; car la courſe étant de trois lieues, il falloit en faire la moitié en voiture, afin de ne pas retarder le dîner qu'on ſervoit toujours à midi. Le froid n'avoit pas encore été auſſi piquant de tout l'hiver. Céſar s'en plaignit d'abord un peu, enſuite, au bout d'un quart-d'heure, il dit qu'il le trouvoit fort ſupportable. Cependant, reprit Madame de Clémire, il eſt tout auſſi rigoureux qu'au moment où nous ſommes partis; mais vous y êtes accoutumé & vous n'en ſouffrez plus. Il en eſt ainſi de tous les maux phyſiques; on s'accoutume à tous ceux qu'on peut ſupporter ſans mourir: l'habitude familiariſe avec les objets qui paroiſſent les plus effrayans, les plus dangereux; elle fait plus encore, elle familiariſe avec la douleur même, ou pour mieux dire, elle en émouſſe, elle en détruit le ſentiment; il eſt très-ſalutaire de ſe pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir enviſager avec courage & tranquillité toutes les

Digitized by Microsoft®

peines attachées à la condition humaine. Mais, interrompit Céſar, il y a des perſonnes naturellement ſi délicates, qu'elles ne pourroient s'accoutumer à ſouffrir. Je me ſouviens, Maman, de vous avoir entendu dire que Madame de B...., après la perte de ſon procès, ne put jamais s'accoutumer à la pauvreté & au ſéjour de la campagne. Cela eſt vrai, répondit Madame de Clémire, mais cet exemple eſt rare; il faut ne le regarder que comme une exception, & cette exception n'a lieu que pour les perſonnes décidément lâches. Au reſte, cette lâcheté n'eſt point dans la nature, elle n'eſt jamais que l'effet de la corruption, cauſée par une mauvaiſe éducation. — Ainſi donc, Maman, beaucoup de gens qui nous paroiſſent bien malheureux, ne le ſont pas autant que nous le croyons. — C'eſt-à-dire, qu'ils ſouffrent moins que nous ne l'imaginons; mais par-là même ils ſont plus dignes de notre intérêt & de nos ſecours. L'infortuné qui ſe ſoumet courageuſement à ſon ſort, & qui ſouffre ſans ſe plaindre, eſt, ſans doute, un être auſſi reſpectable qu'intéreſſant. Ainſi, il faudroit avoir une ame bien groſſière & bien inſenſible pour refuſer de la pitié à l'homme malheureux, qui, à force de ſouffrir, s'eſt endurci contre la douleur. Cette réſignation vertueuſe doit exciter notre admiration,

Digitized by Microsoft®

admiration, & rendre notre compaſſion plus tendre & plus active. Enfin, il eſt d'ailleurs très-naturel de plaindre vivement des maux que l'on ſupporteroit ſoi-même facilement. Ce ſentiment, qui a quelque choſe de ſublime, eſt commun à toutes les belles ames, & nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde ſaigner, je tiens moi-même la lumière, ce qui eſt fort ſimple; & je ne puis, ſans quelque peine, voir piquer une autre perſonne. J'ai vu votre père ſe caſſer le bras, ſe le faire remettre ſans ſe plaindre; & je l'ai vu prêt à ſe trouver mal, le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet-de-chambre de votre oncle. Ah, je comprends bien cela, dit Céſar; aſſurément je tombe, je me bleſſe, je me coupe ſans aucun chagrin, & je ne puis voir couler le ſang de qui que ce ſoit ſans reſſentir une vraie douleur. Vous ſentez donc, reprit Madame de Clémire, qu'il n'eſt pas toujours naturel de ſe préférer aux autres, & que l'homme conſtamment perſonnel (*a*) n'eſt qu'un être dégradé & corrompu.

Comme Madame de Clémire achevoit ces

(*a*) C'eſt-à-dire, qui rapporte tout à lui, qui n'eſt touché que de ce qui lui eſt propre.

Digitized by Microsoft®

mots, elle se trouva à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige, & traversée par un ruisseau gêlé, sur lequel César eut envie de faire quelques glissades; il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordoit un des côtés de la prairie. Il entra dans le taillis, & Madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant, Madame de Clémire voit reparoître César, qui s'écrie de toute sa force : venez, peut-être ne sont-ils pas morts... Que voulez-vous dire, demanda Madame de Clémire, qu'avez-vous vu?.... — Hélas! deux pauvres petits enfans que le froid a saisis, & qui sont-là couchés sans connoissance. A ces mots Madame de Clémire double le pas. César, pénétré d'attendrissement & de pitié, la conduit auprès d'un buisson, où l'on apperçoit les deux enfans couchés de manière qu'on ne pouvoit voir leur visage. Madame de Clémire approche, elle voit alors le plus grand des deux enfans deshabillé & nud en chemise, couché sur l'autre enfant. O ciel! s'écria-t-elle, ce sont sans doute deux frères, & l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir son frère! ô charmant enfant!..... pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard!.... En disant ces paroles elle s'avance, en ordonnant à ses gens de prendre les deux petits paysans & de les mettre dans sa

Digitized by Microsoft®

voiture. Céſar, au moment même, défait ſa ré-dingotte & la jette ſur l'aîné des enfans. Alors Morel, le laquais de Céſar, prend dans ſes bras ce petit payſan, en diſant: *il eſt bien roide, je le crois mort.* En faiſant ce mouvemement, il découvrit le viſage de l'enfant. Céſar le regarde & s'écrie en fondant en larmes: Dieu! c'eſt notre bon petit Auguſtin avec Colas ſon frère! Céſar ne ſe trompoit pas. Cette reconnoiſſance redoubla auſſi l'intérêt & l'attendriſſement de Madame de Clémire; elle mêla ſes pleurs à ceux de Céſar. Son cœur ſe déchiroit en voyant la mort peinte ſur le viſage du généreux Auguſtin, & ſur-tout en ſe repréſentant le déſeſpoir que ſa perte feroit éprouver à la malheureuſe mère de ce précieux enfant. Cependant Morel & un autre laquais tenoient les deux enfans dans leurs bras, en aſſurant qu'ils étoient morts. N'importe, dit Madame de Clémire, mettez-les dans ma voiture. Morel montez-y avec eux. Eſſayez de les réchauffer tout doucement, & conduiſez-les au château le plus promptément que vous pourrez. Labrie reſtera avec mon fils & moi, & nous nous en retournerons à pied. En effet Morel obéiſſant ſans délai à ſa Maîtreſſe, porta les deux enfans dans la voiture, & ſur le champ y monta avec eux. Au bout de quelques minutes Madame de

Digitized by Microsoft®

Clémire & Céſar perdirent de vue la voiture. Ils hâterent leur marche autant qu'il leur fut poſſible, & ils entrèrent dans l'avenue du château extrêmement fatigués, & ſur-tout remplis d'inquiétude ſur le ſort d'Auguſtin & de ſon petit frère. Enfin à la moitié de l'avenue, Madame de Clémire apperçut l'Abbé avec Caroline & Pulchérie. Ces deux dernières, auſſi-tôt qu'elles purent être entendues de leur mère, s'écrièrent qu'Auguſtin & Colas vivoient.... A cette nouvelle Céſar pleura de joie, & courut embraſſer ſes ſœurs avec tranſport. On rentre au château précipitamment, & Madame de Clémire, ſuivie de ſes enfans, court à la chambre où l'on avoit établis Auguſtin & Colas. Elle les trouva un peu ranimés; mais n'ayant pas encore repris leur connoiſſance. Elle envoya chercher leur mère, qui arriva au moment où le petit Colas, qui avoit moins ſouffert que ſon frère, commençoit à ouvrir les yeux, & à prononcer quelques mots. Une heure après Auguſtin donna quelques ſignes de connoiſſance. Il reconnut ſa mère, & bégaya le nom de ſon frère. Enfin ſur le ſoir, un Médecin qu'on avoit envoyé chercher arriva, & il déclara que quoique les enfans fuſſent encore dans un état très-inquiétant, il les croyoit cependant hors de danger. Madeleine un peu

Digitized by Microsoft®

tranquilisée, questionnée par Madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfans étoient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avoient été plus loin qu'à l'ordinaire; que sur les neuf heures & demie, ne les voyant pas revenir, elle avoit envoyé son mari les chercher; & que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfans, avoit suivi un sentier qui aboutissoit au côté du bois, opposé à celui où ses enfans étoient évanouis

César & ses sœurs ne furent occupés toute la soirée que d'Augustin; toute la maison prenoit à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remèdes qu'on lui donnoit, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, & plusieurs domestiques passèrent la nuit entière dans la chambre d'Augustin. A la pointe du jour, César étoit à sa porte; il apprit avec une vive satisfaction, que les deux petits frères étoient presqu'entièrement guéris, qu'ils parloient & qu'ils avoient leur parfaite connoissance. L'après-midi Augustin se leva. César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit & l'embrassa avec un plaisir inexprimable; enfin le jour suivant, Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

Digitized by Microsoft®

La famille de Madame de Clémire forma un cercle autour d'Auguſtin, qui, placé entre ſa mère & ſon frère, fit tous les frais de la veillée. Il conta de la manière la plus naïve & la plus intéreſſante, que Colas au lieu de ramaſſer des feuilles, avoit voulu *s'aſſiter*, & qu'un moment après le froid l'avoit ſaiſi au point de lui ôter l'uſage de ſes ſens; Auguſtin dit, qu'alors il eſſaya vainement de réchauffer ſon frère avec ſon haleine & en lui frottant les mains; qu'enfin le voyant toujours *violet* & ſans mouvement, il fit retentir le bois de ſes cris, qu'il appela pluſieurs fois ſon père à ſon ſecours, & que perſonne ne répondant, *il ſe mit à pleurer*; que ſes larmes couloient ſur le viſage de Colas & *s'y gèloient* preſque au même moment, ce qui *le fit pleurer bien plus fort*; que cependant, ne perdant pas courage, il tâcha de ſoulever Colas pour l'emporter ſur ſes épaules; mais que, déjà tranſi de froid, il n'en eut pas la force, & tomba à côté de ſon frère; que dans cette extrêmité, *il s'aviſa*, *pour dernière reſſource*, d'ôter ſon habit, *& puis ſa veſte*, *& puis tout le reſte*, afin d'en couvrir Colas. Que dans cet inſtant, Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Auguſtin, & *repouſſa l'habit*, *comme s'il eût voulu le rendre.... Là-deſſus*, pourſuivit Auguſtin, *je me ſentis tout je ne ſais*

Digitized by Microsoft®

comment, une espèce de sommeil me prit, je ne souffrois quasi plus, & je me laissai aller sur Colas. Vlà tout, not' Dame; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.

A peine Augustin avoit-il fini son récit que César se leva impétueusement & vint se jeter à son col. Augustin fut très-surpris de ce mouvement; car il trouvoit tout ce qu'il avoit fait si naturel & si simple, qu'il ne concevoit pas qu'on pût l'admirer. Un moment après, sa mère l'emmena coucher; & quand il fut sorti: cette histoire, mon fils, dit Madame de Clémire, cette action héroïque d'un enfant ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disois l'autre jour: qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément, de se préférer aux autres. Augustin s'est dépouillé de tous ses habits, parce qu'il souffroit moins de la douleur qu'il éprouvoit, que de celle qu'enduroit son frère!... O quel sentiment sublime que la pitié, puisqu'il peut donner de semblables vertus! loin d'amollir l'ame, il l'élève, il fait oublier les dangers, braver la mort & la douleur!.... Ne vous défendez donc jamais d'un mouvement si beau. Conservez avec soin cette compassion active & tendre, si naturelle au cœur de l'homme, & qu'il ne peut perdre qu'en se corrompant. En achevant ces mots, Madame

Digitized by Microsoft®

de Clémire se leva pour aller se coucher. Mais César la retint encore pour lui dire qu'il éprouvoit un vrai chagrin, en pensant qu'Augustin retourneroit sous deux jours dans sa chaumière. Eh bien, reprit Madame de Clémire, vous serez satisfait; je demanderai Augustin à ses parens. Je me chargerai à jamais de lui, & il sera élevé avec vous. A cette promesse, César sauta de joie; je lui apprendrai tout ce que je sais, s'écria-t-il. Mais, dit Pulchérie, comment son père & sa mère pourront-ils consentir à se séparer d'un si charmant enfant? Sûrement, ils n'hésiteront pas, répondit Madame de Clémire, à sacrifier leur propre satisfaction à l'intérêt de leur enfant, & c'est ainsi qu'il faut aimer; ou, pour mieux dire, quand on pense autrement, l'on n'aime point. En effet, dès le lendemain Madame de Clémire parla aux parens d'Augustin, qui acceptèrent ses offres avec autant de joie que de reconnoissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il alloit quitter son père & sa mère, & le petit Colas. Cependant il étoit très-sensible à l'amitié que lui témoignoit César, & il avoit un grand désir de s'instruire, & d'apprendre, disoit-il, *toutes les belles choses que savoit M. César.*

Augustin avoit tellement occupé les enfans de Madame de Clémire pendant trois ou quatre

Digitized by Microsoft®

jours qu'ils en avoient oublié les veillées; mais enfin, ils rappelèrent à Madame de Clémire qu'elle leur devoit une hiſtoire. Vous avez, leur dit-elle, juſtement admiré la délicateſſe & la vertu d'Ambroiſe; vous imaginez ſans doute qu'il n'eſt pas poſſible de montrer plus de généroſité, d'attachement & de grandeur d'ame; eh bien, je vais vous conter une hiſtoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus ſublime encore. Je vous ai dit beaucoup de mal des femmes-de-chambre en général, parce qu'en effet rien n'eſt plus commun que d'en trouver de mal'honnêtes. Cependant, croyez qu'il en exiſte de raiſonnables & de vertueuſes, & pour vous en convaincre, écoutez une hiſtoire qu'on pourroit intituler: *l'héroiſme de l'attachement*, & qui s'eſt preſque paſſée ſous mes yeux.

Dans une des Provinces ſeptentrionales de la France, il exiſte un petit coin de terre, où l'honneur & la vertu tiennent lieu de loix, & procurent aux heureux habitans de cette paiſible contrée, une félicité auſſi pure qu'inaltérable. — Oh, Maman, quel charmant pays!.... Comment s'appele-t-il?.... — Il ſe nomme S*** — Y avez-vous jamais été, Maman? — Oui, dans ma première jeuneſſe, j'ai goûté le plaiſir d'admirer, un ſpectacle ſi doux. J'ai vu là des cultivateurs

Digitized by Microsoft®

simples & laborieux qui n'ont ni dans leurs manières ni dans leur langage, la rudesse & la grossiéreté des autres paysans. Là, toutes les mères sont tendres, tous les enfans reconnoissans & soumis, toutes les jeunes filles modestes; là enfin, la cupidité, l'envie sont des vices inconnus, & l'on retrouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures & les vertus qui faisoient le bonheur des hommes dans les prémiers siècles du monde. Le Seigneur de cette terre avoit une femme digne à tous égards d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S*** joignoit à une raison supérieure, une ame bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimoit l'étude, la lecture & l'ouvrage. Elle brodoit, elle faisoit de la tapisserie, elle cultivoit des fleurs. Elle avoit dans son jardin des ruches de mouches à miel (8), elle soignoit ses mouches, elle élévoit des vers à soie. Chargée d'ailleurs de conduire sa maison, elle s'occupoit avec activité de ces soins domestiques, elle n'en négligeoit aucun, parce qu'ils sont partie des devoirs eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on vit à la campagne. Elle visitoit avec grand plaisir & sa basse-cour, & sa laiterie, & elle trouvoit dans ces détails économiques, de l'amusement, de l'instruction, & les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très-modiques. De l'instruction, Maman!

Digitized by Microsoft®

interrompit Caroline, & quelle instruction?.... Une très-réelle, reprit Madame de Clémire. Vous savez déjà que l'histoire naturelle est une science fort étendue, eh bien, il y a une infinité de parties de cette science, (& ce ne sont pas les moins utiles & les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement & sans étude en vivant à la campagne, & en s'occupant des soins de son ménage. Les faits & les objets nous instruisent beaucoup mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête; les faits y font naître des idées, & y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'auroit pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est communément d'une ignorance ridicule à beaucoup d'égards. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris! on n'y voit des légumes & des fruits qu'à la Halle ou sur nos tables, & des fleurs que dans des caraffes. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs champêtres, plaisirs innocens & tranquilles, qui ne sont dédaignés que par ceux qui n'ont jamais pu le goûter. Aussi un des plus illustres Écrivains de ce siècle a-t-il dit: "Tout „ ce que nous voulons au-delà de ce que la

Digitized by Microsoft®

„ nature peut nous donner, eſt peine, & rien „ n'eſt plaiſir que ce qu'elle nous offre (*a*). „ Mais, Maman, dit Pulchérie, il y a pourtant des perſonnes qui aiment paſſionnément Paris & le grand monde, elles y trouvent donc de grands plaiſirs? — Ces perſonnes ſont dans une agitation continuelle, dans une eſpèce d'énivrement qui leur ôte non-ſeulement la faculté de penſer, mais même celle de ſentir; & dans cette ſituation, il n'eſt pas de bonheur qu'on puiſſe goûter, parce que cet état eſt produit par un déréglement d'imagination, qui ouvre notre cœur aux paſſions violentes & aux déſirs impétueux. — Maman, qu'eſt-ce qu'une paſſion! C'eſt avoir pour une choſe ou un objet, une préférence abſolument excluſive; par conſéquent, c'eſt ſe livrer à un penchant déraiſonnable. — Mais, Maman, il y a des paſſions raiſonnables & légitimes?.... — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il eſt toujours inſenſé. Par exemple, une femme qui aime ſon mari avec paſſion eſt dans ce cas. — Quoi, cette femme n'eſt pas raiſonnable? — Non, aſſurément, & elle eſt très-malheureuſe; car il n'y a pas de bonheur ſans la raiſon. — Cependant, Maman, il faut aimer ſon mari de

(*a*) M. de Buffon.

Digitized by Microsoft®

tout son cœur. — Certainement. — Comme vous aimez Papa ?.... — Sans doute. — Eh bien, Maman, vous préférez Papa à tout ?.... — Qu'appelez-vous préférer à tout ?.... *Préférence exclusive*, comme je disois tout-à-l'heure ?.... — Mais vous aimez mieux un quart-d'heure d'entretien avec Papa que de jouer du clavecin, que de lire, que de vous promener.... — J'en conviens. Je préfère sa conversation, ou le seul plaisir de le voir à tous les amusemens du monde ; & de plus, son bonheur m'est beaucoup plus cher que le mien....Quoi, Maman, ce n'est pas là de la passion ?.... — Point du tout. — Mais que feroit donc de plus la passion ? — Des extravagances. Pour vous en donner une idée, vous connoissez Madame d'Orgimont ?.... — Oui, Maman. Cette Dame dont le mari fit pour son plaisir un voyage en Russie l'année passée, & que vous allâtes consoler, parce qu'elle étoit dans son lit malade de chagrin ? — Précisément ; & voilà la passion. C'est la passion qui ravit le courage & la force, & qui fait qu'on ne peut résister à ses peines. — Pourtant, on ne peut pas s'empêcher d'avoir la fièvre. — Non, mais quand on n'est pas dominé par la passion, une absence ne la donne pas, parce qu'on fait usage de sa raison, & qu'on se résigne à son sort. Madame d'Orgi-

Digitized by Microsoft®

mont a véritablement pour ſon mari une préférence excluſive ; non-ſeulement elle préfère ſa ſociété à toute autre, mais il n'y a pas de ſociété qui puiſſe lui plaire ſans M. d'Orgimont. Elle ne ſacrifiera pas le plaiſir de le voir pour s'occuper de l'éducation de ſes enfans.... — Ah! vous n'êtes pas comme cela, vous, Maman, & cependant au fond, vous avez autant d'attachement pour Papa, que Madame d'Orgimont peut en avoir pour ſon mari, puiſque le bonheur de Papa vous eſt plus cher que le vôtre. Madame d'Orgimont aime plus fort, mais vous aimez mieux. Je vois auſſi par cet exemple, que même *une paſſion légitime* nous fait faire bien des fautes, ſans compter qu'elle nous rend malades... fait négliger ſes enfans, & puis la fièvre, tout cela ne vaut rien.... — Toute paſſion telle qu'elle ſoit, nous prive de la raiſon, & par conſéquent, nous égare plus ou moins ſuivant les circonſtances. — Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des paſſions?.... — Aſſurément, & même elles ſont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naiſſent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous ſentons qu'une inclination prend trop d'empire ſur nous, il faut auſſi-tôt ſe ſurmonter, &.... — Mais à quoi connoît-on qu'on a un

Digitized by Microsoft®

petit commencement de passion?.... — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier à un objet, à un amusement, à un goût, quelques-uns de nos devoirs.... Eh mon Dieu, Maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions! car, si j'en étois la maîtresse, je sacrifierois souvent mes études à la promenade, au jeu de galet, à mon serin, à mon écureuil, à.... Cela prouve seulement, reprit Madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois, ce qui est assez commun à votre âge; mais en vous procurant d'autres amusemens, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil; vous n'avez pas pour eux de véritable préférence, ainsi vous n'avez point de passion; vous êtes légère, étourdie & pareseuse, voilà tout. — Ah, j'entends. Il faut un commencement de préférence, & puis avec cela les tentations de manquer à ses devoirs.... — Justement. — Maman, si par hasard en grandissant, j'allois préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudroit il me vaincre?.... — Non, car cette préférence seroit très-bien fondée.... — Eh bien, Maman, voilà donc une passion permise? — Non. Une simple préférence ne suffit pas pour constater la passion... — Eh, c'est vrai, j'oubliois les tentations.... — Si le plaisir d'apprendre & de s'instruire faisoit négliger les devoirs de la

Digitized by Microsoft®

ſociété, l'on ſeroit condamnable.... Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, ceſſe d'être vertueux dès qu'il devient une paſſion. La paſſion nous aveugle, nous rend foibles, injuſtes, extravagans.... — Cela eſt triſte! Ainſi donc, ma chère Maman, quand vous dites: *J'aime ma petite Pulchérie à la paſſion*, ce n'eſt qu'une façon de parler?.... — Et quand je dis: *Je l'aime à la folie*, déſireriez-vous que cela fût vrai? — Oh non, Maman, aſſurément je ne voudrois pas vous voir folle.... — Mais, d'après tout ce que nous venons de dire, ne convenez-vous pas que la paſſion & la ſageſſe ſont incompatibles, qu'il n'y a point de paſſion ſans un certain degré de folie?.... Auſſi *j'aime à la folie*, *j'aime à la paſſion*, ſont des phraſes abſolument ſynonymes; par conſéquent, ne feriez-vous pas cruelle de déſirer que je vous aimaſſe avec paſſion? J'y perdrois de la raiſon & des vertus, & vous n'y gagneriez aucune preuve déſirable de tendreſſe. S'il falloit donner ma vie pour ſauver celle de l'un de vous trois, je la ſacrifierois ſans héſiter, cette vie que vous rendez ſi heureuſe! Je ferois pour vous tout ce que la paſſion peut inſpirer d'héroïque; mais je ne trahirois pour vous aucun de mes devoirs, c'eſt-à-dire, que mon affection ne peut que m'élever,

&

Digitized by Microsoft®

& ne fauroit m'égarer ou m'avilir.... Pourriez-vous, Pulchérie, me ſouhaiter d'autres ſentimens?.... Ah, non, ma chère Maman, s'écrièrent à la fois tous les enfans, en ſe jetant dans les bras de leur mère, qui les ſerra tendrement contre ſon ſein, & ne put retenir ſes larmes en ſentant couler ſur ſa main celles de Pulchérie. Après un moment de ſilence, cauſé par l'attendriſſement, on reprit l'entretien. Maman, dit Céſar, j'ai encore une queſtion à vous faire ſur les paſſions. Lorſqu'on a eu le malheur de ſe livrer à une paſſion, & que cette paſſion eſt bien violente, peut-on s'en guérir? — Oui, ſans doute, car il n'eſt point de victoire que nous ne puiſſions remporter ſur nous-mêmes, quand nous le voulons ſincérement. Mais dans le cas dont vous parlez, cet effort eſt très-pénible. Il eſt bien facile de ſe préſerver des paſſions, il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en preſerve-t-on?.... — En s'accoutumant de bonne heure à conſulter toujours la raiſon, & à ſe ſurmonter dans toutes les petites choſes qui la bleſſent; en ſongeant ſouvent qu'on eſt éternellement ſous les yeux de l'Être ſuprême, cet Être ſouverainement ſage, auquel tout excès déplaît; enfin avec le ſecours de la Religion, de l'empire ſur ſoi-même, & le goût de l'occupa-

Digitized by Microsoft®

tion & de l'étude, on eſt pour jamais à l'abri des paſſions violentes. — Maman, puiſque tout excès, quel qu'il ſoit, eſt condamnable, doit-on admirer la conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont nous parloit l'autre jour M, l'Abbé, qui renonça au monde, fit de ſon château un hôpital pour les pauvres malades, & les ſoigna toute ſa vie.... — Sans doute on doit admirer cette conduite, & la regarder comme le modèle de la perfection.... — Cependant M. de Lagaraye pouſſoit l'humanité juſqu'*à la paſſion ?*.... — On n'appele communément paſſion, que les ſentimens intéreſſés qui ont pour baſe notre ſatisfaction perſonnelle; tels que le penchant qui nous porte vers certains objets, ou l'attrait que nous trouvons à de certaines jouiſſances (*a*), ou le goût que nous prenons à divers amuſemens (*b*), ou enfin différens vices auxquels on a aſſez improprement donné le nom de paſſion; comme par exemple, la colère. Mais l'amour de l'humanité eſt le plus déſintéreſſé de tous les ſentimens, plus il eſt étendu & vague, plus il eſt ſublime. Se dépouiller de tous ſes biens en faveur d'un objet qu'on aime, c'eſt faire une

(*a*) Comme l'avarice, qui ſe plaît à accumuler les richeſſes.
(*b*) Telle eſt la paſſion du jeu.

Digitized by Microsoft®

action noble & louable, car ce sacrifice est toujours beau; mais donner tout ce qu'on possède à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié, leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances agréables, les traiter comme des enfans chéris, uniquement parce qu'ils sont souffrans & malheureux, voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque & divine. La bienfaisance portée à cet excès, peut bien en effet être appelée *une passion*; mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est absolument désintéressée, puisqu'elle ne produit que des actions sublimes, & qu'enfin elle n'est inspirée que par Dieu même; car, sans la Religion, il est impossible de parvenir à ce point admirable de perfection. — Maman, si M. de Lagaraye avoit eu des enfans, auroit-il pu donner tout son bien aux pauvres? — Non, sûrement, car il faut avant tout remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'auroit pu donner aux infortunés que son superflu; &, obligé d'élever ses enfans, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

A présent, Maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espere que vous voudrez bien reprendre

Digitized by Microsoft®

l'hiſtoire de Madame de S***. Volontiers, repartit Madame de Clémire; mais je ne ſais plus où j'en étois.... — Maman, vous nous avez dit que Madame de S*** étoit heureuſe, parce qu'elle étoit bienfaiſante; & puis qu'elle aimoit la campagne, qu'elle cultivoit des fleurs, qu'elle liſoit, qu'elle travailloit, qu'elle avoit des ruches, des vers à ſoie..... Vous en étiez demeurée-là.... Eh bien donc, reprit Madame de Clémire, Madame de S***, ſatisfaite de ſon ſort, menoit, une vie auſſi douce qu'innocente. Son mari, très-peu riche, ne lui laiſſoit pas la poſſibilité de ſecourir les infortunés avec de l'argent; cependant elle ne paſſoit jamais un jour ſans faire quelque bonne action. Il n'y avoit dans ſon Village ni Médecin ni Chirurgien; elle ſavoit un peu de botanique, elle avoit lu avec attention l'*hiſtoire des plantes uſuelles par Chomel* (*a*), elle ſavoit par cœur l'*Avis au peuple* (*b*), ouvrage également intéreſſant & eſtimable par ſon uti-

(*a*) Dans lequel on explique la manière de ſe ſervir de ces plantes, leur doſe, leurs propriétés, & les principales compoſitions de pharmacie dans leſquelles on les emploie, ouvrage en trois volumes, très-eſtimés, & que tous ceux qui vivent à la campagne, privés du ſecours des Médecins, devroient lire.

(*b*) De M. Tiſſot.

Digitized by Microsoft®

lité & les principes d'humanité qui l'ont dicté. Madame de S***, avec ces connoiſſances, n'exerçoit pas abſolument la médecine; car c'eſt un art qu'on ne peut pratiquer ſans imprudence & ſans folie, à moins d'y être conſommé; mais elle viſitoit les villageois malades, elles les empêchoit de faire des remèdes dangereux; elle leur en indiquoit quelquefois qui ne pouvoient être nuiſibles; elle leur portoit du bouillon, du bon vin, du linge, & elle les conſoloit par ſa préſence, ſes diſcours & ſon humanité; elle prouvoit qu'il eſt poſſible d'être bienfaiſante avec la fortune la plus bornée; & lorſqu'on fait tout le bien qu'on peut faire, on jouit de tout le bonheur que la bienfaiſance peut procurer.

Madame de S*** avoit une femme-de-chambre nommée Marianne, qui la ſervoit depuis douze ans; cette fille étoit véritablement diſtinguée par ſa parfaite honnêteté, ſon déſintéreſſement & ſon attachement pour ſa Maîtreſſe, dont elle avoit les vertus & dont elle imitoit la conduite exemplaire. Il eſt vrai qu'elle n'avoit jamais été à Paris, & que rien n'avoit pu corrompre ou même altérer ſon caractere & ſon heureux naturel. Madame de S*** l'aimoit tendrement, & le ſoin de la rendre heureuſe formoit un de ſes plus doux plaiſirs. Marianne, un

Digitized by Microsoft®

peu plus âgée que Madame de S***, se flattoit bien de mourir à son service; mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S*** fut attaquée d'une maladie qui n'étoit rien dans son principe, & qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort non-seulement sans effroi, mais avec cette douce sérénité d'une ame vertueuse & pénétrée des grandes vérités de la religion; & tandis que tout ce qui l'environnoit s'abandonnoit à la juste douleur qu'inspiroit la certitude de la perdre, elle montroit une tranquilité inébranlable. Un régime salutaire & exactement suivi, prolongea sa vie quelques mois; le courage lui donnoit des forces; elle ne gardoit pas son lit, elle se promenoit, elle lisoit; elle faisoit venir, comme à l'ordinaire plusieurs jeunes filles du village qu'elle se plaisoit à instruire, à faire travailler; elle s'entretenoit avec sa fidelle Marianne. Elle recevoit de fréquentes visites de son Curé, & jamais sa douceur & son égalité ne l'abandonnèrent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de Mai, elle se leva avec l'aurore, & suivie de Marianne, elle alla se promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une coline de laquelle on découvroit une vue délicieuse; elle se coucha sur le gazon; & Marianne s'assit à ses pieds. Au bout d'un

Digitized by Microsoft®

instant, Madame de S*** se levant & s'appuyant sur le bras de Marianne : que ce lieu me plaît, dit-elle, quel charmant payſage ! regarde, Marianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois ; c'eſt-là que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée ſous le faix de ſa hotte, & tenant d'une main l'anſe d'un lourd panier rempli de pommes : tu voulus te charger de la hotte, & moi, malgré ſa réſiſtance, je la débarraſſai du panier ; nous la conduiſimes ainſi à ſa chaumière. Te ſouviens-tu de notre gaieté durant ce trajet, & de la reconnoiſſance de la bonne-femme, & du déjeûner qu'elle nous donna ? Tourne les yeux à droite, tiens, voilà l'allée de ſaules ſur le bord de l'étang, où, dans notre jeuneſſe, nous avons ſi ſouvent pêché à la ligne. C'eſt auſſi dans ce même lieu, qu'avec la jeune Marthe & la petite Babet, nous avons fait tant de corbeilles de joncs, que nous rempliſſions enſuite de violettes, de muguet & de fraiſes.... Reconnois-tu là-bas cette cabanne, c'eſt celle de Françoiſe ? Te rappelles-tu d'avoir fait, en deux jours, l'habit de noce que je lui donnai ?.... Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où, les jours de fête, je tenois ma petite école dans les belles ſoirées d'été. Que j'ai paſſé-là d'agréables mo-

Digitized by Microsoft®

mens environnée d'une partie des jeunes filles du village ! Tu n'as point oublié les hiſtoires ſi longues & ſi naïves que nous racontoit Marguerite, & les Romances que chantoit Honorine avec une voix ſi jeune & ſi juſte !..... Ici chaque objet me retrace un ſouvenir intéreſſant !.... O combien, dans la ſituation où je ſuis, de tels ſouvenirs paroiſſent doux !....

Comme Madame de S*** prononçoit ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher à ſa Maîtreſſe des larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir. Après un inſtant de ſilence, Madame de S***, joignant les mains & les élevant vers le Ciel : ô Dieu, s'écria-t-elle, toi que je crois voir à travers ces nuages brillans qui parent les Cieux, toi qui m'entends & qui lis dans mon ame, je te remercie comme mon Créateur, mon Père & mon Bienfaiteur ; je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui me mettoit à l'abri des perſécutions de la haine, des noirceurs de l'envie, de la contagion des mauvais exemples, & de la ſéduction des conſeils dangereux. Rien n'a pu altérer ma raiſon, ni corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la cour ni la ville ; j'ai ſu qu'il exiſtoit des flatteurs, des ambitieux, de faux philoſophes, des hommes enfin avilis par la cupidité ou pervertis par l'orgueil ; jai gémi de leurs

Digitized by Microsoft®

erreurs ; ce ſentiment à ſouvent troublé le charme de mes rêveries ; j'ai plaint les méchans, mais j'ai toujours vécu loin deux. Souſtraite aux paſſions violentes, aux plaiſirs tumultueux & trompeurs, ma vie s'eſt écoulée dans une heureuſe obſcurité. Mon bonheur fut d'autant plus pur, qu'il ne m'attira point d'envieux ; l'innocence & la paix, l'amitié fidelle & les tendres ſentimens de l'humanité ont, embelli tous les inſtans de ma carrière ; j'ai poſſédé tous les vrais biens !.... & dans ce moment redoutable où la mémoire du paſſé fait le ſupplice du méchant, les plus doux ſouvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination.... & je me rappele avec tranſport que je n'ai dû qu'à la vertu le bonheur ſi pur dont j'ai joui. O grand Dieu, quelle eſt ta bonté ſuprême ! Quand tu nous ordonnes de déteſter & de fuir le vice, tu nous enſeignes les ſeuls moyens d'être heureux ſur la terre, & tu nous promets encore au-delà de cette vie fragile, une immortelle récompenſe !....

En finiſſant ces paroles, Madame de S*** ſe laiſſa aller doucement dans les bras de Marianne ; la chaleur avec laquelle elle venoit de parler avoit épuiſé ſes forces. Marianne la regarda, & la voyant pâle, immobile & les yeux fermés, elle pouſſa un cri douloureux. Madame de S*** r'ou-

Digitized by Microsoft®

vrit les yeux, & ſerrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenoit dans les ſiennes : d'où vient cet effroi, lui dit-elle avec un doux ſourire, eh quoi, ma chère Marianne, toi dont la piété eſt ſi ſincère, n'es-tu pas réſignée ?.... ton ſacrifice n'eſt-il pas déjà fait ? .... Nous nous rejoindrons, mon enfant, & pour ne nous plus ſéparer !.... Que ma ſérénité, ma tranquillité te conſolent.... Je me flatte que tu trouveras toujours un aſyle dans le château de S***. Hélas ! que n'ai-je pu t'aſſurer un ſort ! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue.... (Ici Marianne regarda fixement ſa Maîtreſſe, & l'attention qu'elle prêtoit à ce diſcours, arrêta & ſuſpendit ſes larmes.)

Tu ſais, continua Madame de S***, qu'il y a ici une maîtreſſe d'école pour apprendre à lire aux enfans du village. La grande partie des habitans eſt en état de la payer ; mais il exiſte beaucoup de pauvres payſans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'euſſe vêcu quelques années de plus, j'aurois ramaſſé l'argent néceſſaire (c'eſt-à-dire, cent écus) pour faire une petite rente à cette ſœur d'école, afin qu'elle pût inſtruire *gratis* les pauvres filles du village. Mais puiſque Dieu n'a pas permis que j'euſſe cette ſatisfaction, je dois me ſoumettre ſans murmure à ſa volonté. A ces mots, Marianne

Digitized by Microsoft®

saisit avec transport une des mains de Madame de S***, en s'écriant : ô ma chère Maîtresse !.... Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui coupèrent la parole, & Madame de S*** se levant & s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du Château.

Madame de S*** ne survécut que peu de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement & de foiblesse, elle fut obligée de garder son lit. Marianne au désespoir, ne quitta plus son chevet ; tous les domestiques fondoient en larmes dans tous les coins de la maison. La cour du Château étoit remplie des habitans du village qui venoient tour-à-tour s'informer des nouvelles de *leur Dame*, de leur bienfaitrice, & qui ne sortoient du Château que pour aller à l'église, former les vœux les plus ardens pour la conservation d'une vie si pure & si précieuse. Enfin Madame de S***, toujours aussi tranquille & aussi résignée, vit approcher sa dernière heure avec ce courage sublime que la Religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir....

Ah Dieu, s'écria Pulchérie en pleurant, la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir?.... — Les veillées, la fatigue & le chagrin causèrent une funeste révolution dans sa santé ; elle tomba dangereusement malade ; mais à peine fut-elle en

Digitized by Microsoft®

état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S***; elle fit ses paquets, se rendit à l'Eglise où sa Maîtresse étoit enterrée, baigna de larmes son tombeau, & partit ensuite pour Charleville sa patrie (*a*), vivement regrettée du Curé & des habitans. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le Curé reçut d'elle une boîte qui contenoit cent écus, & une lettre conçue en ces termes.

De Charleville, ce 24 Septembre 1775.

MONSIEUR LE CURÉ,

„ Les voilà enfin ces cent écus, que ma chère „ & digne Maîtresse, comme vous le savez, „ désiroit à l'article de la mort. Dieu soit loué, „ ses dernières volontés seront exécutées, & la „ bonne-œuvre qu'elle projettoit aura lieu! Si „ j'avois eu du surplus d'argent, je vous aurois „ porté moi-même les cent écus de ma Maitresse; „ mais je n'ai pas seulement de quoi payer la „ moitié du voyage. Avec cela j'ai le cœur aussi

(*a*) Charleville est une ville charmante, à 52 lieues de Paris, en Champagne. dans le Rethelois. Elle n'est sujette à aucune espèce d'impositions. Elle est située sur la Meuse. Elle n'est séparée de la jolie ville de Mézière qué par un pont & une chaussée.

Digitized by Microsoft®

„ content que je peux l'avoir après la perte que „ j'ai faite ; & je ſuis ſoulagée d'un terrible poids „ qui m'oppreſſoit jour & nuit. Je vous conjure, „ M. le Curé, de faire tout de ſuite la rente à „ la ſœur d'école. Ce ſera pour moi une grande „ conſolation d'apprendre qu'elle eſt en fonction „ d'enſeigner à lire *gratis* aux pauvres jeunes „ filles, & que toutes les bonnes-mères du vil- „ lage, & même des environs, qui ne pouvoient „ pas la payer, lui envoient leurs enfans. J'eſpère „ que tous ces petits innocens & leurs familles, „ prieront Dieu pour ma Maîtreſſe leur bienfai- „ trice, & que vous leur direz, M. le Curé, „ qu'ils le doivent. Maintenant je ne demande „ plus qu'une grace au Seigneur, c'eſt d'avoir „ les moyens de retourner quelque jour à S***. „ Quand j'aurai vu de mes yeux l'école de charité „ fondée par ma chère Maîtreſſe, je n'aurai plus „ rien à déſirer en ce monde. "

Je ſuis, avec reſpect, Monſieur le Curé,
Votre très-humble, &c.
MARIANNE RAMBOUR.

Le Curé fut pénétré d'admiration en liſant cette lettre ; ſon ame étoit faite pour ſentir toute la ſublimité d'une ſemblable action. Le lendemain au prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne.

Digitized by Microsoft®

Cette lecture touchante fit fondre en larmes tous les habitans, & le Curé lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre.... — Je le crois interrompit Césaf. Oh comme j'aurois pleuré si j'eusse été là!.... Mais, Maman, la fondation a-t-elle eu lieu?....— Assurément. Le Curé a placé les cent écus. Cette somme, fruit des veilles & du travail sans relâche durant deux ans de la vertueuse Marianne, a produit une rente pour la sœur d'école, qui l'a mise en état de montrer *gratis* à tous les pauvres enfans de S***.

A présent, mes enfans; dites-moi si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise?....— Oh, Maman, elle est encore plus belle; car la pitié faisoit agir Ambroise tout naturellement; & puis la reconnoissance de Madame de Varonne le récompensoit à mesure.... — Sans doute. Au lieu que le seul respect que Marianne avoit pour la mémoire de sa Maîtresse, l'engageoit à tous les sacrifices qu'Ambroise avoit faits pour conserver les jours de Madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration, celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez, d'après ce que Marianne a fait pour une Maîtresse qui n'existoit plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour

Digitized by Microsoft®

lui ſauver la vie. Mais, continua Madame de Clémire, croyez-vous mes enfans, que l'hiſtoire de Marianne ſoit finie? — Comment, Maman.... — Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un dénouement? Ne ſommes-nous pas convenus qu'il étoit impoſſible qu'une action héroïque ne fût pas tôt ou tard récompenſée?.... — Ah, tant mieux, Marianne aura une récompenſe; & la veillée n'eſt pas finie; qu'elle joie!.... Eh bien Maman?.... — Eh bien, Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle poſſédoit, ſe remit à travailler ſur de nouveaux frais, mais non avec autant d'ardeur; car elle ne travailloit plus que pour ſe procurer ſa ſubſiſtance. Vers ce même-temps, un de ſes parens mourut, qui, touché de la vertu de Marianne, lui laiſſa deux cent ſoixante livres de rente. Avec ce petit héritage, Marianne travaillant toujours, ſe trouva riche dans un pays exempt d'impoſitions, & qui produit avec abondance toutes les choſes néceſſaires à la vie; mais elle ne dépenſa pour elle que ce qu'il falloit indiſpenſablement pour ſa ſubſiſtance, afin d'être en état de donner quelques ſecours aux pauvres....—Eh quoi, Maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cent ſoixante livres de rente, voilà toute la récompenſe de la vertueuſe Marianne?.... —Mais, reprit Madame

Digitized by Microsoft®

de Clémire, ſongez qu'une perſonne de la condition de Marianne, avec deux cent ſoixante livres de rente, & le goût du travail, eſt plus riche à Charleville, qu'une mère de famille à la Cour avec vingt-cinq mille livres de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état, ne doit pas nous rendre heureux!....—Mais pourquoi, dit Céſar?—Suppoſez, répondit Madame de Clémire, que Morel, votre laquais, gagne demain deux millions à la loterie. — Eh bien, Maman, Morel ſera parfaitement heureux, il a un bon cœur, il fera beaucoup de bien, de bonnes actions.... — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, inſenſé, il ſera toujours fort à plaindre. Morel ſait lire & écrire, il a d'excellens ſentimens, il eſt très-diſtingué dans l'emploi qu'il occupe; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde? à quelles moqueries ne ſera-t-il pas expoſé? comment fera-t-il les honneurs de ſa maiſon? quelle ſera la converſation, ſon maintien? ſaura-t-il gouverner ſes terres? ſaura-t-il démêler ſi un régiſſeur eſt intelligent, honnête ou non? Il voudra ſe marier, il n'épouſera certainement ni une marchande, ni une Fermière, il choiſira une femme aimable & bien élevée en apparence; cette femme ne l'aura épouſé

Digitized by Microsoft®

épouſé que pour ſa fortune, par conſéquent, elle ne ſera point eſtimable, & elle fera le tourment de ſa vie; ainſi vous voyez que Morel avec cent mille livres de rente ſeroit auſſi malheureux, que ridicule. Au lieu de cela, ſuppoſez qu'il ne gagne à la loterie que douze mille francs, il achetera quelques arpens de terre, il épouſera une bonne & jolie ménagère, bien honnête, bien laborieuſe, & qui lui apportera en dot cinq ou ſix mille francs. Aimé, reſpecté de ſa femme, vivant dans la plus grande aiſance, conſidéré des fermiers ſes voiſins parce qu'il eſt bon, charitable, & qu'il a plus d'inſtruction qu'on n'en a communément dans ſon état; voilà Morel le plus fortuné de tous les hommes. — Cela eſt vrai, Maman; mais ſi Morel en gagnant deux millions, veut reſter dans ſon état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il ſe contente d'une petite ferme & d'une jolie ménagère pour femme, & s'il emploie tout le reſte de ſa fortune à faire de belles actions, on ne ſe moquera pas de lui, & il ſera heureux. — Morel eſt un fort honnête-homme; mais dans cette ſuppoſition, vous en faites un philoſophe & un héros, & je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour ſuivre votre idée, il faudroit encore que la ménagère qu'il épouſera fût auſſi une héroïne,

Digitized by Microsoft®

& que tous les enfans qu'il en aura fuſſent autant de philoſophes: ſans cela la ménagère ſera très-fâchée que Morel ne ſe réſerve pas ſoixante mille livres de rente au moins; les enfans partageront ce ſentiment, & le malheureux Morel n'entendra dans ſa famille que des plaintes & des reproches.... — Eh bien, il n'a qu'à ne pas ſe marier. — Et s'il le deſire?.... — Suppoſons qu'il ne le deſire pas. — Il n'aura jamais d'enfans; de quel bonheur vous le privez!.... — Ah, chere Maman!.... donnons-lui une bonne mère, il n'aura rien à regretter. — Aimable enfant!.... Mais je le veux bien; je conſens à tout ce que vous voulez. Je ſuppoſe avec vous que Morel ait une mère tendre & chérie, qu'il ſe retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne ſe réſerve que douze ou quinze cent livres de rente, & qu'il donne le reſte aux infortunés, je lui vois encore bien des chagrins.... — Quels ſont-ils? — Morel ne connoît ni les hommes, ni les affaires; des fripons adroits, ſouples & entreprenans s'empareront de ſa confiance, ſous prétexte de l'éclairer & de diriger ſes vues bienfaiſantes. Morel trompé, dupé, volé, ruiné par eux, en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigans & des méchans. — Mais s'il ne donne ſa confiance qu'à des gens éclairés & honnêtes?....

Digitized by Microsoft®

—Malheureuſement ceux qui ne le ſont pas forment la claſſe la plus nombreuſe. Ainſi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de ſuppoſitions extraordinaires & même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux, ſi la fortune lui donnoit demain cent mille livres de rentes?.... — Cela eſt juſte. Je ſens à préſent qu'il ne ſuffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé; & puis je comprends auſſi que c'eſt un fort grand malheur que de ſortir de ſon état.—C'eſt-à-dire, pour une perſonne de la condition de Morel & de la vertueuſe Marianne, pour une perſonne enfin qui manque d'éducation; car avec des vertus, des lumières, de l'inſtruction, & la connoiſſance du monde & des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, & du moins on ne ſera déplacé dans aucun. — C'eſt une bonne choſe qu'une bonne éducation. — Oui; elle rend ſuſceptible de tout, elle nous offre mille reſſources dans l'adverſité, elle nous préſerve du fol orgueil qu'inſpirent trop ſouvent les faveurs de la fortune, ou du moins, elle nous apprend à le cacher. Elle repare l'inégalité des conditions, elle nous donne les qualités qui font aimer, & les agrémens qui préviennent & qui attirent; elle nous rend la ſolitude agréable, & nous fait paroître

Digitized by Microsoft®

avec éclat dans le monde, enfin elle perfectionne la raiſon, forme le cœur, & développe le génie. Jugez donc, mes enfans, de la reconnoiſſance qu'une perſonne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à ſon éducation.... — Et ſurtout à ſa mère, à ſon père....—Sans doute; & ſi l'on ſent bien, comme vous, mes enfans, tout ce qu'on leur doit, on reſpecte & l'on aime véritablement, les inſtituteurs & les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité. En achevant ces paroles, Madame de Clémire ſe leva, embraſſa ſes enfans & les envoya coucher.

Le jour ſuivant Céſar & ſes ſœurs, ſelon leur coutume, s'entretinrent entre eux de l'hiſtoire de la veille. Ils ne ſe laſſoient pas de répéter l'éloge de la vertueuſe Marianne Rambour; mais, malgré tout ce que Madame de Clémire leur avoit dit à ce ſujet, ils ne pouvoient s'empêcher de trouver que Marianne n'étoit pas auſſi heureuſe qu'elle méritoit de l'être. Car enfin, diſoit Pulchérie, cette bonne fille, avec ces deux cent ſoixante livres de rente, n'a tout juſte que ce qui lui faut pour vivre; auſſi, pour pouvoir ſecourir les pauvres, elle eſt obligée de travailler toujours, & de ſe réduire, comme dit Maman, à l'abſolu néceſſaire; voilà ce qui me fait de la peine. Je voudrois qu'elle eût du moins la poſſibilité de

Digitized by Microsoft®

faire l'aumône sans se mettre mal à son aise.

Le soir, à l'heure de la veillée, Madame de Clémire adressant la parole à Pulchérie : j'ai entendu ce matin, lui dit-elle, toute votre conversation relativement à Marianne Rambour. Pourquoi rougissez-vous Pulchérie ?....— Maman ! ....— Si vous êtes fâchée que j'entende vos entretiens particuliers avec votre frère & votre sœur, il ne faudra pas une autre fois parler si haut à dix pas de mon métier.—Ah, Maman, je n'aurai jamais rien de caché pour vous.....— Pourquoi donc venez-vous de rougir ? répondez à cette question.—C'est que, malgré vos réflexions d'hier, j'ai soutenu encore que l'action de Marianne n'étoit pas assez récompensée, & je sens bien à présent que j'ai tort d'avoir une opinion qui n'est pas celle de ma chère Maman.—En effet, vous devez croire que votre opinion ne vaut rien quand elle diffère de la mienne ; & lorsque vous n'êtes pas frappée de la vérité des principes que je cherche à vous donner, c'est à moi qu'il faut exposer vos doutes ; je suis toujours prête à vous entendre, à vous répondre. Ainsi quand vous n'êtes pas de mon avis, je trouve très-bon que vous m'en fassiez l'aveu ; je le desire même, & je l'exige. Mais, en le disant aux autres, vous manquez à l'affection & au respect que vous me devez.

Digitized by Microsoft®

D'ailleurs, si vous m'avez mal compris, je ne pourrai pas vous faire connoître votre erreur, si je ne suis pas présente à la critique que vous faites de mes opinions.... — La critique!.... Oh, ma chère Maman, quelle expression!.... — Elle est peut-être un peu forte. Mais enfin, n'avez-vous pas dit que vous ne trouviez pas que Marianne fût assez récompensée de son action, & que vous ne pouviez penser comme moi à cet égard?.... Voulez-vous à présent écouter mes raisons?.... — Ah, Maman, de tout mon cœur, & je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est ce pas?.... — Oui, justement, Maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne enfin qui porte la vertu jusqu'au degré d'héroïsme le plus sublime;.... de l'argent?.... vous ne le pensez pas.... — Mais, Maman, lorsqu'on ne le desire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourroit rendre ambitieux, & cela n'est pas. On ne désire réellement des richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses, on est pleinement satisfait en secourant

Digitized by Microsoft®

les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaisant donne avec plus d'éclat: le pauvre bienfaisant donne avec plus de plaisir.... —Pourquoi cela, Maman?.... — Vous allez le comprendre; plus une action est vertueuse, plus elle nous procure de satisfaction.... — Ah! cela est certain. — Une action est plus ou moins belle suivant les sacrifices qu'elle coûte. L'homme qui possède cinquante mille livres de rente, & qui se réduit à vingt-cinq, afin de donner le reste aux pauvres, fait assurément une belle action, & malheureusement trop rare. Cependant de quoi se prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles; il se retranche quelques diamans, un peu de dorures, &c. En gardant vingt-cinq mille livres de rente, il se réserve toutes les commodités de la vie, un bon carrosse, une maison agréable, une jolie terre, en un mot, les seuls agrémens réels que puisse procurer la fortune; il n'a renoncé qu'à de vaines superfluités, & ce sacrifice, aussi brillant que peu pénible, ajoute à sa considération, & lui obtient l'estime générale. Il est heureux, sans doute, il est digne de l'être. Mais le pauvre bienfaisant jouit d'un bonheur cent fois au-dessus du sien. Figurez-vous Marianne Rambour avec ses deux cent soixante livres de rente, figurez-vous cette fille angélique, n'agissant que

Digitized by Microsoft®

pour Dieu & sa conscience ; représentez-vous-la travaillant tout le jour afin de porter secrettement le soir chez un malade, ou chez une mère de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, & du pain à quatre ou cinq enfans. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle, les yeux encore humides des douces larmes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre ; elle n'aura pour son souper qu'une salade, peut-être, mais elle dira : le plat dont je suis privée aujourd'hui a donné du pain à cinq infortunés..... Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Elle se rappelle les remercimens de la pauvre mère de famille, elle croit l'entendre, elle croit voir encore les petits enfans se jettant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandoient en vain depuis deux jours ! ô combien de tels souvenirs rendent chers à Marianne la frugalité de son repas ! En sortant de table, avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon, qui a dit : „ Prenez bien „ garde de faire vos bonnes œuvres devant les „ hommes, afin qu'ils vous voyent, autrement „ vous n'en recevrez point de récompense de „ votre Père qui est dans les cieux (*a*) ". Ma-

(*a*) Évangile de St. Matthieu, chap. 5.

Digitized by Microsoft®

rianne n'a point eu le bonheur & la gloire d'arracher à la misère une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile & durable, elle n'a point fondé d'hôpital, mais elle a donné en secret, & c'est une partie de son nécessaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges ni l'approbation des hommes, elle n'est guidée que par la religion & par l'humanité; elle trouve dans ses réflexions, dans son cœur, dans le souvenir de ce qu'elle a fait, & sur-tout dans ses sacrifices, une source inépuisable de félicité; enfin, elle goûte déjà d'avance une partie de l'immortel bonheur des Anges; elle est satisfaite d'elle-même, elle est sûre que Dieu l'approuve & la protège. A présent vous devez comprendre, que si Marianne avoit assez de fortune pour secourir les pauvres sans prendre sur son nécessaire, ses aumônes ne lui procureroient pas autant de satisfaction, puisqu'elle auroit moins de mérite en les faisant; vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour, on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frère & votre sœur. Avant-hier, Magdelaine vous apporta un petit agneau, votre sœur en eut envie, & vous le lui donnâtes. De ces deux actions quelle est celle que vous avez faite avec le plus de plaisir?— De donner le joli

Digitized by Microsoft®

petit agneau blanc à ma sœur.—Cependant vous regrettiez beaucoup le joli petit agneau.—Oh, oui, Maman; mais c'est précisément à cause de cela, je sentois tout le plaisir qu'il devoit faire à ma sœur. Je me disois, ma sœur sera enchantée si je lui porte ce petit agneau; je me représentois sa surprise, sa joie, & je pensois que cela me feroit bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban couleur de rose à ma Bonne; je parai mon agneau; je lui mis un colier & des brasselets, & puis je courus chercher ma sœur; le cœur me battoit en chemin, d'une force!.... mais c'étoit de joie; j'étois charmée.... —C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice généreux; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même; & par la joie que vous ressentiez, en vous représentant celle que le don du petit agneau causeroit à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée, prête à expirer de faim & de misère!..... —Oh, Maman, je l'imagine facilement. Ah, quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux?....—L'hiver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusques-là....—Oh, c'est la récompense que nous aimerons le mieux..... Mais,

Digitized by Microsoft®

Maman, il n'y a perſonne ici dans cet excès de miſère, & comment cela peut-il ſe trouver à Paris, dans une ſi belle ville, & habitée par des gens ſi riches!.....— Voilà le funeſte effet du luxe, c'eſt-à-dire, de la plus miſérable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au lieu de chercher à ſe diſtinguer par la vertu: cette manie qui ne donne que des ridicules haïſſables, & qui ne produit pas une ſeule jouiſſance réelle, eſt préciſément ce qui fait qu'on trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que dans les villages les plus pauvres.— Ah, cela ſeul dégoûteroit de la ville, & feroit aimer la campagne. Mais, Maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez? car je ſais bien que ceux qui demandent l'aumône ne ſont pas les plus à plaindre.... Mais ceux qui ſont malades, qui ne ſortent point?—Hélas! Paris en eſt plein; il n'y a preſque point de rues où l'on ne puiſſe en trouver.....— O ciel! comment! on paſſe ſans ceſſe devant les maiſons de ces pauvres malheureux, on paſſe devant leur porte, on les a pour voiſins!.... Ah, Maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue de Paris?.... Cette idée là m'empêcheroit de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on penſe qu'on eſt peut-être à cent pas d'un pauvre

Digitized by Microsoft®

malade couché sur la paille !.....— Conservez cette humanité, ma fille ; & quand vous aurez de l'argent, si vous êtes souvent tentée d'acheter des superfluités, rappelez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire ; dites-vous : avec l'argent que je mettrois à ce chiffon, dont je serois dégoûtée dans deux jours, je puis sauver la vie à un enfant mourant, & à une mère désolée !.....—Ah, je n'acheterai jamais de superfluités.....—Ne prenez point cet engagement, parce qu'il est vraisemblable que vous ne le remplirez pas. Ne se réserver que le nécessaire, & donner le reste aux pauvres, est l'effet d'une vertu qui n'est faite, ni pour l'enfance, ni pour la première jeunesse. Contentez-vous de savoir qu'elle existe, & qu'elle assure le seul bonheur réel qui soit sur la terre. Accoutumez-vous dès-à-présent à réfléchir sur la frivolité des joujoux & des bagatelles qui font souvent l'objet de vos desirs. Songez qu'ils ne procurent que des amusemens passagers, des plaisirs aussi vains que peu durables, tandis que le seul récit d'une bonne action vous émeut, vous transporte & fait couler vos larmes....Que seroit-ce donc si vous la faisiez vous-même cette action ?.... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain, tandis que vous jetez, ou que vous perdez celui

Digitized by Microsoft®

qu'on vous donne pour votre goûter ; qui souffrent toutes les rigueurs du froid, faute de vêtemens, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compassion, vous rendront économe ; & sans l'économie il est impossible d'être généreux. Ainsi d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre ; ensuite, imposez-vous de temps en temps quelques petits sacrifices volontaires ; acquérez de l'empire sur vous-même, rappelez-vous bien qu'on ne peut se distinguer que par la vertu ; qu'on ne peut être estimé, heureux & chéri que par elle ; rappelez-vous enfin & nos conversations, & les histoires de nos veillées, & peu-à-peu votre ame s'élévera, votre raison se perfectionnera, vous deviendrez véritablement bienfaisante, & vous serez les délices & la gloire de votre mère.— Je voudrois faire votre bonheur dès-à-présent, ma chère Maman. Se peut-il qu'il soit impossible à mon âge d'être assez bonne pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies?... —On n'est pas capable à votre âge, & dans la grande jeunesse, d'une réflexion assez suivie pour pouvoir atteindre le point de perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme ; mais quand vous saurez vous occuper solidement, la

Digitized by Microsoft®

plupart des choſes frivoles qui vous plaiſent & vous tentent maintenant, vous paroîtront inſipides, vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur; & rien ne le ſatisfait pleinement que le conſtant uſage de la bonté. Au reſte, on n'eſt pas obligé de donner tout ſon ſuperflu aux pauvres. L'Évangile nous preſcrit de faire l'aumône (*a*); & ne nous ordonne pas de nous dépouiller entièrement en faveur des autres. Il eſt vrai que celui qui ſe pénétreroit parfaitement de l'eſprit de l'Évangile, donneroit aux pauvres tout ce qu'il poſſède; mais enfin, la religion n'exige pas que nous ſacrifiions à l'humanité toutes les commodités de la vie, elle exige ſeulement que nous mettions un frein à nos fantaiſies, afin que nous ſoyons en état d'expier notre frivolité par des actes de bonté & de bienfaiſance.— J'entends bien tout cela. Quand on eſt médiocrement bon on donne une petite partie de ſon ſuperflu; quand on eſt bien bon & bien pieux, on en donne beaucoup plus de la moitié; quand on eſt parfait, on donne tout.—Voilà une définition très-juſte. —Maman, vous avez dit tout-à-l'heure qu'il n'eſt pas poſſible d'être généreux ſans être éco-

(*a*) Donnez à celui qui vous demande, & n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous. *Évangile S. Mathieu*, c. 5.

Digitized by Microsoft®

nome ?—Certainement. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, eſt un vrai vol qu'on fait aux pauvres. Cette négligence eſt d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucune ſorte de plaiſir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre Bonne m'a montré des choſes que vous avez perdues dans le cours de cette année : Un manteau de taffetas noir, ſix mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles, & une paire de ciſeaux. Toutes ces choſes forment la ſomme de quarante francs, qu'il m'a fallu donner pour acheter de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous euſſiez été plus ſoigneuſe, j'aurois eu quarante francs de plus, que j'aurois pu employer, ou pour votre agrément, ou pour faire une bonne action. Si vous ne mettez tous vos ſoins à vous corriger de ce défaut, il me coûtera bien plus d'argent à meſure que vous avancerez en âge, parce qu'en grandiſſant, votre entretien deviendra beaucoup plus cher, & je vous conterai demain à ce ſujet une petite hiſtoire, qui, je l'eſpère, vous fera quelqu'impreſſion.— Mais, Maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui, il eſt de ſi bonne heure ?—C'eſt que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier....— Quoi, s'écrièrent à la fois tous les enfans,

Digitized by Microsoft®

l'hiſtoire de Marianne Rambour !....—Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie, vous m'avez toujours interrompue, & vos queſtions ne m'ont pas laiſſé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire comprendre, qu'en général, les perſonnes ſans éducation ſont très à plaindre, lorſqu'un événement imprévu les ſort de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie, que Marianne Rambour devoit être heureuſe avec deux cent ſoixante livres de rente; mais je n'ai point dit que ce petit héritage fût le ſeul prix que le ciel eût réſervé à ſa vertu. Je vous ai rappelé cette maxime, que *jamais une action héroïque ne reſte ſans récompenſe même dès ce monde.* Là-deſſus, vous vous êtes récriés tous ſur la modicité d'une rente de deux-cent ſoixante livres, ſans vous informer ſi c'étoit en effet toute ſa récompenſe.— Ah, je vois qu'il ne faut pas ſe preſſer de juger, & qu'avant de décider, il faut ſe bien faire expliquer les choſes. Nous mériterions, pour notre punition, d'être privés du reſte de l'hiſtoire de Marianne; ce ſeroit pourtant un bien grand chagrin.—Je ne vous le donnerai pas. C'eſt aſſez pour moi que vous preniez la réſolution de juger à l'avenir, avec moins de précipitation & de légéreté.

Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans ſa

Digitized by Microsoft®

sa retraite que le Curé de S*** avoit lu sa lettre au prône; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au Curé à ce sujet: " Je suis fâchée, " lui mandoit-elle, que vous ayez rendue publi- " que une action que j'aurois voulu qui n'eût " été connue que de Dieu & de vous. " Malgré la sincérité de ce regret, tout le monde sçut bientôt à Charleville, l'histoire de Marianne. Les personnes les plus distinguées de la ville voulurent la voir, la connoître, l'attirer chez elles. Plusieurs même tentèrent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des secours, que sa situation devoit lui rendre nécessaires. Mais Marianne les refusa constamment, & répondit toujours qu'elle n'avoit besoin de rien, & qu'elle étoit parfaitement satisfaite de son sort. Enfin le Curé de S*** fit un voyage à Paris, il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour; il conta, entr'autres, cette histoire touchante à une femme à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, & une copie de l'acte de fondation faite par elle. Cette femme remit ces différentes pieces à un homme de lettres de ses amis, afin qu'il les insérât dans un ouvrage intéressant qu'il faisoit alors imprimer (*a*). — Quoi, la vie de Marianne

(*a*) Intitulé *la Fête de la Rose*, & qui se trouve à la suite du charmant Roman, qui a pour titre: *les Amours de Pierre le Long.*

Digitized by Microsoft®

Rambour eſt imprimée? ah, que j'en ſuis aiſe, voilà donc déjà Marianne célèbre.... — Malgré toute ſa modeſtie, la voilà tirée de l'obſcurité qu'elle aimoit; mais écoutez le reſte. — Voici le dénouement, le cœur me bat.... Eh bien, Maman?.... — Il exiſte un jeune Prince, à peu près de votre âge, Céſar; il a neuf ans, & déjà ſon caractère donne l'eſpérance heureuſe de le voir un jour, auſſi diſtingué par ſes vertus & ſa bienfaiſance, que par le rang auguſte où le ſort l'a placé; ainſi que vous, mes enfans, un de ſes plus grands plaiſirs eſt celui d'entendre conter des hiſtoires intéreſſantes, il les écoute avec avidité, elles font une profonde impreſſion ſur ſon cœur, & ſe gravent dans ſon ſouvenir. Un jour la perſonne chargée de préſider à ſon éducation, lui conta l'hiſtoire de Marianne Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune Prince, fondant en larmes, s'écrie: *Ah! que je ſuis malheureux de n'être qu'un enfant!*.... Pourquoi, Monſeigneur, lui demanda-t-on? — Je ferois une penſion à cette vertueuſe fille... — Mais vous avez le plus tendre des pères.... — Croyez-vous que je puiſſe lui demander?.... — N'en doutez pas, vous le comblerez de joie.... A ces mots, le jeune prince, tranſporté, hors de lui, ſe lève, ſort en courant de la chambre, traverſe

Digitized by Microsoft®

un coridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, où il trouve huit ou dix personnes; mais il n'y voit que le Prince son père, & malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant, d'une voix entre-coupée: *Papa, j'ai une grace à vous demander*, & il l'entraîne dans la chambre voisine. Là, il expliqua ce qu'il desiroit de la manière la plus touchante. Il reçut, pour première récompense de sa sensibilité, les tendres embrassemens de son père, qui le serra contre son sein, en lui disant: Je vais donner l'ordre qu'on fasse en votre nom le brevet d'une pension de six cent livres pour Marianne Rambour. Ah maintenant, Maman, interrompit Pulchérie, je suis satisfaite.... — O le charmant petit Prince, qu'il dût être content!.... — Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour pour lui annoncer cette nouvelle.... — Lui-même!... — Assurément, & voici la lettre qu'il écrivit.

*De S. L** ce 2 Août* 1782.

" Je suis bien heureux, Mademoiselle, qu'on
„ m'ait appris l'action que vous a fait faire votre
„ attachement pour Madame de S***, puisque
„ j'ai la liberté de vous dire à quel point j'en
„ suis touché. On vouloit me prouver combien

Digitized by Microsoft®

„ la vertu est belle, combien elle mérite d'être „ aimée, & l'on m'a conté votre histoire. Je „ vous dois une leçon que je n'oublierai jamais, „ & que je me rappelerai toujours avec atten- „ drissement. Recevez, Mademoiselle, le brevet „ de la pension de six cent livres que je vous „ envoie, comme un témoignage de mon admi- „ ration & du vif & tendre intérêt que je pren- „ drai toute ma vie à votre bonheur.

„ Je fais joindre à ma lettre une rescription „ de 150 livres pour le premier quartier de votre „ pension, qui commence à courir du premier „ Juillet dernier ".

Jugez, mes enfans, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne! d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnoit étoit conçu dans les termes les plus honorables & les plus touchans.... Ainsi Marianne est aujourd'hui très-riche dans son état, sur-tout dans le pays qu'elle habite, & elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah, Maman, la charmante histoire!.... Que j'aime ce jeune Prince déjà si bon! — J'espère que la veillée, demain, ne vous paroîtra pas moins intéressante. Mais il est tard, il faut terminer celle-ci. Ma chère Maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez

Digitized by Microsoft®

la bonté de nous dire demain ?... — *Églantine*, ou l'*Indolente corrigée*. — Églantine ! le joli nom ! Et elle étoit indolente ? Mais, au reste, ce n'est pas là un bien grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvéniens. En attendant, allons nous coucher. Ce peu de mots de Madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, & fit desirer vivement la neuvième veillée que Madame de Clémire commença de la sorte.

Doralice, femme d'un financier, jouissoit d'une fortune considérable ; mais elle avoit trop d'esprit & un trop bon cœur pour aimer le faste, & pour vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savoit que le luxe, toujours condamnable, est véritablement ridicule dans les personnes que leur état dispense de toute espèce de représentation. Elle n'avoit point de diamans, elle habitoit une maison aussi simple que commode ; elle ne donnoit point de fêtes, mais elle faisoit de bonnes actions ; & sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attiroit les bénédictions des infortunés, & l'estime générale. Rien chez elle n'annonçoit l'ostentation & le puérile desir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimoit la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avoit donné la pré-

Digitized by Microsoft®

férence exclusive à aucune classe sur une autre; elle n'avoit point dit : *Je ne verrai que les gens d'un tel état*, ou bien je ne verrai point les gens d'un tel état; mais elle s'étoit décidée à recevoir toutes les personnes véritablement distinguées par les qualités du cœur & les agrémens de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avoit qu'une fille : cet enfant, âgée de six ans, annonçoit un bon cœur; elle étoit douce, obéissante, sincère; elle ne manquoit point de mémoire ni d'intelligence, mais elle étoit excessivement indolente; par conséquent, elle n'avoit nulle activité, aucune application. Elle faisoit tout avec lenteur & nonchalance, & elle étoit également négligente & paresseuse. Comment, Maman, interrompit Caroline, l'indolence entraîne tous ces défauts-là?... — Réfléchissez-y, & vous n'en serez pas surprise. Qu'est-ce que l'indolence? C'est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourroit fatiguer le moins du monde soit l'esprit, soit le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusemens sont fatigans. Par la même raison, on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de s'appliquer. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, & l'on végète

Digitized by Microsoft®

au lieu de vivre. Tel étoit l'état d'Églantine, la fille de Doralice. Elle prenoit ses leçons avec beaucoup de douceur; mais elle n'écoutoit pas un mot de tout ce qu'on lui disoit, & elle ne faisoit nulle espèce de progrès. D'un autre côté, sa gouvernante se plaignoit sans cesse du peu de soin dont elle étoit capable. En effet, on trouvoit dans tous les coins de la maison les mouchoirs, les gants, les ciseaux, les poupées d'Églantine. Elle aimoit mieux perdre que de ranger & de serrer les choses à son usage; tout étoit en désordre dans sa chambre, tout y étoit de la malpropreté la plus dégoûtante. Églantine, obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, s'ennuyoit mortellement, & consumoit, dans cette désagréable occupation, un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement, ou du moins donner à ses plaisirs.

Tous les matins, il falloit la gronder pour la décider à sortir de son lit. Ensuite, nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservoit régulièrement plus d'une heure après son réveil, & qui se manifestoit par des bâillemens redoublés. Autres sermons sur la longueur excessive de son déjeûner; & puis la promenade, où les remontrances recommençoient, parce qu'Églantine vou-

Digitized by Microsoft®

loit s'aſſeoir au lieu de marcher, & ſe plaignoit ou du froid ou du chaud. Les leçons ne ſe paſſoient pas mieux; Églantine n'en prenoit guères ſans pleurer ou ſans en avoir envie : les récréations n'étoient pas plus amuſantes; il falloit chercher les joujoux égarés & perdus, & s'entendre gronder encore à ce ſujet.

Doralice avoit tous les talens néceſſaires pour former une excellente inſtitutrice, mais elle manquoit d'expérience : cette éducation étoit la première à laquelle elle eût préſidé; en toutes choſes il faut payer ſon apprentiſſage par des fautes, & dans cette occaſion elle en fit une grande. Elle ne prévit pas toutes les conſéquences fâcheuſes qui pouvoient réſulter du défaut dominant de ſa fille (défaut à la vérité qui eſt le plus difficile de détruire). Elle ſe flatta que l'âge & la raiſon donneroient inſenſiblement à Églantine l'activité dont elle étoit dépourvue; elle ſe contenta de la gronder de temps en temps, au lieu de la punir; & elle ne ſentit ſon erreur que lorſqu'il étoit trop tard pour y remédier. — Vous croyez, Maman, que ſi l'on eût mis Églantine en pénitence, on l'auroit corrigée?... — Il eſt rarement néceſſaire d'employer des moyens violens pour corriger les enfans actifs & ſenſibles, parce qu'ils prennent tout vivement; un rien les

Digitized by Microsoft®

affecte, un mot suffit pour les punir. Mais les caractères indolens & froids s'émeuvent difficilement, il leur faut de temps en temps quelques secousses qui puissent les tirer de leur assoupissement habituel. — Maman, quelles pénitences auriez-vous données à Églantine? — Les plus rigoureuses pour elle, & cependant les plus simples. Quand elle n'auroit voulu ni courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurois prolongé sa promenade d'une heure. Quand elle auroit pris une leçon avec nonchalance, j'aurois fait recommencer la leçon; ainsi du reste. Églantine alors pour s'éviter de la peine, se feroit appliquée, auroit pris une activité apparente qui finit toujours par en donner une réelle, &, insensiblement, elle eût changé de caractère.

Doralice ne suivit point cette méthode, & s'en repentit amérement dans la suite. Cependant, voyant la négligence d'Églantine augmenter tous les jours, elle imagina de faire un journal dans lequel elle écrivit chaque soir le détail le plus exact de toutes les choses qu'Églantine avoit perdues dans la journée, avec le prix de toutes ces choses perdues. Elle mettoit dans cette liste les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tachées & gâtées de manière à ne pouvoir plus les porter; les mor-

Digitized by Microsoft®

ceaux de pain jetés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes & les crayons inutilement prodigués ; toutes ces déprédations jointes aux choses perdues, formèrent au bout du mois, la somme de quatre-vingt dix-neuf livres, c'est-à-dire, quatre louis & trois livres.... O Dieu, s'écria Pulchérie, cela est incroyable. Moi, graces au Ciel, dans toute l'année je n'ai perdu que la valeur de quarante francs!... — Oui, reprit Madame de Clémire ; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, & non ce que vous avez gâté & prodigué follement. D'ailleurs, je ne suis pas riche, vous ne portez ni mousseline brodée ni dentelles, vous ne pouvez perdre que des choses communes. Vous n'avez pour bijoux que des étuis de paille & des boîtes de bergamotes, & tous vos joujoux ne valent pas six francs.... — Tant mieux, Maman, interrompit Pulchérie, je suis comme Henriette, la fille de Madame Steinhause, je sens que de beaux ajustemens me gêneroient. Un beau tablier garni de dentelles me rendroit malheureuse ; car je veux aussi, comme Delphine, cueillir des roses sans craindre les épines.... — Ce souhait est naturel. Mais songez qu'Henriette, aussi simple que vous, étoit plus raisonnable encore ; car elle ne perdoit rien. Et songez

Digitized by Microsoft®

auſſi, que ſuivant la proportion des fortunes, vous m'occaſionnez une auſſi forte dépenſe en perdant votre dé d'ivoire & vos ciſeaux Anglois, &c. qu'Églantine en cauſoit à ſa mère en perdant ſon dé d'or & ſes ciſeaux damaſquinés. — Mais auſſi, Maman, pourquoi Doralice n'élevoit-elle pas ſa fille dans la ſimplicité? En lui donnant toutes ces frivolités ſi chères, elle ne faiſoit pas là un bon emploi de ſes richeſſes. — Doralice poſſédoit une fortune conſidérable, elle n'avoit point de fantaiſies pour elle, il lui étoit bien permis de diſpoſer de ſon ſuperflu en faveur de ſa fille. — Mais c'étoit inſpirer à cet enfant le goût de toutes ces bagatelles? — C'eſt en les gardant pour ſoi, & non en les donnant, qu'on en inſpire le goût. Maman, diſoit Églantine à ſa mère, pourquoi n'avez-vous qu'une montre d'or unie avec un petit cordon de ſoie?.... Ma fille, c'eſt qu'une montre unie eſt infiniment plus commode à porter, & par conſéquent plus agréable qu'une belle montre..... Mais, Maman, reprenoit Églantine, vous m'en avez donnée une émaillée, garnie de diamans, avec une chaîne de chatons? — C'eſt qu'à votre âge on eſt frivole, on manque d'eſprit & de raiſon; tout ce qui brille ſéduit; on n'a que des goûts puérils, on aime les perles, les poupées, les diamans, le clinquant,

Digitized by Microsoft®

les bijoux. Ainſi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant. Doralice, en parlant de la ſorte, n'exagéroit pas, elle diſoit la vérité. Et en effet, toute perſonne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaiſir à ſe parer de ces vaines ſuperfluités, n'a pas plus de raiſon & de ſolidité qu'un enfant de ſix ans. Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.

Au bout d'un an, Doralice montra à ſa fille le compte de toutes les choſes qu'elle avoit perdues ou diſſipées dans le cours de l'année; le total des ſommes montoit à plus de douze cent livres. Églantine, qui n'avoit alors que ſept ans, fut peu touchée de ce calcul. Sa mère ſe flattant qu'elle en ſeroit plus frappée lorſqu'elle connoîtroit la valeur de l'argent, continua toujours ſon journal avec la même exactitude; elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Églantine, qui, chaque ſoir, donnoit à Doralice ſur une feuille volante, le détail des prodigalités dont elle avoit été témoin. Doralice mettoit toutes ces feuilles dans une caſſette, ſans les joindre au journal qu'elle écrivoit de ſon côté; & bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent ſi nombreux, qu'il auroit fallu beaucoup de temps pour faire le relevé de toutes les ſommes qu'ils contenoient. Alors Doralice, les ſerrant toujours avec

Digitized by Microsoft®

soin, se décida à n'en faire la supputation que lorsqu'Églatine auroit atteint un âge raisonnable.

En attendant, plus de temps s'écouloit, & plus le journal de Doralice prouvoit que l'indolence d'Églantine ne faisoit qu'augmenter au lieu de diminuer. Églantine alloit souvent se promener au bois de Boulogne; elle y perdit en quatre mois la valeur de cinquante ou soixante louis de bijoux, tantôt une bague, tantôt un flacon; une autre fois un médaillon, sans compter les mouchoirs ou les gants oubliés sur l'herbe. En outre elle brisoit régulièrement tous les jours un évantail, & cassoit le grand ressort & la glace de sa montre, en dérangeoit la répétition, & il falloit payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hiver, la dépense étoit encore plus forte. Églantine, comme toutes les personnes indolentes, étoit extrêmement frileuse; elle se traînoit dans les cendres, elle y laissoit tomber tout ce qu'elle tenoit; elle brûloit ses robes, ses jupons, ses manchons: on étoit obligé de renouveller sa garderobe tous les mois. En outre, quand ses Maîtres venoient, elle avoit presque toujours un mal de tête qui ne lui permettoit pas de prendre ses leçons. On donnoit un cachet au Maître, & on le renvoyoit....—Comment, Maman, dit Césaf, ces maux de tête n'étoient donc pas vé-

Digitized by Microsoft ®

ritables ?—Non. Églantine s'en plaignoit uniquement pour se dispenser de l'étude....—Mais cela est horrible, elle mentoit !....—Voilà où la conduisoit l'indolence, ce défaut qui semble d'abord si léger. Et c'est ainsi qu'il n'est point de défaut qui, lorsqu'il est dominant, n'entraîne les plus affreuses conséquences. Églantine étoit naturellement sincère, mais elle étoit encore plus paresseuse ; & pour s'éviter la plus petite fatigue, elle avoit recours au mensonge, non sans efforts & sans remords ; mais communément la paresse triomphoit de ses scrupules. Cependant Églantine commençoit à sortir de l'enfance, elle touchoit à sa dixième année. Sa mère lui donna de nouveaux Maîtres.

Églantine, excédée du clavecin, & n'y faisant aucun progrès, avoua enfin qu'elle avoit un dégoût invincible pour cet instrument, & prétendit qu'elle avoit envie d'apprendre à jouer du luth. Doralice lui permit d'abandonner le clavecin, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq ans, & on lui donna un Maître de luth. En même temps, le prix qu'avoit coûté le Maître du clavecin, l'achat de la musique, du clavecin, du piano-forté, l'entretien de ces instrumens, tout cet argent se trouvoit perdu, puisqu'Églantine renonçoit à ce talent ; de manière que Doralice

Digitized by Microsoft®

écrivit sur son journal cette dépense, qui se montoit à plus de huit mille francs (*a*). Églantine ne joua du luth qu'un an; son Maître, rebuté de son peu d'application, la quitta. Alors elle apprit à jouer de la guitare avec aussi peu de succès. Enfin la guitare fut abandonnée comme le luth & le clavecin, & la harpe remplaça ces trois instrumens.

Églantine avoit en outre beaucoup d'autres Maîtres. Elle apprenoit le dessin, la géographie, l'anglois, l'italien. Elle avoit un maître de danse, un maître de chant, un répétiteur pour l'accompagner du violon, un maître à écrire, & tous ces maîtres coûtoient dix-neuf à vingt louis par mois; l'indolente Églantine n'en étoit pas plus savante, & la dépense qu'elle occasionnoit n'avoit plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, sa musique, ses livres, ses cartes de géographie étoient déchirés & en morceaux, il falloit en acheter d'autres, n'ayant aucun soin de sa harpe,

(*a*) Ce qui est très-croyable au bout de cinq ans: un bon Maître de clavecin coûte trois louis par mois pour trois leçons par semaine, & beaucoup plus quand il vient tous les jours. Un bon clavecin coûte cinquante louis; un piano-forté quinze ou vingt. Un Facteur, pour accorder ces deux instrumens, coûte douze à quinze livres par mois. La musique est excessivement chère, &c.

Digitized by Microsoft®

elle la laiſſoit à l'humidité devant des fenêtres ouvertes, on étoit obligé de la remonter preſque tous les jours; elle dépenſoit en cordes de harpe, en crayons, en papiers, &c. plus du quadruple de ce qu'une perſonne ſoigneuſe eût coûté.

Comme ſon exceſſive indolence lui rendoit inſupportable toute eſpèce de ſujettion, elle étoit d'une malpropreté honteuſe. En deux ans, on avoit été forcé de renouveller deux fois les meubles de ſon appartement; elle ſe décoiffoit ſur tous les fauteuils de ſa chambre, les rempliſſoit de poudre & de pommade, & ne manquoit jamais de jeter négligemment à terre toutes ſes épingles; ſes robes étoient toujours couvertes de crayons, d'encre, de taches de cire. Tous ces déſagrémens gâtoient en elle la plus jolie figure du monde; elle paſſoit un temps prodigieux à ſa toilette, parce qu'elle ne faiſoit rien qu'avec une extrême lenteur; en même temps perſonne n'étoit plus mal miſe; elle regardoit ſans voir, elle agiſſoit ſans penſer, & elle n'avoit aucune eſpèce de goût en quoi que ce pût être. D'ailleurs elle manquoit abſolument de graces; n'ayant jamais voulu s'aſſujetter à mettre des gants, ſes mains étoient également rudes & rouges, & elle avoit un vilain pied & marchoit de la manière la plus déſagréable,

Digitized by Microsoft®

ble, parce qu'elle portoit constamment des souliers en pantoufles.

Telle étoit Églantine à treize ans. Doralice s'étoit plu à lui former une jolie bibliothèque, dans l'espoir qu'elle prendroit du goût pour la lecture. Églantine, pour obéir à sa mère, lisoit à sa toilette, & dans l'après-midi; c'est-à-dire, elle tenoit un livre, car elle lisoit avec si peu d'attention, qu'il étoit impossible qu'elle acquit la plus legère instruction; aussi à seize ans elle étoit d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avoit rien épargné pour son éducation; elle ne savoit ni l'histoire, ni la géographie, ni même l'orthographe; elle étoit également hors d'état de faire un extrait & d'écrire une lettre, & quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y a guères d'enfans de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, un jeune homme, nommé le Vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice, il avoit vingt-trois ans, & il étoit aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, sa fortune & ses agrémens personnels. Il parut avoir le plus vif desir de plaire à Doralice & d'obtenir son amitié, il sentoit tout le prix de sa simplicité, de sa douceur, de son égalité parfaite; il aimoit également ses manières, son

Digitized by Microsoft®

ton naturel & noble, & sa conversation, à la fois solide, intéressante & agréable; il la rencontroit souvent chez une de ses parentes; il lui avoit fait plusieurs visites, & il n'avoit point encore vu Églantine. Enfin Doralice pria le Vicomte à souper, & à neuf heures Églantine parut dans le sallon; sa mère avoit ce jour-là présidé à sa toilette. Églantine n'avoit rien de recherché dans sa parure, mais ses cheveux ne traînoient pas sur ses épaules, ses oreilles n'étoient point couvertes de poudre & de pommade, & elle avoit lavé ses mains Le Vicomte l'examina avec beaucoup d'attention : d'abord, il la trouva parfaitement belle; un instant après, il remarqua qu'elle n'avoit aucune grace, & au bout d'un quart d'heure, il ne la regarda plus, & il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continua toujours d'aller aussi assidument chez Doralice : un jour qu'il la trouva seule, il lui parla avec une confiance qui autorisa Doralice à lui demander s'il songeoit à se marier: oui, Madame, répondit-il; mais quoique mes parens me laissent absolument la liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront pas; une passion aveugle ne me fera jamais faire de folies; je veux me marier, non pour acquérir

Digitized by Microsoft ®

plus de fortune, ou plus de considération, mais pour être plus heureux: ainsi il faudra que je trouve une personne parfaitement bien élevée, qui joigne les vertus aux agrémens & aux talens; il faudra encore que ses parens soient estimables afin que je puisse les respecter & les chérir, & que sa mère, par exemple, ait toutes les qualités qui vous distinguent, puisqu'elle sera le mentor & le guide de ma femme. Comme le Vicomte achevoit ces mots, il survint une visite qui mit fin à la conversation. Quelques jours après, Doralice apprit que le Vicomte d'Arzelle avoit chargé un de ses gens de questionner adroitement ceux de Doralice relativement à Églantine, & qu'en outre le Vicomte lui-même s'étoit adressé directement à plusieurs maîtres d'Églantine, auxquels il avoit sans peine fait dire l'exacte vérité; de manière qu'il fut, à n'en pouvoir douter, qu'Églantine n'avoit retiré aucun fruit de l'éducation dispendieuse & distinguée que sa mère lui avoit donnée. Depuis ce moment le Vicomte parut beaucoup moins chez Doralice, & bientôt il cessa entièrement d'y aller. Doralice, certaine qu'il auroit épousé Églantine si elle eut été plus aimable, regretta beaucoup pour sa fille un établissement aussi brillant qu'avantageux, & que le seul mérite personnel du Vicomte lui auroit fait préférer à tout autre.

Digitized by Microsoft®

Elle devoit éprouver encore des peines bien plus sensibles. Églantine, plus indolente que jamais, lui causoit tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-sept ans, elle avoit encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avoit de goût pour aucune espèce d'occupation. Cependant comme son cœur étoit bon, & qu'elle aimoit sa mère, elle essayoit quelquefois de vaincre sa nonchalance naturelle; alors on étoit étonné de l'intelligence & des dispositions qu'elle montroit; le cœur sensible de Doralice se rouvroit à l'espérance & à la joie, mais ce bonheur duroit peu; au bout de cinq ou six jours Églantine retomboit dans son apathie ordinaire: elle sentoit confusément ses torts, & cette connoissance, au lieu de lui donner le desir de les réparer, ne lui inspiroit que du découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne point penser, c'est-à-dire, ne réfléchissant jamais, elle ne voyoit pas toute l'ingratitude qu'il y avoit à répondre si mal aux soins de la plus tendre mère, elle se disoit seulement: il est vrai que j'ai causé beaucoup de dépenses inutiles, mais cette dépense n'a pu déranger une fortune aussi considérable que celle de mon père; au reste, je suis jeune, je suis riche, on dit que je suis belle, je puis bien me passer d'instructions & de talens. C'est comme si

Digitized by Microsoft®

elle eût dit : *Je puis bien me paſſer de montrer ma reconnoiſſance à ma mère, je puis bien me paſſer de faire ſon bonheur, & en même temps d'être aimable & d'être aimée.* Voilà comme on raiſonne quand on eſt incapable de réfléchir.

Églantine, n'ayant aucun deſir de plaire & d'obtenir l'approbation de ceux qui l'entouroient, n'avoit nulle eſpèce de conſidération dans la maiſon de ſa mère ; les domeſtiques & les amis de Doralice la regardoient toujours comme un enfant ; elle étoit ſi peu obligeante & ſi ſingulièrement inſipide, faute de réflexion, elle diſoit ſi ſouvent des choſes ſi déplacées, qu'elle étoit dans la ſociété également importune, ennuyeuſe & déſagréable. Toute contrainte lui paroiſſoit inſupportable, & preſque tout étoit contrainte pour elle ; tous les uſages reçus dans le monde lui ſembloient tyranniques ; elle trouvoit la politeſſe gênante, & elle n'étoit à ſon aiſe qu'avec des perſonnes ſubalternes & ſans éducation. Loin de rechercher les conſeils dont elle avoit beſoin, elle les craignoit parce qu'elle ſentoit qu'elle n'auroit pas le courage de les ſuivre ; auſſi quand Doralice lui repréſentoit les inconvéniens de ſon caractère, Églantine l'écoutoit avec plus de dépit que de repentir. Ces converſations étoient toujours ſuivies d'un embarras & d'une humeur de

Digitized by Microsoft®

la part d'Églantine, qu'elle ne pouvoit vaincre ni dissimuler; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevoit, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle aimoit toujours mieux aggraver ses torts que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Églantine, en prenant tant de nouveaux défauts, n'avoit perdu aucun de ceux qu'on lui reprochoit dans son enfance; elle avoit pour son entretien, depuis deux ans, une pension aussi forte que si elle eût été mariée; cependant elle étoit toujours mal mise & faisoit des dettes. Enfin elle atteignit sa dix-huitieme année, époque heureuse pour elle, parce que c'étoit celle où l'on devoit congédier sans retour tous les maîtres. Ce jour même, Doralice vint le matin dans la chambre d'Églantine; elle tenoit un livre, elle le posa sur une table, & s'asseyant auprès de sa fille: vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle, c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie; j'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvois faire, je vous en apporte la preuve; voici le journal dont je vous ai parlé souvent, il contient le détail de toutes les choses que vous avez perdues depuis votre enfance, & de toutes les dépenses inutiles que vous avez coûtées; j'y ai joint les anciens mé-

Digitized by Microsoft®

moires de votre gouvernante, ceux de votre femme-de-chambre, &c. j'ai relevé de ces différentes sommes, ce qui produit un total de cent trois mille francs..... Ah, Maman, s'écria Églantine, est-il possible!... Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses nécessaires, tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose; par exemple vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique; je n'ai point parlé de ces deux maîtres dans mon journal, quoique j'aie été obligée de vous les conserver beaucoup plus long-temps que je n'aurois fait si vous eussiez eu plus d'application. J'ai dû mettre encore au nombre des dépenses perdues tout ce qu'ont coûté les maîtres d'instrumens, de dessin, de géographie, d'histoire, de blason, d'arithmétique, &c. sans oublier la maîtresse qui vous a appris à broder pendant deux ans, & l'énorme quantité de soie, de chenille, de paillettes, de satin, de velours, &c. que vous avez dépensée sans avoir jamais fait un ouvrage qui pût servir.... Mais, repartit Églantine; cent trois mille francs!.... Je ne puis le concevoir. Votre surprise cessera, dit Doralice, si vous voulez vous rappeller ce que je vous ai dit mille fois, qu'il n'est point de petites dépenses qui, souvent

Digitized by Microsoft®

répétées, ne deviennent exorbitantes, & par conséquent ruineuses; un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres; depuis l'âge de huit ans, jusqu'à ce moment, vous n'avez point passé de mois sans les envoyer chez l'horloger ou chez le bijoutier, tantôt pour y remettre des glaces, ou même un cadran neuf, ou pour faire raccommoder la répétition, & tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamans &c. Il n'y a pas de mois que ces montres n'ayent au moins coûté sept ou huit francs d'entretien; il y en a beaucoup où elles ont coûté trois ou quatre louis, de manière qu'au bout de dix ans, ce seul article monte à cent huit louis. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainsi, en songeant à combien d'autres usages on auroit pû l'employer. Cent trois mille francs que vous avez perdus, ma fille, auroient pû assurer un sort heureux à plus de vingt familles infortunées.

Cette dernière réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Églantine; elle prit une des mains de sa mère, & la serrant dans les siennes: O que je suis coupable, s'écria-t-elle.... Mais, ma chère Maman, quoique je sois sans talens, quoique je n'aye pas d'instruction, cependant il me reste les élémens de tout ce qu'on m'a appris.... Sans doute, reprit Doralice, & si vous vouliez vous

Digitized by Microsoft®

appliquer, étudier ſérieuſement, vous pourriez encore regagner une partie de l'argent que vous avez perdu, mais il faudroit que vous euſſiez déſormais autant de perſévérance & d'activité, que vous avez montré juſqu'ici d'inconſtance & de pareſſe. A ces mots Églantine ſoupira & tomba dans la rêverie: je ſais, continua Doralice, que votre fortune & les louanges qu'on donne à votre figure, vous perſuadent que vous avez moins beſoin de talens & de graces que beaucoup d'autres perſonnes, mais parce qu'on poſſède les avantages les plus fragiles & les moins eſtimables de tous, eſt-ce une raiſon pour dédaigner ceux qui, ſeuls, peuvent procurer des ſuffrages véritablement flatteurs? eſt-ce la beauté qui fait aimer? Séparée des graces, elle n'a même pas le droit de plaire. Sont-ce les richeſſes qui rendent heureux? n'êtes-vous pas conſumée d'ennui, toujours mécontente des autres & de vous-même?.... D'ailleurs, connoiſſez-vous l'état des affaires de votre père? & s'il ſe ruinoit?.... Ces derniers mots réveillèrent l'attention d'Églantine; elle regarda ſa mère avec une eſpèce d'effroi. Doralice ceſſa de parler, lèva les yeux au Ciel, & après quelques momens d'un morne ſilence qu'Églantine n'oſoit rompre, elle reprit la parole, changea d'entretien, & au bout d'un demi

Digitized by Microsoft®

quart-d'heure elle se leva, sortit, & laissa sa fille accablée de tristesse & d'inquiétude.

Les alarmes d'Églantine n'étoient que trop fondées. Mondor, son père, aussi insatiable que Doralice étoit modérée, n'avoit pu se contenter de deux-cent mille livres de rente ; il s'étoit engagé dans des entreprises immenses, & couroit à grands pas vers sa ruine totale. Doralice ne connoissoit pas toute l'étendue de son malheur, mais elle en soupçonnoit une partie, & c'est ce qu'elle avoit voulu faire entendre à sa fille. Mondor mieux instruit, dans l'espoir de conserver son crédit, tâchoit de cacher le mauvais état de ses affaires, mais bientôt plusieurs banqueroutes de ses associés en découvrirent le désordre affreux. Mondor n'avoit pas une ame faite pour supporter l'adversité ; il tomba malade, & les soins de Doralice & d'Églantine ne purent l'arracher au trépas ; il expira en détestant l'ambition & la cupidité, funestes causes & de sa ruine & de sa mort. Doralice alors s'occupa du soin de satisfaire tous ses créanciers. La fortune entière de Mondor n'y put suffire : Doralice possédoit une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avoient aucun droit ; mais afin de completter la somme nécessaire pour payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus

Digitized by Microsoft®

de cette terre, le seul bien qui lui restât. Églantine sacrifia au même usage, tous les diamans qu'elle tenoit de sa mère.

Ces arrangemens faits, il ne restoit à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux & quelque argenterie, elle les vendit & en eut vingt mille francs: il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. O ma mère, s'écria douloureusement Églantine, vingt mille francs! Voilà donc tout ce qui vous reste.... Quelle pensée pour moi quand je me rappelle tout ce que je vous ai coûté!.... N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant, si j'eusse prévû les malheurs que le sort nous réservoit, tu n'aurois jamais su un détail dont le souvenir est une peine de plus pour toi; je l'ai brûlé ce journal, & tout ce qu'il contenoit est pour jamais effacé de ma mémoire.... Ah, reprit Églantine, en tombant aux pieds de sa mère, j'éprouve un repentir trop vrai pour les oublier jamais, ces fautes que vous me pardonnez avec tant de générosité!.... Le desir & l'espoir de les réparer & de faire votre bonheur, peuvent seuls maintenant m'attacher à la vie.... O Ma-

Digitized by Microsoft®

man, je le sais, une fille digne de vous pourroit vous consoler de vos malheurs : eh bien je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent; il vous faut une amie, je deviendrai la vôtre, & pour obtenir un titre si cher, je pourrai tout sur moi-même....

Pendant ce discours, Doralice contemploit avec ravissement Églantine baignée de larmes & serrant ses genoux; elle la releva, la prit dans ses bras, & la pressant contre son sein : Tu me fais éprouver dans cet instant, dit-elle, toute la joie que le cœur d'une mère peut ressentir; va, ne gémis plus sur mon sort.... En prononçant ces paroles, Doralice ne pouvoit retenir ses pleurs, mais ces larmes étoient les plus douces qu'elle eût jamais versées. Le soir même qui suivit cet entretien, Églantine se plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain on lui trouva de la fièvre; Doralice envoya chercher un médecin, qui, après avoir attentivement examiné la malade, déclara qu'elle avoit tous les symptômes qui précèdent la petite vérole; il ne se trompoit pas, cette maladie se manifesta de la manière la plus inquiétante; le médecin ne cacha point à Doralice que la petite vérole étoit confluente & de la plus mauvaise qualité. Doralice, accablée de désespoir, ne quitta plus le chevet d'Églantine, &

Digitized by Microsoft®

passa quatre jours dans cette mortelle inquiétude. Églantine, dans l'accès d'un délire affreux, recevoit les soins de sa mère sans la reconnoître ; elle étoit dans ses bras & l'appelloit, en s'écriant douloureusement : *Ma mère m'abandonne !.... Je l'ai mérité !.... Je ne l'ai pas rendue heureuse !.... Je meurs sans recevoir sa bénédiction !.... O mon Dieu pardonnez-moi....*

Ces discours entrecoupés de soupirs & de sanglots, perçoient l'ame de Doralice ; en vain elle répondoit à sa fille, en vain elle la baignoit de ses larmes, Églantine ne l'entendoit pas & recommençoit toujours ses tristes plaintes. La maladie, faisant de rapides progrès, se porta surtout au visage d'Églantine, & bientôt couvrant ses yeux d'une croute épaisse, la priva totalement de la lumière. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite vérole, n'inquiéta pas d'abord, mais ensuite il devint si considérable ; que le médecin en fut vivement allarmé, & ne put dissimuler à Doralice qu'il craignoit qu'Églantine ne perdît la vûe pour jamais. O ciel, s'écria la malheureuse mère, ma fille seroit aveugle !... Le mal, reprit le médecin, ne me paroît pas encore sans remède, & je vais vous en proposer un qui m'a réussi dans une circonstance semblable ; il s'agit de donner un cours à l'humeur qui

Digitized by Microsoft®

se porte sur les yeux.... Avec de l'argent il n'est point de secours qu'on ne puisse obtenir, sur-tout à Paris.... Il ne seroit pas difficile de trouver une personne dans la misère, qui voulut consentir à rendre à Mademoiselle votre fille, le service pénible & dégoûtant qui pourroit lui conserver la vûe; mais il seroit à desirer que cette personne fût parfaitement saine (a).... Quel service, interrompit vivement Doralice, & que voulez-vous dire? Il faudroit, répondit le médecin, que quelqu'un consentît à sucer doucement le venin qui se porte sur les yeux de Mademoiselle votre fille. O Dieu, je vous rends graces, s'écria Doralice, en joignant les mains, je vous rends

(a) Si le trait qu'on va lire étoit inventé, il n'auroit aucun prix. On n'est pas excusable lorsque dans un sujet d'invention on offre des détails faits pour répugner à l'imagination & révolter les sens; mais ces mêmes détails ajoûtent à l'intérêt & deviennent sublimes quand on ne peut douter de leur vérité. C'est une personne très-connue, Madame des R.... car je ne puis m'empêcher d'écrire au moins les lettres initiales du nom d'une si bonne mère, qui a été capable de cette action touchante. Un trait semblable auroit seul suffi pour justifier la confiance qu'une grande Princesse a témoignée à cette personne estimable, en la chargeant de la première éducation des Princes ses enfans.

Comme Doralice étoit une excellente mère, je n'ai pu me défendre de lui attribuer cette action; certaine, par les détails de son histoire, qu'elle eût été capable de la faire.

Digitized by Microsoft®

graces de m'avoir donné un sang pur & une bonne santé.... Ah, de ce moment seul je sens tout le prix de ce bienfait! Allons, Monsieur, continua-t-elle, en se retournant vers le médecin, ne perdons point de temps, allons chez ma fille, venez.... Quoi! Madame, dit le médecin, seroit-il possible que vous voulussiez vous charger vous-même d'une opération semblable!.... Quand vous pourriez avec de l'argent.... — Qui, moi! J'abuserois ainsi de la misère d'un infortuné, je le forcerois à vaincre un dégoût invincible pour lui, & si facile à surmonter pour moi! Pouvant faire une action de mère, j'en ferois une inhumaine & lâche!.... Pouvant rendre un service important à ma fille, je me dispenserois de ce devoir cher & sacré!.... — Mais, Madame, aurez-vous le courage?.... — Je suis mère, ma fille est en danger, & vous doutez de mon courage!.... — Mais vous exposez votre santé.... — Venez, ne différons plus. En disant ces mots, Doralice, sans écouter davantage le médecin, l'entraîna dans la chambre de sa fille.

Madame de Clémire en étoit là de son récit, quand la Baronne, regardant à sa montre, donna le signal de la retraite; elle se leva, on demanda vainement une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain Madame de Clé-

Digitized by Microsoft®

mire reprit l'hiſtoire d'Églantine en ces termes :

Nous en étions reſtés au moment où Doralice ſe diſpoſoit à entrer dans l'appartement de ſa fille. Cette dernière avoit repris toute ſa connoiſſance depuis la veille : Doralice, en l'engageant à ſouffrir le remède ordonné par le médecin, ſe garda bien de lui dire qu'elle même ſe chargeoit de l'opération. J'ai trouvé, lui dit-elle, une femme diſpoſée à vous rendre ce ſervice, & elle en ſera ſi bien récompenſée que vous ne devez pas la plaindre ! O Ciel, interrompit Églantine, comment ne plaindrai-je pas une perſonne aſſez infortunée pour ſe décider à ſe charger de cette horrible opération ! Eh quoi, ne peut-on me rendre la vûe qu'à ce prix ?.... Mon cœur ſe ſoulève à la ſeule idée de ce que cette malheureuſe femme va ſouffrir.... Ah l'humanité permet-elle d'acheter un ſemblable ſecours !.... Songez à votre mère, reprit Doralice, ſongez à la mortelle inquiétude qui déchire ſon ame ! D'ailleurs, cette femme, ayant eu la petite vérole, ne peut craindre la contagion de cette maladie, & ſoyez ſûre, qu'uniquement occupée de votre guériſon & de ſa récompenſe, elle ne trouvera rien de pénible dans l'emploi auquel elle ſe conſacre. Enfin ma fille, j'exige de vous cette preuve de ſoumiſſion... Vous obéir, repliqua Églantine, eſt le premier de

Digitized by Microsoft®

de mes devoirs; vous l'ordonnez, il ne m'eſt plus permis de balancer.

A ces mots, on fit entrer une femme qui s'approcha du lit de la malade, & qui l'aſſura d'un ton ferme de ſon zèle & de ſon courage. Allons dit Doralice, commencez donc cette opération, je vous laiſſe & je reviendrai quand elle ſera finie. En diſant ces paroles, Doralice feignit de ſortir de la chambre; enſuite elle ſe rapprocha doucement du lit d'Églantine, elle ſe mit à la place de la femme qui ſe tint derrière elle, afin qu'Églantine de temps en temps pût entendre cette voix inconnue qui lui avoit parlé d'abord. Églantine croyant ſa mère ſortie, conjura le médecin de différer encore un moment l'opération: alors, croyant s'adreſſer à la femme inconnue, elle ſaiſit une des mains de ſa mère, & la ſerrant dans les ſiennes: ô malheureuſe femme, lui dit-elle, pardonnez-moi l'affreuſe extrêmité où vous réduit la fortune... Hélas, je ſens trembler votre main!... Eh quoi, vous preſſez la mienne! O Ciel, implorez-vous ma pitié?.... Cette opération eſt-elle au-deſſus de vos forces? Ah! je le conçois.... Ah, Dieu! pourſuivit Églantine, elle me ſerre dans ſes bras!.... je l'entends pleurer.... Vos diſcours, interrompit le médecin, & votre humanité l'attendriſſent; vous changez ſon zèle en affection,

Digitized by Microsoft®

A ces mots, la voix inconnue prit la parole & protesta que sa résolution étoit inébranlable, & qu'elle lui coûtoit mille fois moins qu'Églantine ne pouvoit l'imaginer. Quand elle eut cessé de parler, le médecin imposa silence à tout ce qui étoit dans la chambre, & fit commencer l'opération qui dura à-peu-près six minutes. Au bout de ce temps le médecin renvoya la femme, en lui recommandant de venir le soir, ce qu'elle promit, après avoir reçu les plus tendres remercimens d'Églantine, & l'assurance d'une reconnoissance éternelle.

Ce secours, renouvellé plusieurs fois, produisit un mieux sensible. Enfin le troisième jour, le médecin déclara qu'on n'employeroit plus qu'une fois ce remède si affligeant pour Églantine. Durant cette dernière opération, Églantine se croyant toujours dans les bras d'une femme étrangère, tout-à-coup fit un cri de joie en s'écriant: j'apperçois le jour. En disant ces paroles, elle lève la tête pour voir celle qui lui rendoit la vûe; mais au lieu de la figure inconnue qu'elle cherche, quel est l'excès de sa surprise & de son saisissement en reconnoissant le visage chéri de la plus tendre des mères!.... Juste Dieu! s'écria-t-elle, quoi, c'est vous, c'est ma mère!.... ses sanglots lui coupent la parole, & se jetant sur le sein de

Digitized by Microsoft®

Doralice, elle ne peut d'abord exprimer les transports passionnés de sa reconnoissance que par des larmes.... Le médecin lui confirme qu'elle n'a jamais dû qu'à Doralice tous les secours qu'elle a reçus. O ma mère, dit Églantine, combien la vie me devient chère!.... Ah qu'il me seroit douloureux de la perdre avant d'avoir pu vous témoigner ma tendresse & ma reconnoissance!.... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, & je ne puis être heureuse que par vous..... Églantine parloit avec tant d'action & de feu que le médecin, craignant pour elle l'effet d'une émotion si violente, l'interrompit & fit cesser une conversation qui auroit pu redoubler sa fièvre.

Depuis ce jour la maladie ne donna plus d'inquiétude; mais le médecin déclara qu'elle laisseroit des traces fâcheuses sur la figure d'Églantine. En effet, Églantine perdit sa beauté; quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite vérole, & qu'elle n'eût aucune couture sur le visage, elle étoit à peine reconnoissable: elle avoit perdu les plus beaux cheveux du monde, ses traits étoient grossis, & elle n'avoit plus cet éclat brillant que donne un teint uni, & d'une blancheur éblouissante. Sachant combien elle étoit changée, elle n'eut aucun empressement de se regarder dans un miroir; cependant lorsqu'elle

Digitized by Microsoft®

se leva pour la première fois, elle ne put éviter de se voir. Sa mère lui donnoit le bras, & en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Églantine en jetant les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir, & s'arrêtant : est-ce-là, dit-elle, cette figure qu'on louoit tant il y a trois semaines ! Quel seroit votre sort, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un grand prix à cette beauté fragile qu'un instant peut enlever !.... & qu'il faut nécessairement perdre dans le court espace de quelques années....

Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagéroit un peu afin de consoler Églantine; car on peut, en perdant la jeunesse, conserver la beauté.... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant Madame de Palmis, que tout le monde trouve si jolie, n'est plus jeune; elle a, dit-on, trente-six ans. — Aussi n'est-elle plus jolie; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répète tous les jours qu'elle n'a jamais été plus charmante, qu'elle a l'air d'avoir dix-huit ans, &c. Lorsqu'elle avoit cet âge, beaucoup de femmes critiquoient sa figure; maintenant toutes s'accordent à la louer, précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle étoit. Les jeunes

Digitized by Microsoft®

personnes savent bien que les seuls agrémens de la première jeunesse sont toujours préférés à la plus parfaite régularité que puisse offrir un visage de trente-six ans; & les femmes qui approchent de quarante ans, ne manquent pas de préférer la beauté de trente-six ans, à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de personnes soutiennent que Madame de Palmis est plus belle que la Comtesse Rosalie. L'une, à son déclin, ne cause plus d'ombrage; l'autre, à son aurore, excite la basse & ridicule envie de toutes les femmes assez bornées & assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi, je n'ai jamais vu de femme qui, passé trente ans, fût aussi jolie qu'à dix-huit, & qui fût véritablement charmante sans le secours de l'art, c'est-à-dire, sans rouge, sans parure, ou sans l'illusion des lumières. Allons, Maman, dit Caroline, je vois bien à présent que Doralice n'exagéroit pas, & qu'elle avoit bien raison de dire qu'il faudroit être insensée pour attacher quelque prix à un avantage si frivole, & dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chère Maman, de reprendre la charmante histoire. Je suis sûre qu'Eglantine est à présent corrigée pour toujours, & qu'elle va faire le bonheur de sa mère.

Vous ne vous trompez pas, reprit Madame de

Digitized by Microsoft®

Clémire. Églantine, éclairée par le malheur & par la reconnoiſſance, ſut vaincre tous ſes défauts, & devint auſſi raiſonnable, auſſi active, auſſi digne d'être aimée, qu'elle avoit été indolente, pareſſeuſe, inconſtante & légère. Auſſi-tôt que ſa ſanté fut entièrement rétablie, Doralice partit avec elle pour la Suiſſe. Les deux voyageuſes ſe rendirent d'abord à Lyon, prirent enſuite la route de Genève; elles paſſèrent par le Fort de l'Écluſe, (entre Châtillon & Colonges) très-remarquable par la ſingularité de ſa ſituation. Elles s'arrêtèrent à Bellegarde pour y voir ce que les gens du pays appellent *la perdition du Rhône*.. C'eſt un endroit près du pont de Lucé (*a*), où l'on voit en effet le Rhône ſe perdre ſous d'énormes rochers, dans de vaſtes gouffres, & reparoître enſuite en ſe précipitant en caſcade ſur d'autres rochers. Ce lieu, environné de montagnes, de précipices profonds, de rochers couverts de mouſſes & de verdure, ſuffiroit ſeul pour dégoûter à jamais de ces froids jardins à l'Angloiſe, où l'on a voulu follement imiter de ſemblables effets. Après avoir paſſé quelques jours à Genève, Doralice parcourut les rives charmantes du lac, dans l'intention

(*a*) La moitié de ce pont appartient à la France, & l'autre moitié à la Savoye.

Digitized by Microsoft®

de chercher une maiſon où elle pût s'établir, & elle prit la réſolution de ſe fixer à Morges, jolie ville entre Genève & Lauſanne (*a*), ſur le bord du lac, & dans une ſituation raviſſante.

Doralice loua une petite maiſon dans cet agréable ſéjour; les fenêtres du ſallon donnoient d'un côté ſur des campagnes riantes & fertiles, & de l'autre, elles laiſſoient voir le lac de Genève, & par de-là les immenſes montagnes chargées de glaces qui bornent l'horizon. On ne peut ſe faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aſpects différents dans un jour, par l'effet des divers accidens de lumière qui s'y ſuccèdent. Au lever de l'aurore, leurs ſommités & leurs rochers ſont couleur de roſe, & les monceaux de glaces qui les couvrent, reſſemblent à des nuages tranſparens. Quand le ſoleil devient plus vif, les montagnes prennent des couleurs plus foncées, & paroiſſent ſucceſſivement gris de lin, violettes & bleu-brun. Au coucher du ſoleil, elles ſe dorent, on croit voir d'énormes maſſes de topaſes, & les yeux ſont éblouis de l'éclat brillant de leurs couleurs. Le lac de Genève préſente des variétés auſſi piquantes. Lorſqu'il eſt tranquille, ſon onde pure & limpide réfléchit la couleur des cieux; mais

(*a*) A huit lieues de Genève, & à deux lieues de Lauſanne.

Digitized by Microsoft®

lorſqu'il eſt agité, il reſſemble à la mer, il en produit le bruit impoſant, il en a la majeſté. Tour-à-tour tumultueux & paiſible, il attire, il charme, il étonne les yeux par des ſpectacles toujours nouveaux.

Églantine ne pouvoit ſe laſſer de contempler cette vûe raviſſante. Que tout ce que j'ai admiré juſqu'ici, diſoit-elle, me paroîtroit inſipide à préſent! Avec quelle indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones, & ces jardins ſi vantés. Me voilà brouillée pour toujours avec les rivières factices, les petits rochers & les petites montagnes.... Si vous aviez fait le voyage d'Italie, ajouta Doralice, vous n'aimeriez pas d'avantage *les petites ruines*.... Il me ſemble, reprit Églantine, que les Poëtes & les Peintres ne devroient ni décrire les beautés de la nature, ni faire des payſages, ſans avoir vu l'Italie & la Suiſſe. Je ſuis de votre avis, répondit Doralice. Auteuil & Charenton peuvent inſpirer de jolis vers, mais non pas les grandes idées qui produiſent dans ce genre des ouvrages immortels. Louis Bakhuiſen, fameux peintre Hollandois (*a*), s'expoſa mille fois ſur la mer agitée par de violentes tempêtes, pour obſerver le mou-

(*a*) Mort en 1709.

Digitized by Microsoft®

vement des vagues, le choc & les débris des vaisseaux échoués contre les écueils, le travail & le trouble des matelots épouvantés. Le célèbre Rugendas (*a*), peintre de batailles, vit le siège, le bombardement, la prise & le pillage d'Augsbourg. Il brava la mort plusieurs fois, afin de considérer à loisir les effets des boulets & des bombes, & toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu dessiner au milieu du carnage, & en rapporter des dessins exécutés avec le même soin que s'ils eussent été faits dans son cabinet. Vander-Meulen (*b*) suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant sur les lieux les villes fortifiées & leurs environs; toutes les différentes marches de l'armée, les campemens, les haltes & les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qu'il fit de l'histoire de ce Prince. Voilà l'activité, le courage que peut donner le noble desir de se distinguer; mais quand on préfère à la vraie gloire les petits succès du moment, on n'a besoin ni d'instructions ni de grands talens. On reste chez

(*a*) Mort en 1742. Une maladie lui ayant ôté pour un temps, la possibilité de peindre de la main droite, il s'exerça à peindre de la gauche, & y réussit parfaitement. Voyez *Extraits des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres*, ouvrage estimable en 2 volumes, par M. P. D. L. F.

(*b*) Mort à Paris en 1690.

Digitized by Microsoft®

ſoi, on intrigue, on cabale, on ſe fait un parti, on peint ou l'on écrit ſans chaleur & ſans vérité, &, par conſéquent, ſans génie ; mais on eſt loué deux jours. Au reſte, il y a beaucoup de gens qui ſe rendent juſtice en ne pouſſant pas plus loin leur ambition.

Églantine écoutoit ſa mère avec un plaiſir qu'elle n'avoit jamais éprouvé. Autrefois inſenſible aux charmes ſi doux de la converſation, ſon indolence & ſa diſtraction l'empêchoient d'y prendre part ; mais ſes malheurs avoient produit en elle une révolution auſſi ſubite qu'étonnante. Son caractère étoit abſolument changé ; elle réfléchiſſoit, elle ſentoit vivement, & elle goûtoit une ſatisfaction inexprimable à s'entretenir avec ſa mère. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avoit cauſés par ſon indolence, elle s'occupoit avec une activité qui la fatigua d'abord, mais qui bientôt ceſſa de lui paroître pénible. La lecture, la muſique & le deſſin rempliſſoient tous ſes momens. Comme elle s'appliquoit véritablement, l'étude & le travail, loin de l'ennuyer, l'amuſoient & l'attachoient également. Dans les commencemens, elle n'avoit été guidée que par le deſir de rendre ſa mère heureuſe, & de lui prouver ſa reconnoiſſance ; mais enſuite, charmée & ſurpriſe elle-

Digitized by Microsoft®

même de la rapidité de ſes progrès, elle étudia pour ſon propre plaiſir, & à force d'ardeur, de patience & d'application, elle parvint à regagner tout le temps qu'elle avoit perdu. Elle acquit des connoiſſances ſolides & des talens ſupérieurs; l'agréable ſéjour qu'elle habitoit lui devenoit tous les jours plus cher.

Comme deux perſonnes peuvent vivre à Morges dans l'aiſance avec mille écus par an, elle ne s'appercevoit pas de la perte de ſa fortune; elle occupoit une maiſon commode; elle avoit un cabinet charmant. Aſſiſe à ſon bureau, elle voyoit le lac & les montagnes; elle trouvoit que cette vûe valoit bien celle de la Seine & des Boulevards. Elle faiſoit beaucoup meilleure chère que dans le temps de ſon opulence; de bons fruits, du gibier, le délicieux laitage de la Suiſſe, l'excellent poiſſon du lac de Genève, ne lui laiſſoient rien à deſirer à cet égard. Morges, ſes environs, & Lauſanne, lui offroient de plus toutes les reſſources de ſociété qu'on peut ſouhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la ſimplicité des mœurs les plus pures, & les femmes y ſont également aimables, inſtruites & vertueuſes.

Doralice & ſa fille alloient ſouvent à Lauſanne; elles y firent connoiſſance avec une jeune veuve,

Digitized by Microsoft®

nommée Isabelle, qui joignoit à tous les charmes extérieurs mille talens agréables, un esprit fin, délicat, cultivé, un cœur sensible, & les qualités les plus estimables & les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice & d'Églantine, qu'elle suivoit souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisoient aux environs de Genève. Tantôt elles s'engageoient dans de longues promenades sur le lac; tantôt on rassembloit à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, & l'on faisoit de la musique; ou bien l'on formoit un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Églantine étoit le principal ornement de ces petites fêtes par ses agrémens, sa gaîté & ses talens. Elle n'étoit plus belle, mais elle plaisoit mille fois davantage que dans le temps où l'on admiroit justement la régularité de ses traits & l'éclat éblouissant de son teint. Elle avoit conservé la plus belle taille du monde, & elle avoit acquis les graces & le maintien sans lesquels cet avantage est à peine remarqué. Elle n'étoit plus habillée avec magnificence; mais elle étoit mise avec goût. On la regardoit sans étonnement; mais plus on la regardoit & plus on aimoit sa figure. Son visage avoit pris de l'expression; enfin elle n'avoit plus la beauté qui frappe tous les yeux, elle avoit mieux, elle pos-

Digitized by Microsoft®

ſédoit le charme qui les attire & qui les fixe.

Il y avoit près de dix-huit mois que Doralice habitoit Morges, ſans qu'elle eût pu ſe réſoudre à s'en éloigner & à voyager dans la Suiſſe comme elle en avoit toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connoître à ſa fille un pays ſi intéreſſant, elle ſe décida enfin à quitter, pour quelques-temps, & ſa petite maiſon, & l'aimable Iſabelle. Elle partit avec Églantine ſur la fin de Juin, & alla d'abord à Berne, ville charmante par ſa régularité & la beauté de ſa ſituation. Ses rues ſont extrêmement larges & coupées dans le milieu par un petit ruiſſeau d'une eau coulante & pure. Des deux côtés des rues il y a de belles arcades qui forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille; & le fond de ces arcades, ſi commodes pour les gens de pied, eſt rempli de jolies boutiques. Les promenades de Berne ſont raviſſantes, & la terraſſe, ſituée ſur l'Aar, préſente de tous côtés une vûe admirable (*a*).

Doralice paſſa quelques jours à Berne, & après

(*a*) On trouve dans un coin de cette terraſſe une inſcription qui conſerve la mémoire d'un événement ſingulier. Un Écolier, étant à cheval, tomba du haut de la terraſſe en bas; il fit une chûte de 120 pieds; ſon cheval fut tué, mais l'Écolier en fut quitte pour deux jambes caſſées. Il a vécu 40 ans depuis; il a été Miniſtre, & eſt mort l'an 1694.

Digitized by Microsoft®

avoir été à Hindelbank, village où l'on voit de ſuperbes tombeaux (9), elle partit de Berne, & dirigea ſa route vers les fameuſes glacières du Grindelwald, à vingt lieues de Berne.

De toutes les glacières qui ſe trouvent dans les Alpes, la plus remarquable eſt celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte ſon nom. Le ſommet de la montagne eſt occupé par un immenſe réſervoir d'eau glacée. La roche qui ſert de baſſin à ce lac, eſt d'un marbre noir veiné de blanc; la partie qui deſcend en pente eſt d'un beau marbre varié. Les eaux ſuperflues du lac & des glaçons qui ſont à la ſurface, obligées de s'écouler & de rouler ſucceſſivement ſur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particulièrement *les Glacières*; c'eſt-à-dire, cet aſſemblage de glaces en pyramides qui tapiſſent toute la pente de la montagne. Rien n'eſt comparable à la beauté de ce brillant amphithéâtre, couvert de tours ou d'obéliſques qui paroiſſent être du criſtal le plus pur, & qui s'élèvent à plus de trente ou quarante pieds de hauteur. Ce ſpectacle eſt éblouiſſant, ſur-tout lorſqu'en été le ſoleil darde ſes rayons ſur ces grouppes de pyramides glacées. Alors toute la glacière commence à fumer & à jeter un éclat que les yeux ont peine à ſoutenir. Le vallon eſt bordé des deux côtés par deux mon-

Digitized by Microsoft®

tagnes couvertes de verdure, & d'une forêt de ſapins.

Doralice & ſa fille, après avoir vu le Grindelwald, continuèrent leur voyage dans l'intérieur de la Suiſſe; & voulant connoître l'auteur du Poëme d'Abel, elles allèrent à Zuric (*a*). Elles virent un grand Poëte, d'autant plus intéreſſant, qu'il devoit une partie de ſes talens à la ſenſibilité de ſon ame & à la pureté de ſes mœurs. S'il n'eût pas aimé la campagne, s'il n'eût pas habité le plus délicieux pays du monde, enfin s'il n'eût pas été bon père & bon mari, il n'auroit point fait ces Idylles charmantes où la vertu ſe montre ſous des traits ſi touchans, & ſous une forme ſi ſéduiſante. Pourquoi ces ouvrages, d'un genre ſi ſimple, ont-ils tant de charmes? Pourquoi ſont-ils traduits dans toutes les langues? C'eſt que l'auteur a ſenti tout ce qu'il exprime, c'eſt qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans preſque toutes ſes promenades. En parcourant les bords enchantés du lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Geſner montroit à Doralice les lieux charmans qu'il avoit deſſinés (*b*) ou décrits dans ſes vers; & Doralice admira ſur-tout

(*a*) Situé ſur la Limmat.

(*b*) Geſner deſſine auſſi-bien qu'il écrit.

Digitized by Microsoft®

le bocage de pampres où Gesner composa la délicieuse Idylle de *Mirtylle*.

Doralice & Églantine passèrent huit jours avec Gesner. Elles le contemplèrent au milieu de sa famille, de ses occupations, & elles virent toujours en lui un sage heureux, un vrai philosophe & un digne peintre de la nature.

Après une absence de deux mois, Doralice & sa fille se retrouvèrent avec transport dans leur petite maison de Morges. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hiver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres & les longues promenades. Il y avoit deux ans que Doralice avoit quitté Paris; Églantine touchoit à sa vingtième année; elle faisoit les délices de sa mère, & ne connoissoit le bonheur que depuis qu'elle habitoit Morges.

Un soir qu'Églantine & Doralice se promenoient sur les bords du lac, elles rencontrèrent un jeune-homme vêtu de noir, qui marchoit lentement, & paroissoit plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les yeux, fit un mouvement de surprise & s'avança. Alors Doralice reconnut, avec étonnement, le Vicomte d'Arzelle. Après les premiers complimens, le Vicomte lui apprit qu'il avoit éprouvé le plus grand des malheurs, celui de perdre un père

Digitized by Microsoft®

père chéri; & il ajouta, que depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avoit pris la résolution de voyager; qu'il comptoit passer deux mois en Suisse, & partir ensuite pour l'Italie. Comme il finissoit ce récit, Doralice, voyant la nuit s'approcher, reprit le chemin de sa maison. Le Vicomte demanda la permission de la suivre, & lui offrit son bras. Dans ce moment il se ressouvint que Doralice avoit une fille, & il s'apperçut qu'elle étoit avec elle. Il lui adressa la parole; mais ne put la voir: elle étoit cachée par sa mère; &, d'ailleurs, l'obscurité ne lui auroit pas permis de distinguer ses traits. Doralice arriva à la porte de sa petite maison. Elle sonne; une servante vient ouvrir. On entre dans la cour, & le Vicomte dit à Doralice avec attendrissement: *Quoi, Madame, c'est ici votre demeure!* En disant ces mots, il se rappelle l'immense fortune dont jouissoit jadis Doralice, le digne usage qu'elle en faisoit, & qu'elle ne l'a perdue toute entière qu'afin de payer toutes les dettes de son mari. Cependant on monte l'escalier, on arrive dans un petit salon orné de jolis dessins, & meublé avec goût. Ce cabinet n'est-il pas charmant, dit Doralice; tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'Églantine: elle a brodé ce meuble, elle a dessiné tous ces payſages.... A ces mots le Vicomte ne peut

Digitized by Microsoft©

s'empêcher de montrer une surprise qui ressembloit à de l'incrédulité : en même-temps il jette les yeux sur Églantine, & frappé du changement de sa figure, il la regarde fixement sans pouvoir la reconnoître. Églantine sourit en rougissant un peu, & ce sourire embellit tellement son visage, que le Vicomte, qui la regardoit toujours, témoigna un nouvel étonnement. Il avoit d'abord considéré Églantine avec curiosité, il commença à la contempler avec intérêt. Il remarqua qu'elle étoit grandie ; il admira la beauté de sa taille, la noblesse de son maintien, l'expression de sa physionomie, & il trouva que les graces qu'elle avoit acquises valoient mille fois mieux que l'éclat & la froide régularité qu'elle avoit perdus. Sa conversation le surprit bien davantage encore : en l'écoutant, il avoit peine à se persuader qu'elle fût la même personne qu'il avoit trouvée autrefois si insipide & si peu aimable, & il ne pouvoit concevoir que trois années pussent produire un changement si remarquable & si extraordinaire. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir la voir ; & dès le lendemain, il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisoit ce jour-là de la musique chez Doralice ; le Vicomte entendit Églantine chanter & jouer de la harpe. Il croyoit

Digitized by Microsoft®

rêver en se rappelant que cette jeune personne si charmante étoit cette même Églantine qu'il n'avoit pas voulu épouser malgré sa fortune & sa beauté, parce qu'elle lui paroissoit alors aussi bornée qu'ignorante.

Le Vicomte habitoit Lausanne ; il n'y entendoit parler que d'Églantine : elle avoit gagné tous les cœurs par ses agrémens, son esprit, & surtout sa douceur, sa parfaite égalité, & sa vive tendresse pour sa mère. Le Vicomte écoutoit avec plaisir les éloges qu'on lui donnoit. Isabelle louoit Églantine avec toute la chaleur de l'amitié ; & le Vicomte préféroit à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avoit plus de deux mois que le Vicomte étoit en Suisse, & il ne parloit plus de l'Italie. Il consacroit à Doralice tout le temps qu'elle lui permettoit de passer chez elle. Timide & réservé avec Églantine, à peine osoit-il lui parler ; mais il l'écoutoit & l'observoit avec une attention dont rien ne pouvoit le distraire ; & il témoignoit à Doralice tout le respect & toute l'affection du fils le plus aimable & le plus tendre. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin connoissant parfaitement Églantine, & par sa réputation, & par l'étude qu'il avoit faite de son caractère, il cessa de dissimuler des sentimens que la raison même approuvoit. Il ouvrit son cœur

Digitized by Microsoft®

à Doralice, & lui demanda sa fille. Vous la méritez, répondit Doralice ; vous l'avez refusée belle & riche, vous la choisissez lorsqu'elle a perdu & sa beauté & sa fortune. Les graces, les talens & la vertu pouvoient seuls vous inspirer un attachement véritable. On doit compter sur la durée d'un semblable sentiment. Cependant, comme il est possible de s'abuser soi-même, j'exige que vous fassiez encore de sérieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort & celui de ma fille. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Églantine est à vous. A ces mots, le Vicomte se jeta aux pieds de Doralice, & la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prières, ni par ses protestations ; & le Vicomte au désespoir, fut obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitoit Églantine, il erra dans la Suisse, & y passa tout le temps de son exil. Les six mois expirés, il vola à Morges. Quand il arriva, Doralice étoit seule dans son cabinet avec sa fille. Tout-à-coup, la porte s'ouvre ; le Vicomte paroît : il va se précipiter aux genoux de Doralice. Pour la première fois, il parle de ses sentimens devant Églantine : il demande sa main. Il proteste de ne jamais la

Digitized by Microsoft®

séparer de sa mère. Églantine déclare que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut se résoudre à changer un sort qui rempliſſoit tous les desirs de son cœur; & le Vicomte assure Églantine qu'un sentiment si naturel la rend encore plus chère à ses yeux. Le soir même de cette conversation, Doralice, la plus heureuse des mères, signa le contrat de mariage de sa fille; & trois jours après, le Vicomte, au comble de ses vœux, épousa l'aimable Églantine.

Ah, Maman, dit Caroline, voilà une jolie histoire. Allons, je vous promets, Maman, de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jeter mon goûter dans le jardin; je vous promets d'être bien soigneuse, bien appliquée, afin qu'on ne me trouve pas à dix-sept ans mauſsade & imbécille, & sur-tout afin de ne pas vous causer de chagrin. Et si, par la suite, ajouta Madame de Clémire, on vous trouve belle, rappelez-vous encore, mon enfant, l'histoire d'Églantine. Songez que la beauté n'attire que de vains complimens, & que les graces réunies aux qualités du cœur & de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs, & d'inspirer des sentimens solides. Ici finit la dixième veillée, & Madame de Clémire, en se séparant de ses enfans, leur dit qu'elle les meneroit dîner le lendemain

Digitized by Microsoft®

chez M. de la Palinière. Vous verrez-là, ajoûta-t-elle, de belles médailles ; car M. de la Palinière, malgré sa perruque ronde & noire, & son air distrait ; est rempli d'esprit & d'instruction.... — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles ?... — Je vous expliquerai cela demain à déjeûner. Le lendemain matin les enfans renouvellèrent leurs questions au sujet des médailles ; car sachant qu'ils entreroient dans le cabinet de M. de la Palinière, ils desiroient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devoient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait fait pour eux, tiré de l'ouvrage qui a pour titre : *Science des Médailles* (10). Ensuite les enfans demandèrent si on employoit aussi les *symboles* dans les emblèmes ? Assurément, répondit Madame de Clémire ; & même le symbole est indispensable dans l'emblème, & il ne l'est pas dans la médaille. Savez-vous ce que c'est qu'un emblème, c'est-à-dire, une devise ?... — Oui, Maman, à peu-près. — Une devise est une espèce d'allégorie, c'est un symbole qui doit exprimer le caractère ou la situation de la personne qui la choisit. Par exemple, Madame de M***, que vous connoissez, est une personne simple, modeste, aimant peu le grand monde, ne desirant plaire qu'à ses amis, & ne montrant tous les agrémens de son esprit que

Digitized by Microsoft®

dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pris pour devise, une violette à moitié cachée sous l'herbe ; & pour *ame* (*a*), ces mots, *Il faut me chercher.* Ah, dit César, elle est fort jolie cette devise.... Voyons, reprit Madame de Clémire, si vous comprendrez aussi-bien celle-ci. Un grand homme a pris pour devise, un bouquet de lis & de roses, avec ces mots : *Tout pour eux, & pour elles.* Qu'est-ce que cela signifie? J'en comprends bien la moité, répondit César. Les lis sont l'emblême du Roi & de la patrie ; mais les roses.... Eh bien les roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes, je le parierois.... Cela n'est pas mal deviné pour votre âge, dit Madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée sans que vous le sachiez, & que je n'aye jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre-vous deux vous venez de l'expliquer entièrement, vous devez sentir qu'elle est charmante. — Ah, oui, Maman.... Cependant il me semble que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le Roi*, c'est trop dire. Pour sa mère, ses sœurs, sa femme, à la bonne-heure ; mais pour toutes les femmes en général, je trouve cela

(*a*) Dans une devise on appelle l'objet qu'elle représente *le corps*, & les paroles qui entourent cet objet *l'ame*.

Digitized by Microsoft®

exagéré. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie*, on ne la donne pas pour la vérité; par conséquent elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision, celui d'être également fine & délicate. — Maman, en quoi est-elle fine? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, & cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela? — Elle dit seulement: *Tout pour eux & pour elles*; & si elles s'expliquoit entièrement, elle diroit: *Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver pour servir son Roi & sa patrie, & mériter les suffrages des graces & de la beauté.* — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux: *Tout pour eux & pour elles.* — Vous avez raison; s'expliquer avec un détail aussi superflu, c'est être lourd & pesant; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut on pas, à force de finesse, devenir obscur?... — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin; on devient ce qu'on appelle *entortillé, alambiqué*; c'est-à-dire, qu'on est dépourvu de raison & de goût. Toute pensée qui manque de justesse & de clarté n'a qu'un faux air de finesse, & ne peut plaire qu'aux esprits superficiels.

Comme Madame de Clémire achevoit ces pa-

Digitized by Microsoft®

roles, on vint l'avertir que ses chevaux étoient mis, César fit ses adieux au petit Augustin qui s'attendrit en le voyant partir; car il commençoit à s'attacher sincèrement à lui, & César de son côté aimoit tendrement Augustin, & se plaisoit dans ses momens de récréation à lui répéter une partie des leçons qu'il recevoit de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, & vanta avec chaleur sa bonté, son application & le desir qu'il montroit de s'instruire. J'espère, dit la Baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études, & qu'en même temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, & que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui, sans cela son histoire pourroit bien ressembler un jour à celle du Cardinal d'Ossat.... — Ma bonne-Maman, voulez-vous bien me la dire cette histoire? — Volontiers.

Arnaud d'Ossat né à Cassagnabère, petit village auprès d'Auch, de parens pauvres, se trouva sans père, sans mère & sans biens à l'âge de neuf ans, il fut élevé avec le fils du Seigneur du village, qu'il devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. — Ah j'espère qu'Augustin ne deviendra pas le mien. Mais Maman, ce même d'Ossat a été Car-

Digitized by Microsoft®

dinal? — Oui, ayant fait son droit sous Cujas fameux jurisconsulte, il suivit le bareau de Paris avec distinction : les protecteurs qu'il s'acquit par son mérite, lui procurèrent une charge honorable dans la magistrature. Paul de Foix, Archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à l'ambassade de Rome, choisit d'Ossat pour secrétaire de son ambassade; après la mort de l'Archevêque, d'Ossat fut chargé en chef des affaires de France; Henri-le-Grand, dut à ses soins son absolution & sa réconciliation avec la cour de Rome; les services importans de d'Ossat furent récompensés par le chapeau de Cardinal, il mourut à Rome, en 1604, âgé de soixante-sept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres qui sont très-estimées.

Vous voyez, mes enfans, quelle fortune le mérite & les talens peuvent procurer, & quel éclat ils peuvent répandre sur la vie; mais pour faire un chemin aussi brillant, les talens ne suffisent pas; il faut encore y joindre la vertu. — Oui, je vois bien, ma bonne-Maman, que si l'on veut réussir & devenir heureux, il faut prendre le parti d'être vertueux & instruit. Cependant Maman, il y a eu de malhonnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes? — Oui, mais ils n'en jouissoient pas, parce qu'un bien mal acquis est

Digitized by Microsoft®

toujours poſſédé avec inquiétude ; on craint juſtement de le perdre, & cette crainte corrompt tout ; il eſt poſſible que les talens ſans la vertu conduiſent à la fortune, mais cette fortune n'eſt pas ſolide, & ne produit jamais de gloire. Les enfans trouvèrent ces réflexions très-juſtes, & tout en cauſant ainſi, on arriva au château de M. de la Palinière.

Après le dîner, on vit une belle ſuite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'eſtampes, & la journée paſſa comme un ſonge. M. de la Palinière avoit beaucoup d'eſprit & d'inſtruction ; au premier abord il ne frappoit que par la ſingularité de ſa figure & par ſa diſtraction, mais il gagnoit inſiment à être connu ; il avoit en même-temps de l'originalité & du naturel, & une converſation ſolide & intéreſſante. Il conjura avec tant d'inſtances la Baronne & Madame de Clémire de paſſer quelques jours chez lui, qu'elles y conſentirent ; durant cet eſpace, il leur conta pluſieurs particularités de ſa vie, & comme elles y trouvèrent beaucoup d'intérêt, elles parurent regretter que leurs enfans n'euſſent pas été préſens à ces converſations ; alors M. de la Palinière, qui, d'ailleurs, avoit entendu parler *des veillées*, leur offrit de conter aux enfans ſon hiſtoire entière, ſi elles conſentoient à reſter deux jours de plus

Digitized by Microsoft®

avec lui. Cette proposition fut acceptée, M. de la Palinière promit de fournir au moins deux ou trois veillées. En attendant la première, Pulchérie questionna sa mère, elle demanda si l'histoire de M. de la Palinière étoit gaie ou triste; mais, dit Madame de Clémire, M. de la Palinière a eu des passions très-vives; il n'a donc pas été heureux, reprit Pulchérie. — Vous en jugerez. — Et quelles passions a-t-il eues? — Il a été amoureux & jaloux. — Bon, cela me paroît drôle, pourtant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour? — On est convenu d'appeler *amour*, tout sentiment très-vif; par exemple la tendresse d'une mère; on dit, *amour maternel*. — On doit donc aussi dire, *amour filial?* Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers; ensuite Madame de Clémire, reprenant le fil de la conversation: ainsi dit-elle, on entend par *amour*, une véritable & vive affection plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que *l'amour maternel*, *l'amour filial*. — J'entends Maman, & quand on dit seulement *l'amour*, sans rien ajouter après? — On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme; mais en même-temps on n'employe guère cette expression que pour désigner une affection déraisonnable & folle. — Comment, un homme ne peut pas aimer raison-

Digitized by Microsoft®

nablement une femme? — Pardonnez-moi ; mais quand on dit qu'il a de *l'amour*, qu'il eſt *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec paſſion. — Ah, ah ! l'amour tout ſeul exprime cela? — Oui, au lieu qu'on n'entend par *amour maternel*, *amour conjugal* &c., que des ſentimens très-vifs, très-tendres, mais qui laiſſent toujours le libre uſage de la raiſon. — Il ne faut donc pas avoir d'amour? — Nous ſommes déja convenues qu'il falloit ſe défendre avec ſoin des paſſions. — Oui, parce qu'elles ôtent la raiſon. — Et par conſéquent elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. — Ainſi une femme doit avoir de *l'amour conjugal* & point *d'amour*, c'eſt-à-dire, point de paſſion. — Cependant vous comprenez bien qu'on peut être vertueux, même en livrant ſon cœur à la paſſion la plus extravagante, dès que cette paſſion a pour objet un mari, un enfant ; on eſt ſeulement moins heureux, moins raiſonnable ; mais quand les ſentimens ſont légitimes, l'excès n'en eſt condamnable que lors qu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il eſt vrai qu'il eſt bien difficile qu'une paſſion n'ait aucune influence ſur notre conduite, ſur nos actions ; voilà pourquoi les paſſions ſont ſi dangereuſes. — Maman, eſt-ce qu'il y a un *amour* qui puiſſe ne pas être lé-

Digitized by Microsoft®

gitime? — Oui, une personne mal née, mal élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espèce d'égarement qui consiste à prendre un sentiment passionné pour un homme, par exemple, qui n'est pas son mari. — Oh fi donc! Cela est horrible, puisqu'en se mariant on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur. — On promet à Dieu de lui rester fidelle, c'est-à-dire, de ne jamais lui préférer personne; on promet de lui consacrer sa vie: ainsi quand ce mari deviendroit injuste, tyrannique, on n'en seroit pas moins liée, & même s'il étoit si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de l'aimer, on seroit toujours engagée par son serment, & on ne pourroit sans crime, accorder à un autre les sentimens dont il se seroit rendu indigne.... — Cela est juste, car en se mariant on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, Maman, comment se peut-il qu'il y ait des femmes qui ne sentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'est qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion & de modestie; elles en sont assez punies par le mépris public & les remords de leur conscience; le repentir suit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour est la plus fragile de toutes les passions; & quand il n'est pas autorisé par

Digitized by Microsoft®

le devoir, & par conséquent fondé sur l'estime, il ne mérite même pas le nom de sentiment; il n'est alors qu'une folie aviliſſante, causée par le déréglement de l'imagination & par la corruption du cœur. — Ah la vilaine chose!.... Maman, qu'est-ce qu'un mari jaloux? — C'est un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de sa femme; c'est-à-dire, qui craint qu'elle ne puisse aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'est pas possible qu'une femme vertueuse ait un mari jaloux? — Pardonnez-moi, parce que tout homme peut être injuste. — Oh, par exemple, si j'avois un mari jaloux, je me fâcherois..... — Vous auriez tort; sans doute, il est affreux de se voir mépriser par l'objet qu'on doit aimer; mais il y a dans le malheur dont nous parlons, une grande consolation; c'est qu'une femme honnête avec de la douceur, de l'indulgence & une prudence parfaite, est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard toute l'estime & toute la confiance de son mari.

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mère, & le soir même de cet entretien, après le souper, M. de la Palinière en présence de toute la famille de Madame de Clémire prit la parole, & conta l'histoire suivante:

Digitized by Microsoft®

Hiſtoire de M. de la Palinière.

Je n'ai pas toujours eu la perruque ronde & noire que vous me voyez & la diſtraction qu'on me reproche aujourd'hui ; dans mon enfance j'étois fort joli, du moins ſuivant ma mère, qui prétendoit même que j'étois *trop beau pour un garçon*, il eſt vrai que jamais perſonne d'ailleurs ne m'a reproché ce défaut ; quoi qu'il en ſoit, j'étois fils unique, ma mère avoit peu réfléchi ſur l'éducation, elle me gâta & j'en profitai de manière à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit garçon qu'on eût jamais vû ; j'étois également volontaire, inappliqué, turbulent & importun ; je faiſois cent queſtions de ſuite ſans jamais écouter une réponſe, je ne voulois rien apprendre, & je ne me plaiſois qu'a battre du tambour & à jouer de la flûte à l'oignon ; cependant comme aucun précepteur ne pouvoit me garder plus de cinq ou ſix mois, & que j'avois fait déſerter trois Abbés, ma mère prit enfin le parti de me mettre au collége. J'avois alors onze ans, je pleurai beaucoup en quittant la maiſon paternelle ; malgré ma ſottiſe & mes travers j'avois un bon cœur ; mais enſuite je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande & belle maiſon remplie d'enfans & de jeunes gens qui me parurent

Digitized by Microsoft®

rent tous de la meilleure humeur, car j'arrivai préciſément au moment d'une récréation ; je me mis à courir & à ſauter, & j'aſſurai que je m'accommoderois fort bien de la vie qu'on menoit au collége. Je me pris ſur le champ d'amitié pour un jeune écolier nommé Sinclair, plus âgé que moi de deux ans, qui me gagna le cœur par ſon air de franchiſe & de gaieté, mais qui d'ailleurs, étoit auſſi inſtruit & auſſi raiſonnable que j'étois ignorant & étourdi. Le lendemain je trouvai un étrange changement dans la maiſon ; il fallut aller à la claſſe, il fallut ſubir un examen de mes talens, qui découvrit publiquement que je ſavois à peine lire ; il s'éleva une huée générale, & un petit garçon de dix ans qui étoit placé auprès de moi, fit un éclat de rire qui me parut ſi impertinent, que je n'héſitai point à lui donner un coup de poing qui le renverſa de l'autre côté ſur ſon camarade. Auſſi-tôt on me ſaiſit, on m'arrache ignominieuſement de ma place, on me traîne hors de la ſalle ; je me débattois, je tempêtois, mais en vain ; en ſortant je paſſai devant Sinclair, qui jeta ſur moi un regard de compaſſion ſi doux & ſi expreſſif que malgré ma fureur je me ſentis attendri.... On me conduiſit dans une chambre bien noire, on m'y enferma en me déclarant que j'y reſterois huit jours, & que durant

Digitized by Microsoft®

ce temps, je n'aurois pour toute nourriture que de la soupe, du pain & de l'eau. Après ce terrible discours, on me laissa seul réfléchir à mon aise sur les suites funestes que peut avoir un coup de poing.

En me promenant à tâtons dans ma prison, je découvris qu'elle étoit entièrement matelassée & assez spacieuse; alors je me promenai hardiment & je repassai dans mon esprit toutes les circonstances de mon malheur. Je me sentois profondément humilié, & je me répentois de n'avoir pas mieux profité des leçons des trois Abbés que j'avois forcés de m'abandonner; je m'écriois : O ma mère, si vous étiez ici, vous ne souffririez pas qu'on me traitât avec tant de rigueur!... Mais si vous aviez permis à mon premier Abbé, ou même à mon second & mon troisième, de m'imposer quelquefois de petites pénitences comme ils le desiroient, je saurois peut-être lire couramment, je n'aurois pas l'habitude de donner des coups de poing si légérement, & je ne serois pas ici. Au milieu de ces tristes réflexions, je me rappelois le regard de Sinclair; je croyois le voir encore, & ce souvenir me touchoit; cependant ce qui me fâchoit le plus, c'étoit que Sinclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement & de ma punition; je craignois qu'il ne

Digitized by Microsoft®

me mépriſât, & cette idée m'étoit inſupportable.

Je finiſſois ce monologue, quand tout-à-coup j'entendis ouvrir la porte de ma priſon, & je vis paroître mon ami Sinclair une lanterne à la main ; je me jetai à ſon col en pleurant de joie de le revoir. Venez, me dit-il, on vous accorde votre grace. Ma grace! interrompis-je, ſans doute je vous la dois, je ſuis ſûr que vous l'avez demandée, elle m'en fait plus de plaiſir.... On exige ſeulement, reprit Sinclair, que vous faſſiez des excuſes à celui que vous avez offenſé.... Des excuſes, m'écriai-je, à cet inſolent petit ricaneur!.... — Il a eu tort de ſe moquer de vous, j'en conviens, il a manqué de politeſſe ; mais vous avez manqué de raiſon & d'humanité. — Bon, je ne lui ai pas fait grand mal.... — Parce que vous n'en avez pas la force ; cependant ſon bras eſt noir.... — Son bras eſt noir ; il l'a donc montré?.... — On a voulu le voir.... — Il ne devoit pas y conſentir, il ne devoit pas ſe plaindre ; fi, c'eſt un lâche, jamais je ne lui ferai d'excuſes. — Il n'eſt pas queſtion de ſon caractère, il s'agit de votre faute, cette faute a été grave, il faut la réparer. — J'aime mieux reſter en priſon que de me ſoumettre à une humiliation. — Qu'eſt-ce qu'une humiliation?... Cette queſtion de Sinclair me déconcerta, je ne

Digitized by Microsoft®

sûs que répondre, je gardai le silence, & lui, reprenant la parole : une humiliation, me dit-il, c'est s'attirer un blâme fondé, une punition méritée ; c'est encore faire une action contre sa conscience, c'est-à-dire, contre la justice & la vérité ; en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous ferez une action très-équitable, cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour causer de l'humiliation à celui qui en est l'objet? Je vous propose une action parfaitement conforme à la justice, à la bienséance ; tant pis pour ceux qui chercheroient à la blâmer ; le ridicule qu'ils voudroient vous donner, retomberoit sur eux aux yeux de tous les gens qui pensent bien, & c'est sur-tout à l'opinion de ces derniers qu'on doit attacher du prix. Eh bien, répondis-je, conduisez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez. A ces mots, Sinclair m'embrassa, & nous sortimes de la chambre noire ; je fis des excuses & je rentrai en grace, mais je ne fus pas long-temps sans mériter de nouvelles pénitences ; inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres & de la plupart de mes camarades ; & sans la protec-

Digitized by Microsoft ®

tion & la constante amitié de Sinclair, l'écolier le plus distingué & le plus chéri de la maison, j'aurois certainement été renvoyé chez mes parens avant la fin de l'année.

Deux ans se passèrent à peu-près de la sorte: au bout de ce temps, Sinclair sortit du collége & entra au service. Peu de temps après j'eus le malheur de perdre ma mère; cette perte m'accabla de douleur, je me rappelois en gémissant que je n'avois jamais donné à ma mère que des sujets de chagrin. Hélas! me disois-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvoit la rendre heureuse & qui ne lui a causé que des inquiétudes? O quel remords affreux pour moi! Elle m'avoit donné la vie, elle me chérissoit, & je n'ai rien fait pour elle! O ma mère, vous n'êtes plus! Je ne pourrai donc jamais réparer mes torts! Je n'ai plus de mère, & je ne puis me dire: *Du moins pendant sa vie, j'ai fait son bonheur!* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée!.... Ces réflexions me faisoient répandre des torrens de larmes, & elles me causèrent un chagrin si profond, que je tombai dans une espèce de consomption qui fit tout craindre pour ma vie. Dorival mon oncle & mon tuteur, me retira du Collége & m'emmena dans une de ses terres en Franche-Comté pour me dissiper; il

Digitized by Microsoft®

me fit voyager dans cette belle province, dont nous vimes toutes les curiosités naturelles (11). Après avoir passé trois ans en Franche-Comté, comme j'atteignois ma dix-septième année, mon oncle me fit entrer au service.

J'avois continué mes études chez mon oncle, mais n'ayant jamais eu l'habitude de m'appliquer, je n'avois pu faire de grands progrès, & l'étude me paroissoit toujours la chose du monde la plus ennuieuse ; mon caractère n'étoit pas plus perfectionné que mon esprit ; ce qu'on nommoit espiéglerie dans mon enfance, étoit devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étois emporté, violent, & quelquefois jusqu'à la fureur ; dans ces ridicules accès de colère, je perdois absolument la tête & la raison, je bégayois, je disois mille extravagances & j'étois capable de me porter aux plus terribles extrémités. Mon oncle étoit la seule personne qui pût me contenir & m'en imposer, je le respectois, je l'aimois véritablement, & je ne manquai jamais aux égards que je lui devois. Sa trop grande indulgence me laissa contracter une funeste habitude, qu'il eût pû déraciner s'il eût voulu user de son autorité sur moi ; mais quand on se plaignoit à lui de mes emportemens, il se contentoit de répondre : *Ce feu de jeunesse passera*, &

Digitized by Microsoft®

je vous assure qu'au fond c'est le meilleur enfant du monde.

Enfin, je partis pour ma garnison avec une espèce de Gouverneur auquel mon oncle me confia, & qui devoit rester avec moi un an. Au bout de six semaines je me brouillai sans retour avec mon Mentor. Je chassai un laquais que mon Oncle m'avoit donné; je pris un coureur, & je me crus pendant quinze jours le plus heureux de tous les hommes. Rossignol, mon coureur, étoit jeune, leste & de bon air; je lui donnai ma confiance, je le chargeai de ma dépense, & je me trouvai en moins de deux mois, pour quatre mille francs de mémoires, c'est-à-dire, la somme entière qu'on m'avoit donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol étoit un fripon; mais il fallut le payer. J'empruntai, je fis des dettes, & je renvoyai Rossignol, qui me vola, en s'en allant, tous les bijoux que je possédois.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Je me battis, & je reçus deux coups d'épée qui me forcèrent à garder mon lit plus de deux mois. Durant ce temps, je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie & mon impétuosité, & je commençai à connoître, que pour être heureux, il faut écouter la raison, avoir de l'empire sur soi-même, savoir

Digitized by Microsoft©

réprimer ſes premiers mouvemens, & ſurmonter ſes défauts. Je paſſai un an à ma garniſon. Vers ce temps la guerre ſe déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis un grand nombre de campagnes où je montrai beaucoup de zele, & très-peu de capacité. Je voulois bien me battre; mais je ne voulois pas me donner la peine d'apprendre mon métier. Auſſi ma carrière militaire a-t-elle été peu brillante, comme vous le verrez par la ſuite.

Cependant mon oncle s'occupa ſérieuſement de mon établiſſement. J'avois vingt-un ans, il ſongea à me marier, & me choiſit une femme qui auroit fait le bonheur de ma vie, ſi je n'euſſe pas été le plus emporté & le plus injuſte de tous les hommes. Julie, c'étoit ſon nom, n'avoit alors que dix-ſept ans. A toute la fraîcheur de ſon âge, elle joignoit des traits réguliers & une phyſionomie pleine de douceur & d'ingénuité; elle avoit dans le regard une ſérénité, un calme inaltérable, & jamais on ne vit ſur ſon viſage la plus légère expreſſion de dédain, d'humeur, de dépit ou d'impatience. Après avoir vu Julie une ſeule fois, on la connoiſſoit comme ſi l'on eût paſſé ſa vie avec elle; ſon ame ſe peignoit dans ſes yeux, & cette ame, ainſi que ſa beauté, étoit celle d'un ange. Son eſprit étoit juſte, ſolide & péné-

Digitized by Microsoft®

trant, sa raison supérieure à son âge, ses goûts modérés, son caractère prudent & ferme. Elle avoit des talens; elle aimoit la lecture & l'occupation. Ses manières étoient simples, naturelles & nobles. Le son de sa voix alloit au cœur. Elle parloit lentement; mais cette manière de s'exprimer, qui n'avoit rien d'affecté, étoit en elle un charme de plus, & rendoit plus touchant encore cet air de douceur & de modestie répandu sur toute sa personne. Telle étoit Julie, telle étoit la femme que me donna mon Oncle. Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune; mais elle étoit riche. En me mariant, mon Oncle me rendit tout mon bien: ainsi à vingt-un ans je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, & l'époux de la plus charmante personne du monde; il ne tenoit qu'à moi d'être heureux. J'aimois éperduement ma femme; elle étoit vertueuse & sensible; je croyois goûter un bonheur inaltérable; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hiver qui suivit mon mariage; j'y trouvai Sinclair, mon ancien ami de collège, & je formai avec lui la liaison la plus intime. Sinclair possédoit toutes les qualités qu'il annonçoit dans sa première jeunesse. Il s'étoit distingué à la guerre de la manière la plus brillante; dans un âge où l'on ne montre commu-

Digitized by Microsoft®

nément que de l'ardeur & de la bonne volonté, il avoit déjà développé des talens supérieurs, de la prudence, de la fermeté. Il avoit des envieux, mais point de détracteurs. Sa simplicité, sa modestie désarmoient la haine, & il étoit si généralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite & ses talens, eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avoit une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Belsamie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus & les agrémens de son esprit.. Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférois à toutes les autres, chéri d'un Oncle que je regardois comme mon père, rassemblant chez moi une société charmante, trouvant dans un ami de mon âge toute la sagesse de l'âge mûr, & les conseils d'un Mentor, jouissant de tous les biens réels, & de ceux auxquels la vanité attache tant de prix, goûtant enfin toute la félicité que peuvent procurer l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une grande fortune.... Que me manquoit-il? Un seul avantage sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles, une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage furent pour moi un temps aussi paisible que fortuné. Mais bientôt je commençai à me trouver moins

Digitized by Microsoft®

heureux. Mon attachement pour ma femme s'accroiſſant chaque jour, me livra à toutes les injuſtices & les bizarreries d'un ſentiment qui détruit également la ſageſſe & le repos. Je voulois être aimé comme j'aimois, c'eſt-à-dire, à l'excès. Julie avoit pour moi l'affection la plus tendre & la plus vraie; mais elle étoit trop ſenſée, elle avoit trop d'empire ſur elle-même pour ſe livrer à une paſſion qui eût pu altérer ſa raiſon & troubler ſa tranquillité.

D'abord, je haſardai quelques plaintes meſurées; enſuite je pris de l'humeur & je devins triſte, mécontent & ſoupçonneux. Au fond de l'ame, je me ſentois une averſion ſecrette pour toutes les perſonnes que ma femme paroiſſoit aimer, & ſur-tout pour Belſamie, ſon amie particulière. Cependant, je conſervois aſſez de raiſon pour condamner moi-même des mouvemens ſi bizarres, & je les diſſimulois avec ſoin. Un jour que j'avois plus d'humeur encore qu'à l'ordinaire, j'allai à l'appartement de ma femme; on me dit qu'elle étoit enfermée avec Belſamie. J'ouvris la porte, & j'entrai bruſquement. Les deux amies parloient avec beaucoup de vivacité; mais quand je parus, elles ſe turent auſſi-tôt. Je remarquai que ma femme rougiſſoit, & que Belſamie avoit l'air abſolument déconcerté. Il

Digitized by Microsoft ®

n'en falloit pas tant pour me causer un des plus violens excès de colère que j'eusse j'amais éprouvé. Je voulus d'abord me contraindre, & me moquer ingénieusement de l'embarras que je causois. J'ignore ce que je dis dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayois prodigieusement, & que mes jambes trembloient; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçois de prendre, me rendoit complétement ridicule. Aussi ma femme, qui me considéroit avec surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout; je le regardai comme une insulte impardonnable, &, perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement, & avec volubilité, toutes les extravagances que la colère peut inspirer. Sur la fin de mon discours, Belsamie se leva & sortit. Quand je me vis seul avec Julie, je me sentis intimidé, je cessai de parler, & je me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de silence, Julie prit la parole: On m'en avoit avertie avant mon mariage, dit-elle, je ne pouvois le croire!.... A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs: Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains!.... Ah, consolez-vous, la tendresse, les égards, l'indulgence de votre femme parvien-

Digitized by Microsoft®

dront avec le temps, n'en d'outez pas, à vous corriger de ce cruel défaut!.... Elle prononça ces dernières paroles avec une sensibilité & une naïveté qui me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame. Je sentis profondément à quel point j'étois insensé & coupable, &, baigné de larmes, je me précipitai aux genoux de l'ange consolateur qui me tendoit les bras, & qui m'avoit pardonné avant même que j'eusse imploré ma grace.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étois entré dans sa chambre, Belsamie lui confioit un secret. Vous ne me demanderez pas, continua-t-elle, quel est ce secret, parce qu'il n'est pas le mien, & que, par conséquent, je ne pourrois vous le dire: qu'il vous suffise de savoir que vous l'apprendrez certainement un jour. Cette explication, loin de me satisfaire, me causa un dépit secret que j'eus beaucoup de peine à cacher. Cependant, comme j'étois véritablement humilié de l'emportement que je venois de montrer, je dissimulai mon chagrin, & j'affectai de paroître content. Dans cette situation, ayant besoin de me plaindre, je cherchai Sinclair, & je lui ouvris mon cœur. Il me blâma, il approuva ma femme, il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. Mais, dis-je, puis-je

Digitized by Microsoft®

ſupporter cette réſerve, quand je n'ai rien de caché pour elle? Je le ſais, reprit Sinclair, en ſouriant, vous lui diriez le ſecret de votre ami intime.... — Oui, Sinclair, je vous trahirois pour elle; & ſurément elle n'aime pas mieux ſa Belſamie que je vous aime. — Non. Mais elle connoît tous ſes devoirs, & vous n'avez jamais réfléchi ſur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles; elle a des principes ſolides & invariables. Vous avez pour elle une paſſion extravagante, & elle a pour vous un attachement profond, vertueux, qui ne peut qu'ennoblir, qu'élever encore ſon ame, s'il eſt poſſible, & qui jamais ne lui fera faire de folies.... — J'entends; elle ne m'aimera jamais comme je l'aime. Je ne ſuis à ſes yeux qu'un inſenſé, elle vous l'a dit?.... Je prononçai ces dernières paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute réponſe, Sinclair hauſſa les épaules, me tourna le dos & me quitta. Je reſtai pétrifié, maudiſſant l'amour, l'amitié, mécontent de tout ce que j'aimois, & de moi-même, & me trouvant le plus malheureux de tous les hommes.

N'oſant plus me mettre en colère, je boudai: mais l'égalité, la douceur de Julie triomphèrent enfin de ma mauvaiſe humeur. Nous eûmes une nouvelle explication; je reparlai de Belſamie. Ma

Digitized by Microsoft®

femme m'offrit de ne plus la revoir, puiſque je paroiſſois avoir pris de l'averſion pour elle. Je l'aimerai toujours, me dit-elle, nul intérêt au monde ne me feroit trahir le ſecret qu'elle m'a confié ; mais il n'eſt point de penchant que je ne ſois toujours prête à vous ſacrifier. Ce diſcours me toucha ; toute ma rancune contre Belſamie s'évanouit. Je volai chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, & je la ramenai en triomphe chez ma femme, qui ne l'avoit plus revue depuis la ſcène ridicule qui interrompit leur converſation. Le reſte de l'hiver ſe paſſa aſſez tranquillement. Au Printemps je partis pour l'armée. La campagne finie, je revins à Paris avec Sinclair, qui m'avoit rejoint en route. A une lieue de Paris, il trouva ſa voiture, & un de ſes gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empreſſement. Enſuite il me quitta, & monta dans ſa voiture. Malgré moi, je réfléchis ſur cet incident fort ſimple en apparence, mais qui me cauſa une ſorte de trouble involontaire dont je ne pouvois me rendre raiſon, ou, pour mieux dire, dont je craignois d'approfondir la cauſe. Juſques-là je n'avois cru Sinclair occupé que de ſon avancement militaire & de ſa fortune. J'étois ſûr que le billet étoit d'une femme. Sinclair avoit paru attendri en le liſant ; en même-temps

Digitized by Microsoft®

j'avois remarqué que ma préſence le gênoit & l'embarraſſoit.... Il aimoit, j'en étois certain; pourquoi m'en faire un myſtère? Si cet attachement n'avoit rien de criminel, pourquoi le cacher à ſon ami intime? Enſuite, je me rappelois mille détails que je voulois en vain écarter de mon ſouvenir.... L'enthouſiaſme avec lequel il m'avoit ſouvent parlé de ma femme.... Je frémiſſois, ma tête s'échauffoit, je n'avois plus la force de repouſſer un doute affreux qui me déchiroit l'ame. Je trouvois un funeſte plaiſir à me livrer à la jalouſie dont j'avois voulu triompher un moment.... & ce fut dans cette diſpoſition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avoit pu venir au-devant de moi, un violent mal de gorge la forçoit à garder ſa chambre. Sa vûe diſſipa bientôt ces fatales impreſſions. En la regardant, en l'écoutant, je ſentois peu-à-peu le calme ſe rétablir dans mon cœur. Je me reprochai des ſoupçons odieux, & je pouvois à peine concevoir que j'euſſe été capable de les former.

Cependant je ne voyois plus Sinclair avec le même plaiſir, lorſqu'il étoit en tiers entre ma femme & moi; je ſouffrois moins cependant par jalouſie, que par la crainte mortelle qu'il ne pénétrât l'eſpèce de gêne qu'il me cauſoit: car, par une bizarrerie inconcevable, quoiqu'il m'inſpirât.

Digitized by Microsoft®

pirât la plus injurieuſe défiance, je l'eſtimois aſſez pour redouter qu'il ne m'en ſoupçonnât capable. Quelquefois je le regardois comme un rival, mais plus ſouvent je le conſidérois comme un cenſeur, dont l'eſtime & l'approbation étoient néceſſaires au bonheur de ma vie. De ſemblables agitations n'influoient que trop ſur mon caractère. Quand on eſt livré aux paſſions, on y rapporte toutes ſes idées, toutes ſes penſées, & l'on eſt dans une eſpèce de délire qui ravit entièrement l'uſage de la raiſon. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-ſeulement je ne ſongeois point à ſurmonter mes défauts, mais je ne m'occupois plus du ſoin de les cacher; je me livrois à toute mon impétuoſité naturelle. Suſceptible & pointilleux, comme toutes les perſonnes qui manquent d'éducation, & d'ailleurs, aigri par une jalouſie ſecrette, le ſeul de mes vices que je n'oſaſſe montrer, j'étois toujours choqué, piqué, ou en colère, ſans qu'on pût ſouvent en deviner la raiſon. Alors la douceur angélique de Julie n'étoit à mes yeux que de l'hypocriſie. Sa manière lente de parler me paroiſſoit affectée, & me pouſſoit à bout. Enſuite je ſentois mes torts. Je trouvois moi-même qu'il étoit impoſſible de m'aimer. Je tombois dans le découragement & dans le déſeſpoir; ou bien je me reprochois avec amertume de faire le malheur

Digitized by Microsoft®

d'une perſonne que j'adorois. Je me repréſentois ma Julie avec tous ſes charmes. Elle s'offroit à mon imagination ſous une forme ſi touchante, que je ne pouvois concevoir que j'euſſe eu la cruauté de l'affliger. Je me rappelois ma dureté, mes emportemens; ce ſouvenir m'arrachoit l'ame. Je me trouvois auſſi barbare qu'inſenſé; je me déteſtois, je verſois les larmes amères du repentir. Je me promettois de me vaincre; je me croyois entièrement corrigé; & trois jours après de ſemblables réſolutions, je retombois dans les mêmes égaremens. Malheureux dans mon intérieur, & d'autant plus à plaindre que je ne l'étois que par ma faute, je cherchai dans la diſſipation des diſtractions qui me devenoient néceſſaires. Je formai de nouvelles liaiſons. Je me répandis dans le plus grand monde. Je ne donnai plus de petits ſoupers; mais je raſſemblai chez moi, une ou deux fois par ſemaine, trente perſonnes. Je louai des loges à tous les ſpectacles. Pendant tout l'hiver je ne manquai pas un bal de l'opéra, ni une première repréſentation de piéce nouvelle; & dans ce vain emploi du temps, je ne trouvai point le bonheur qui me fuyoit. Je ne parvins qu'à déranger ma fortune & ma ſanté.

Sinclair me fit des repréſentations ſur ce nouveau genre de vie; vous allez devenir joueur,

Digitized by Microsoft®

me dit-il; vous allez vous livrer à la plus funeſte, & à la moins excuſable de toutes les paſſions. Avez-vous bien réfléchi à ce que doit-être néceſſairement ce qu'on appelle *un gros joueur*, c'eſt-à-dire, l'homme qui ne ſonge qu'à s'enrichir, & de quelle manière! aux dépens de tous les gens avec leſquels il vit!—Je n'ai pas fait là-deſſus des réflexions bien profondes. Il me ſuffit de ſavoir qu'on peut être *gros joueur*, & jouir de la réputation d'un honnête homme. — Oui, en perdant toujours, je ne dis pas ſeulement en ſe ruinant; car c'eſt la deſtinée commune du joueur heureux, & du joueur malheureux. L'un vend ſes terres un peu plus tôt, l'autre un peu plus tard. Voilà entr'eux l'unique différence. Auſſi, dans cette étrange carrière, il ne ſuffit pas pour conſerver ſon honneur de ſe retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais remporté d'avantage éclatant. — Comment, vous penſez qu'un joueur heureux ne peut paſſer pour honnête homme? — Ce titre lui ſera ſûrement diſputé. Que d'ennemis s'élèvent & ſe réuniſſent contre lui!.... La mère au déſeſpoir, dont il a ruiné le fils unique, l'accuſera d'être un fripon; le père de famille ne parlera de lui à ſes enfans qu'avec mépris. La haine le pourſuit, la calomnie l'accable, la raiſon même & l'humanité le condamnent. Au

Digitized by Microsoft®

milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti? Ses amis? Un joueur en a-t-il? Lui, qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré!.... — Quoi! Sinclair, n'avez-vous jamais rencontré de joueurs dignes de votre estime? — J'en ai connu sans doute, & si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourroit le concevoir. Les hommes uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune, regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'*à gagner de l'argent*, il est bien difficile de conserver des sentimens nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler; & cette espèce de probité n'a jamais produit une réputation desirable. Voilà ce qu'on pense en général (mais en admettant beaucoup d'exceptions) d'une certaine classe de citoyens, qu'on appelle communément *gens à argent*, qui, par des moyens très-légitimes & des combinaisons, qui souvent supposent beaucoup de génie, trouvent le secret de s'enrichir rapidement. Si, tel est le préjugé établi contre la classe dont nous parlons, que doit-on penser des joueurs? Que doit-on penser d'un homme qui constamment, trouve son bonheur dans l'infortune des autres, & ne peut être heu-

Digitized by Microsoft®

reux que par le malheur d'autrui? Cet homme qui se consacre au métier le plus ennuyeux, le plus pénible, uniquement par cupidité, prouve assez qu'il n'est point de sacrifice dont ne le rende capable le desir ou l'espoir de gagner de l'argent; & qui fait tout pour un si bas intérêt, ne feroit rien pour la gloire.... — Réellement, Sinclair, interrompis-je, je vous conseille à mon tour de ne pas afficher cette intolérance contre les joueurs; dans le siècle où nous sommes, vous vous feriez bien des ennemis. Cette crainte, reprit-il, ne m'empêchera jamais de dire des vérités utiles.

Les raisonnemens de Sainclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant, bientôt entraîné par la mode & l'exemple, j'oubliai ses conseils; & par foiblesse & par désœuvrement, je devins joueur. Mais, continua M. de la Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures. En effet le lendemain M. de la Palinière commença la onzième veillée de la sorte.

Le goût que j'avois pris pour le jeu me fit former beaucoup de nouvelles liaisons. J'allois dans toutes les maisons ouvertes, sûr d'y trouver toujours une assemblée nombreuse de joueurs.

Digitized by Microsoft®

Un soir que je soupois chez l'Ambassadeur de ***, je gagnai trois mille louis à un jeune homme nommé, le Marquis de Clainville: je ne le connoissois pas, mais sa figure m'intéressa; je vis qu'il étoit au désespoir de perdre une somme aussi forte; & comme je n'étois pas encore un joueur assez consommé pour n'être sensible qu'à l'argent, j'éprouvai le plus vif desir de le r'acquitter; il s'en apperçut, &, par délicatesse, ne voulant pas profiter de cette disposition, il quitta le jeu, s'approcha de moi, & me dit tout bas, d'un air ému, que je serois payé le lendemain: il sortit de la chambre, & me laissa une impression de tristesse qui fut encore augmentée par le malheur avec lequel je jouai le reste de la nuit. Je perdis deux mille louis, & je me retirai à six heures du matin, excédé de fatigue, & fort mécontent de moi-même & de ma soirée. Le lendemain, je reçus les trois mille louis que j'avois gagnés au Marquis de Clainville; & quatre jours après, mon oncle entrant un matin dans ma chambre, me dit qu'il avoit à me parler d'une affaire importante. Nous passâmes dans un cabinet; alors, demandant à mon oncle ce qu'il me vouloit: Vous me voyez au désespoir, répondit-il, & vous en êtes la cause.... — Comment? — Vous savez que d'Elbène est mon intime ami depuis trente ans,

Digitized by Microsoft®

il n'a qu'une fille unique qu'il adore; cette jeune perſonne étoit au moment de ſe marier; autoriſée par l'aveu de ſon père, elle aimoit le Marquis de Clainville qu'on lui deſtinoit pour époux; les paroles étoient données de part & d'autre.... — Eh bien? — Eh bien, le Marquis de Clainville a perdu trois mille louis contre vous, d'Elbène ne veut pas donner ſa fille à un joueur, il a retiré ſa parole: mais ce n'eſt pas tout; le père du malheureux jeune-homme, outré de cette aventure, vient d'obtenir une lettre de cachet; le pauvre Clainville eſt parti aujourd'hui pour Saumur, & l'on aſſure qu'il y ſera enfermé deux ans.... — O Ciel! infortuné jeune-homme! Perdre à la fois l'affection de ſon père, ſa maîtreſſe & ſa liberté! Il eſt affreux pour moi d'être la cauſe innocente de ſon malheur; mais pouvois-je deviner ſa ſituation?.... Pouvois-je l'empêcher de faire une folie! — Non, comme on ignore l'état des affaires des gens qu'on ne connoît que ſuperficiellement, on ne ſait pas en jouant gros jeu contr'eux, s'ils pourront ou non s'acquitter ſans ſe perdre ou ſe ruiner; & c'eſt ainſi que tous les joueurs réuniſſent l'extravagance à l'inhumanité; car, jouer gros jeu contre un homme qui ne peut payer, c'eſt une folie: jouer gros jeu contre un homme qui n'a la poſſi-

Digitized by Microsoft®

bilité de payer qu'en dérangeant sa fortune & celle de ses enfans, c'est une barbarie. Un joueur communément ne pense & ne réfléchit que dans le malheur; alors, il a quelques lueurs de raison, il se reproche sa passion, il envisage sa ruine, celle de sa famille, ce tableau le pénètre & lui inspire de justes remords; mais, si la cupidité ne fermoit pas son cœur aux sentimens les plus naturels, quelle foule de réflexions affligeantes se présenteroient à lui quand il gagne: il se diroit alors: " Dans quelle situation sont maintenant „ ceux qui m'ont envoyé cet argent? Pour me „ le donner, on a peut-être sacrifié la nature „ à l'honneur, vendu des terres, ruiné des enfans „ afin de payer une dette qu'il est déshonorant „ de ne pas acquitter. Si cette somme que je „ destine à mes plaisirs, étoit tout ce que possé- „ doit l'homme qui me la donne! Si cet infor- „ tuné, égaré par le désespoir, se portoit à quel- „ que extrémité funeste!....." Arrêtez, mon oncle, interrompis-je, vous me glacez d'horreur!.... Les trois mille louis du malheureux Clainville, les voilà sur cette table, je n'en puis supporter la vue!.... Cependant dois-je me reprocher un malheur dont je suis à peine la cause indirecte? Je n'ai point pressé Clainville de jouer, pouvois-je refuser de tenir son argent? Non,

Digitized by Microsoft®

reprit mon oncle, mais ne saviez-vous pas qu'en devenant joueur vous feriez nécessairement la cause de mille aventures semblables, & voilà sur-tout ce qui rend la profession de joueur si odieuse à tous les gens qui pensent bien. Sommes-nous *la cause innocente* d'un malheur, quand ce malheur est la suite nécessaire de notre conduite? Saint-Albin, toujours désœuvré, toujours affairé, citoyen inutile, courtisan sans faveur, changeant de lieu par ennui, crevant ses chevaux par air; Saint-Albin, l'autre jour sur la route de Versailles, renverse & blesse un homme qui mourut le lendemain. Vous savez le bruit qu'a fait cet événement, vous savez le déchaînement qu'il a excité contre Saint-Albin; pourquoi? c'est qu'il s'est attiré ce malheur par son étourderie; c'est que ses chevaux vont toujours ventre à terre; c'est qu'une folie semblable suppose aussi peu d'humanité que de prudence. C'en est assez, mon oncle, repris-je, vous m'ouvrez les yeux; j'ai été joueur un moment, parce que je n'avois fait aucune de ces réflexions; je serois maintenant inexcusable à mes propres yeux si je conservois une passion si funeste. En effet, l'aventure de Clainville, & les réflexions de mon oncle avoient produit sur mon esprit & sur mon cœur une impression qui fut ineffaçable.

Digitized by Microsoft®

Le jour même, j'allai trouver le père de Clainville, pour lui offrir de lui remettre les trois mille louis que j'avois eu le malheur de gagner à son fils, en l'assurant que je prendrois tous les arrangemens qu'il voudroit pour le payement de cette somme, dont je protestai n'avoir aucun besoin pour le moment. Cette proposition fut refusée avec dédain; on me fit même entendre qu'on étoit persuadé que j'affectois une fausse générosité; & que je n'aurois pas fait une offre semblable si je n'eusse été certain qu'on ne l'accepteroit pas. Outré d'une telle injustice, je me levai brusquement en disant: eh bien, puisque vous êtes inflexible, puisque rien ne peut vous engager à révoquer l'arrêt cruel qui prive votre fils de la liberté, ne croyez pas que je profite de cet argent que je déteste; je vais le porter à la Conciergerie; il a fait un malheureux, que du moins il change le sort de quelques infortunés. En achevant ces paroles, je sortis impétueusement. Je me rendis à la Conciergerie, je me fis remettre la liste des prisonniers, & à l'instant, je donnai les trois mille louis pour la délivrance de quarante prisonniers.

En renonçant au jeu, il fallut renoncer à beaucoup de liaisons nouvelles que j'avois formées depuis trois mois. J'avois négligé ma femme; je

Digitized by Microsoft®

revins à elle avec transport; elle me reçut avec une tendresse & une indulgence qui me la rendirent mille fois plus chère que jamais. Dans les premiers épanchemens de cette espèce de réconciliation, je lui avouai tous mes torts, toutes mes bizarreries; je ne lui cachai pas que j'avois eu la coupable injustice d'être jaloux de Sinclair. Julie parut aussi étonnée qu'affligée de cet étrange aveu, & dans la crainte que je ne retombasse encore dans la même foiblesse, elle me conseilla de ne point engager Sinclair à revenir chez elle aussi souvent qu'autrefois; car, depuis trois ou quatre mois, je ne l'avois vu que rarement; & de lui-même, il avoit fort éloigné ses visites.

Ce conseil étoit sage, mais je ne le suivis point; je me croyois guéri, je voulois le prouver. J'allai chercher Sinclair, je fis toutes les avances: il m'aimoit, il se persuada facilement que j'étois enfin devenu raisonnable; d'ailleurs, s'il avoit trop d'esprit pour n'avoir pas pénétré ma jalousie, il n'en avoit du moins aucune preuve certaine, & il étoit bien sûr qu'elle n'avoit jamais été que passagère & momentanée. Cependant, en renouant l'intimité qui existoit autrefois entre nous, il crut qu'il seroit prudent de me faire une confidence qui, malheureusement, produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit.

Digitized by Microsoft®

Il m'avoua qu'il avoit, depuis long-temps, une inclination secrette. Celle que j'aime, ajouta-t-il, m'a fait donner ma parole d'honneur de ne confier ce secret à personne ; des raisons de famille très-importantes l'obligent à ce mystère. Il n'y a que trois jours, quoique je l'aye tenté mille fois depuis un an, que j'ai pu obtenir d'elle la simple permission de vous faire connoître la situation de mon cœur ; mais en même temps elle s'obstine toujours à vouloir que je vous cache son nom. Ce discours de Sinclair, s'il eût été prononcé avec un air ouvert & naturel, auroit peut-être rétabli pour jamais la tranquillité dans mon ame ; mais Sinclair, outre le desir de me donner une preuve de confiance, avoit encore celui de m'inspirer à son égard une parfaite sécurité ; en même temps il vouloit me cacher qu'il eût pénétré ma jalousie, & cette espèce de dissimulation lui donnoit un air de contrainte & d'embarras qui ne m'échappa point, & qui me rendit toute ma défiance.

En me disant la vérité sans aucun déguisement ; en m'avouant qu'il s'étoit apperçu de mes inquiétudes outrageantes ; en ajoûtant que pour en prévenir le retour, il m'apprenoit qu'il étoit lié par un engagement secret, Sinclair m'auroit parlé sans embarras, il m'auroit persuadé. Par une délicatesse estimable, il voulut m'épargner la honte

Digitized by Microsoft®

de rougir à ſes yeux, il feignit d'ignorer que j'euſſe été capable de le ſoupçonner un moment; il ne s'expliqua point franchement, il n'eut ni le ton, ni l'air de la vérité. Ses regards évitoient les miens; il ſembloit craindre que je ne pénétraſſe ſa penſée dans ſes yeux; il paroiſſoit troublé; je crus qu'il me trompoit; &, par une précaution mal-adroitement priſe, il ranima lui-même la jalouſie qu'il vouloit détruire. C'eſt ainſi que la diſſimulation la plus innocente n'eſt jamais ſans inconvénient. Criminel ou non, l'artifice eſt toujours dangereux, & preſqu'inévitablement nuiſible. La meilleure & la plus ſûre politique eſt de n'employer jamais la ruſe, les détours & les petites fineſſes, & d'être, dans toutes les circonſtances de la vie, également droit & ſincère. Ce ſyſtême eſt naturellement celui des belles ames; & la ſeule ſupériorité d'eſprit & de lumières ſuffiroit pour le faire adopter.

Cependant je crus devoir cacher ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; mais ce cœur étoit mortellement bleſſé, & je me promis bien d'obſerver plus attentivement que jamais la conduite & les démarches de Sinclair. En même-temps le chagrin & le beſoin d'ouvrir mon ame me firent commettre mille indiſcrétions. Je confiai ma jalouſie à plus d'une perſonne. On croit toujours

Digitized by Microsoft®

qu'un mari qui se plaint en a le droit, & qu'il dit moins qu'il ne sait. Ainsi je faisois tort à la réputation de ma femme ; je donnois à la méchanceté un prétexte plausible pour la noircir. J'étois injuste, inconséquent, insensé, & je me couvrois des plus grands ridicules. Comme j'observois Sinclair avec des yeux prévenus, je ne fis que m'affermir dans mes soupçons. Ne pouvant plus résister au chagrin que j'éprouvois, & fachant que quelques affaires retenoient Sinclair à Paris, je partis avec Julie pour une maison de campagne que j'avois auprès de Marli. Belsamie, son amie, l'y suivit, & mon oncle fut du voyage. La jalousie qui me consumoit avoit tellement changé mon caractère, que j'étois devenu presqu'insensible aux choses les plus faites pour m'intéresser. J'avois desiré des enfans avec passion, ma femme étoit grosse de cinq mois, & cet événement me touchoit à peine, quoiqu'il fit le bonheur de Julie, qui ne parloit plus que des projets qu'elle formoit pour son enfant, qu'elle se promettoit bien de nourrir & d'élever elle-même. Il y avoit quinze jours que nous étions à la campagne, lorsqu'un matin je passai dans l'appartement de Julie, dans l'intention d'avoir une explication avec elle. Malheureusement elle venoit de sortir avec Belsamie, & l'on me dit

Digitized by Microsoft®

qu'elle étoit dans le jardin. Réſolu de l'attendre, j'entrai dans ſon cabinet. Je m'aſſis ſur un canapé, & je me livrai à la plus ſombre rêverie. Au bout d'un quart-d'heure, ennuyé d'attendre, je me levai. Ce mouvement fit tomber un oreiller, & j'apperçus dans un coin du canapé un petit portefeuille.... Je n'avois jamais vu ce porte-feuille dans les mains de Julie, quoiqu'il ne parût pas neuf. C'en fut aſſez pour exciter ma curioſité & me faire naître mille ſoupçons confus. Je me ſaiſis du porte-feuille, je le mets dans ma poche, & au moment même je me retire, ou pour mieux dire, je me ſauve dans mon appartement. Arrivé chez moi, je m'enferme, je me barricade, enſuite je me jette dans un fauteuil, & je reprends haleine. J'étouffois, une oppreſſion affreuſe m'ôtoit preſqu'entièrement la faculté de reſpirer. Mes mains tremblantes ne pouvoient tenir le fatal porte-feuille. Je le poſai ſur une table, alors je le conſidérai, & je ſentis que mes yeux ſe rempliſſoient de larmes!.... Quai-je fait, m'écriai-je? ce que je ne pourrois excuſer dans un autre!.... Eh quoi! un ſimple cachet poſé ſur une lettre eſt, pour tout honnête-homme, un ſceau reſpectable & ſacré, & je me réſoudrois à briſer cette ſerrure!..... O Ciel, la violence & la fraude ne me font plus d'horreur! Voilà donc où peuvent

Digitized by Microsoft®

conduire les passions!.... Cette réflexion me fit tressaillir. Je fus tenté de reporter le porte-feuille sans l'ouvrir; mais la passion l'emporta. Au désespoir d'y céder, & trop foible pour y résister, je pris le porte-feuille avec une espèce de fureur, j'en fais sauter la serrure, il s'ouvre....! Dieu, que vois-je! un portrait!... Je frissonne, mon cœur palpite avec violence, un tremblement universel me saisit.... Éperdu, hors de moi-même, je fixe en frémissant cette funeste peinture.... Ah, je ne puis la méconnoître!.... Malheureux, c'est Sinclair, c'est lui-même!.... Perfide, m'écriai-je, tu mourras.... Elle est innocente, interrompit vivement Pulchérie, j'en suis sûre. Mais, Monsieur, si vous l'avez tuée, n'achevez pas votre histoire.... A ces mots, Monsieur de la Palinière sourit; & reprenant la parole: rassurez-vous, dit-il, si elle n'est pas coupable, le Ciel la protégera, & je serai le seul à plaindre. Mais écoutez le dénouement de ce triste récit. Dans le premier transport de ma rage, je perdis absolument la raison & le souvenir de ce que je me devois à moi-même, Julie ne fut à mes yeux qu'un monstre qui ne me paroissoit plus avoir rien de commun avec moi. Je brûlois du desir insensé de la perdre, de la déshonorer, & de publier sa honte & mon malheur. D'abord je commence par

Digitized by Microsoft®

par écrire un billet, il s'adreſſoit à Sinclair, & contenoit ces mots: " Enfin j'en ai la certitude, „ vous êtes le plus perfide & le plus vil de tous „ les hommes! Ne vous flattez pas de m'avoir „ jamais trompé; il y a plus d'un an que je ſuis „ éclairé. Trouvez-vous ce ſoir à huit heures „ derrière les Chartreux, muniſſez-vous de deux „ piſtolets. Je dois avoir le choix des armes, je „ vous laiſſe celui des témoins ".

Après avoir écrit ce billet, je m'élance vers la porte de mon cabinet, je ſors impétueuſement. Je rencontre un valet-de-chambre: étonné de ma démarche & de mon air égaré, il s'arrête. Je lui donnai le billet que je venois d'écrire, en lui ordonnant de l'envoyer ſur le champ par un homme à cheval, enſuite, ajoutai-je d'une voix terrible, vous irez dire à votre maîtreſſe que je pars dans l'inſtant, que je ne la reverrai jamais, & que dans quelques jours, un couvent ſera ſon éternelle demeure. Au même moment je demande des chevaux, & je vole à l'appartement de mon oncle. Je le trouve ſeul; il recule d'effroi en me voyant. Je lui conte en deux mots mon aventure, en l'aſſurant qu'avant cette affreuſe découverte, j'étois ſûr depuis long-temps de la perfidie de Julie. Mon oncle veut douter encore, il m'exhorte à ne point faire d'éclat, & à ne pren-

Digitized by Microsoft®

dre un parti qu'après une mûre réflexion. Il ajoute que toutes les réſolutions formées dans les premiers mouvemens de la colère ſont toujours imprudentes, & entraînent néceſſairement les regrets & le repentir; que d'ailleurs les plus fortes apparences ſont ſouvent trompeuſes; & que plus on a vécu, plus on a d'expérience, & moins on eſt précipité dans ſes jugemens. Mais mon oncle me parloit en vain; livré au déſeſpoir, uniquement occupé des plus affreux projets de vengeance, je ne l'écoutois pas. J'étois enſeveli dans une morne & profonde rêverie, lorſque tout-à-coup la porte s'ouvrit. Je levai la tête, mais que devins-je, grand Dieu, en appercevant Julie!.... Audacieuſe créature, m'écriai-je, ſortez, ou craignez ma fureur!.... A ces mots mon oncle, rempli d'effroi, ſe précipite devant moi, & me ſaiſiſſant dans ſes bras, il me retint ſans peine. Je ne pouvois plus me ſoutenir. Au même inſtant Julie s'avance, & s'adreſſant à mon oncle: laiſſez-le, dit-elle, je n'ai rien à craindre..... Je ne puis exprimer l'eſpèce d'impreſſion que produiſit ſur mon cœur ce peu de mots. Le ſon de cette voix angélique fit entrer à la fois dans mon ame, & le doute & le remords.... Toute ma fureur s'évanouit. Je regardai Julie en tremblant.... Une certaine majeſté répandue ſur toute

Digitized by Microsoft®

sa personne, donnoit à sa figure je ne sais quoi d'imposant & de fier, qui rendoit sa beauté plus frappante qu'elle ne l'avoit jamais été; & son air assuré, sévère & tranquille, mit le comble à ma surprise, & acheva de m'intimider. Le saisissement, l'étonnement me rendant immobile, je la regardois fixement sans pouvoir proférer une seule parole. Après un moment de silence, Julie jetant les yeux autour d'elle, apperçut sur une table le porte-feuille ouvert & brisé, que j'y avois jeté en entrant chez mon oncle; elle s'approcha froidement de la table, & prenant le porte-feuille: voilà donc, dit-elle, la seule cause de l'état où je vous vois, & de l'outrage que j'ai reçu? Ah, Julie, m'écriai-je, est-il possible, seriez-vous innocente? Mais, que dis-je, votre seule présence vous a presque justifiée. — Eh pourquoi donc, cruel, m'avez-vous condamnée sans m'entendre? — Mais ce portrait est celui de Sinclair.... — Mais il ne m'appartient pas.... Puis-je croire?.... — Sinclair est marié depuis six mois. Ce porte-feuille est à sa femme, & cette femme est Belsamie. Cette justification si précise & si claire ne laissoit rien à desirer; elle anéantissoit sans retour ma jalousie; mais elle me rendoit si coupable, qu'elle me fit éprouver une confusion & des regrets qui corrompirent

Digitized by Microsoft®

toute ma joie. Je ne pouvois goûter le bonheur de retrouver une compagne aussi vertueuse qu'aimable, je n'étois plus digne d'elle !....

Tandis que mon oncle en pleurant ferroit ma femme dans ses bras, humilié, consterné, j'étois resté debout immobile à ma place; mon repentir n'avoit rien de tendre, je n'espérois plus de pardon. Julie, embrassant mon oncle, versa quelques larmes; ensuite, s'approchant de moi d'un air froid & sérieux, elle entra dans le détail de l'histoire de Belsamie; elle m'apprit que Belsamie aimoit Sinclair depuis deux ans; qu'en même-temps, ayant peu de fortune, & en attendant une plus considérable d'un grand-oncle, qui avoit eu le projet de lui faire épouser un homme de son nom, elle s'étoit décidée à lui cacher son inclination pour Sinclair; que d'ailleurs, étant sa maîtresse, & vivement pressée par Sinclair, elle avoit enfin consenti à l'épouser, à condition que ce mariage resteroit secret tout le temps nécessaire pour y préparer son oncle; qu'elle étoit sûre, avec un peu de patience, d'obtenir à la fin son agrément. En effet, continua Julie, en m'adressant toujours la parole, depuis deux mois surtout, l'oncle de Belsamie paroît prendre insensiblement les dispositions que lui desire sa nièce; & cette dernière étoit décidée à lui déclarer son

Digitized by Microsoft ®

mariage dans six semaines, temps où l'homme qui le gouverne, & qu'il vouloit faire épouser à Belsamie, sera forcé de s'absenter, & de s'éloigner de lui; mais l'éclat que vous venez de faire rompt toutes ces mesures. Belsamie avoit laissé son porte-feuille dans mon cabinet, ne le retrouvant plus, & sachant par mon valet-de-chambre ce que vous m'avez fait dire, elle a facilement deviné la vérité. Je connois mon oncle, m'a-t-elle dit; je suis certaine que dans cet instant la découverte de mon mariage va me brouiller avec lui; mais je n'hésite pas à sacrifier à l'honneur & au repos de mon amie, toute la fortune que j'étois en droit d'attendre. Allez vous justifier auprès de votre mari; je vais chercher le mien, & l'instruire de cet événement....

Comme ma femme achevoit ces mots, je me rappelai tout-à-coup le billet que j'avois écrit à Sinclair. Depuis une heure, uniquement occupé de Julie, j'avois oublié l'univers, & d'ailleurs, l'excès de mon trouble avoit confondu & brouillé toutes mes idées; mais me ressouvenant enfin que j'avois mortellement offensé Sinclair : ô Ciel, m'écriai-je, Sinclair maintenant a reçu mon billet! Cette réflexion m'accabla, toutes les expressions injurieuses de ce billet se retracèrent à ma mémoire, & ce souvenir mettoit le comble à ma

Digitized by Microsoft®

confusion & à mes remords. Cependant j'écrivis sur le champ à Sinclair ; j'implorois son indulgence, sa pitié, & je le conjurois d'oublier des égaremens expiés par mon repentir & par mon désespoir. Je me couchai sans avoir reçu de réponse ; mais le lendemain à mon réveil, on me donna une lettre de Sinclair ; je l'ouvris en tremblant, elle étoit conçue en ces termes : " Il „ est vrai, je fus votre ami, mais vous n'avez „ jamais été le mien, vous qui, de votre propre „ aveu, m'avez soupçonné pendant si long-temps „ de la plus lâche des perfidies ; vous qui avez „ pu me croire un moment *le plus vil de tous „ les hommes !*.... Je l'avoue, j'avois pénétré „ votre jalousie ; mais j'imaginois que votre cœur „ la désavouoit & me conservoit son estime ; je „ croyois que vous me supposiez une passion in- „ volontaire, que vous pensiez que je m'abusois „ moi-même sur le sentiment que j'éprouvois ; „ enfin je ne voyois en vous qu'un homme bi- „ zarre, susceptible d'une prévention extrava- „ gante ; je vous croyois incapable de douter un „ instant de la probité de votre ami. Telle étoit „ l'opinion que j'avois de vous : en me l'ôtant, „ vous avez détruit sans retour l'amitié dont elle „ étoit la base. Les apparences, dites-vous, „ étoient si fortes dans cette dernière occasion !...

Digitized by Microsoft ®

„ Eh quoi donc, au fond du cœur, ne m'aviez-
„ vous pas déjà calomnié mille fois avant cet
„ événement? D'ailleurs, quand il s'agit de
„ l'honneur d'une femme, de l'honneur d'un
„ ami, doit-on juger sur des apparences? "

„ Décidé à ne jamais vous revoir, je dois
„ éclaircir dans cette lettre tous les doutes qui
„ pourroient vous rester sur la prudence de la
„ conduite de votre femme. Ce n'est pas d'un
„ homme de mon âge qu'elle eût consenti à re-
„ cevoir un secret; Belsamie la connoissoit assez
„ pour en être certaine; aussi, en lui confiant le
„ sien, l'assura-t-elle avec vérité que j'ignorois
„ cette confidence, & que je n'en serois instruit
„ que lorsque ce secret cesseroit d'en être un pour
„ vous; d'un autre côté, Belsamie redoutant vo-
„ tre indiscrétion, & craignant mortellement que
„ je ne vous ouvrisse mon cœur, avoit exigé ma
„ parole de ne vous jamais parler d'elle; & pour
„ me lier davantage, s'il étoit possible, elle me
„ protesta qu'elle étoit irrévocablement décidée
„ à ne confier ce secret à personne, pas même
„ à Julie; & ce n'est qu'hier qu'elle m'a fait
„ l'aveu de cet artifice. Après cette explication,
„ qui vous fait connoître tout l'excès de votre
„ injustice, puissiez-vous sentir en même-temps
„ combien il est affreux de n'être désabusé qué

Digitized by Microsoft®

„ par ſes fautes. La raiſon & les conſeils de „ l'amitié n'ont rien pu ſur votre ame, ah, „ que du moins l'expérience vous éclaire!.... „ Et ſongez ſur-tout que ſe défier ſans ceſſe „ des objets les plus chers, nourrir en ſecret „ contr'eux d'affreux & d'outrageans ſoupçons, „ eſt un ſupplice inſupportable, le tourment „ des ames foibles, & la juſte punition des mé- „ chans.

„ Adieu; vous perdez un ami fidèle, & je „ ne perds qu'une illuſion; mais cette illuſion „ me fut trop chère pour ne pas la regretter „ toujours!.... Quelle ſociété, quels nœuds „ vous ayez rompus!.... Malheureux! quel „ bonheur vous avez rejeté!.... Que je vous „ plains!.... Cependant une nouvelle ſource de „ félicité vous eſt offerte encore; bientôt vous „ allez devenir père, vous pouvez encore être „ heureux".

Comme j'achevois la lecture de cette lettre, mon oncle entra bruſquement dans ma chambre; levez-vous, me dit-il, votre femme vous demande; elle a paſſé une nuit affreuſe, la ſcène d'hier lui a fait une révolution qui, dans ſon état, peut être bien funeſte.... — O Ciel! Il faut envoyer à Paris chercher des ſecours.... — J'ai donné à ce ſujet les ordres néceſſaires; votre

Digitized by Microsoft®

femme à son réveil, continua mon oncle, a malheureusement appris une nouvelle qui lui a causé la plus vive peine. Elle a reçu un billet de Belsamie qui ne contenoit rien d'intéressant; mais Julie sachant que ce billet avoit été apporté par le valet-de-chambre de Belsamie, elle a voulu lui parler, & elle en a appris que son amie avoit vu son oncle pour lui déclarer son mariage, & que l'oncle furieux s'étoit brouillé sans retour avec sa nièce. Ce détail a mortellement affligé Julie, & cet événement l'affecte d'autant plus que vous en êtes la seule cause. Pendant ce discours, le cœur pénétré de douleur, je m'habillai à la hâte. Je fus chez ma femme; elle avoit la fièvre & souffroit beaucoup. Son médecin arriva, qui déclara qu'elle étoit blessée. En effet, le soir même, elle fit une fausse-couche. Julie, inconsolable, ne put dissimuler l'excès de son chagrin. Voilà, me dit-elle, en fondant en larmes, voilà ce que vous me coûtez!.... Ce cruel reproche, le premier qu'elle m'eût jamais fait, mit le comble à mon malheur. J'eus horreur de moi-même, je me vis haï pour toujours; &, loin de songer à réparer mes torts, je les aggravai, & je tombai dans le découragement & le désespoir.

Quand ma femme fut rétablie, nous retour-

Digitized by Microsoft®

nâmes à Paris. Julie vouloit en vain me cacher sa profonde tristesse ; elle regrettoit son enfant ; elle regrettoit son amie : car Sinclair inflexible, ne voulant plus me revoir, avoit emmené sa femme dans une terre au fond du Poitou ; & bientôt Julie eut encore un autre sujet de chagrin qui ne l'affecta pas moins que tous les autres. Personne n'avoit ignoré ma jalousie ; on avoit su & conté de mille manières l'histoire du portefeuille, & mes derniers emportemens. Le mariage de Sinclair n'avoit pu justifier Julie aux yeux de la multitude abusée par des récits infidèles, & l'on conclut de l'éclat que j'avois fait, & de ma rupture avec Sinclair, qu'il étoit impossible que Julie fût innocente. Elle s'apperçut aisément, à la manière dont elle fut reçue dans le monde, qu'elle avoit presqu'entièrement perdu la considération dont elle avoit joui jusqu'alors. Trop sensible pour s'en consoler, mais trop fière pour s'en plaindre, elle renferma au fond de son ame un si cruel chagrin. Je vis l'injustice qu'elle éprouvoit, je compris tout ce qu'elle devoit souffrir. Je sentis mieux que jamais à quel point elle devoit me haïr, moi, l'unique cause de toutes ses peines. Me croyant l'objet de son ressentiment & de son aversion, je ne faisois rien pour la consoler, je n'attribuois qu'à sa vertu

Digitized by Microsoft®

la douceur qu'elle me montroit. Ces réflexions, en me déſeſpérant, aigriſſoient chaque jour davantage mon caractère ſi impétueux; je devins ſombre, farouche & véritablement inſupportable. Pluſieurs mois ſe paſſèrent dans cette ſituation. Enfin, voyant que la ſanté de Julie s'altéroit ſenſiblement, & qu'elle étoit prête à ſuccomber ſous le poids de ſes maux, je pris tout-à-coup le parti de lui rendre ſa liberté, & de me ſéparer d'elle. Je le lui annonçai, en l'aſſurant que cette réſolution étoit inébranlable. Cependant, je l'avouerai, malgré la certitude que je croyois avoir de ſa haine, je m'étois flatté en ſecret que cette déclaration l'étonneroit & lui cauſeroit une vive émotion; & il eſt bien vrai qu'au plus léger ſigne de trouble de ſa part, elle m'eut vu à ſes pieds abjurer une réſolution qui me perçoit l'ame. Je m'étois trompé en me perſuadant que j'étois haï. Je m'étois abuſé en croyant un inſtant que je pouvois être aimé. Les belles ames ſont incapables de haïr, mais les mauvais procédés les ramènent à l'indifférence: c'eſt ce qu'éprouvoit Julie. J'avois perdu ſon cœur, & c'étoit ſans retour. Elle m'écouta tranquillement, ſans ſurpriſe & ſans émotion. Enſuite, prenant la parole: ma réputation eſt déjà flétrie, dit-elle; le nouvel éclat que vous voulez faire va confirmer les injuſtes

Digitized by Microsoft®

soupçons du public: mais si ma présence dans votre maison est un obstacle à votre bonheur, je suis prête à la quitter; l'innocence me reste, j'aurai la force de me soumettre à ma destinée.... Ah, cruelle, m'écriai-je, en versant un torrent de pleurs, avec quelle froideur vous parlez de me quitter!.... — Mais c'est vous qui me le proposez!.... — Et c'est moi qui vous adore, & vous qui me haïssez!.... — Que m'a valu votre tendresse, & que vous coûte ce que vous appelez ma haine?.... — J'ai fait votre malheur, je fus injuste, bizarre, insensé; & cependant, Julie, si vous me haïssez, ah, c'est trop vous venger! Il n'est point de supplice pour moi comparable à celui d'être haï de vous.... — Non, je ne vous hais pas. Ces mots qui disoient si positivement: *je ne vous aime plus*, me transportèrent de fureur; je me livrai au plus terrible emportement. Je crus voir quelque effroi dans les yeux de Julie, je tombai à ses genoux. Dans cet instant, une larme, un soupir eussent changé mon sort. Julie conserva sa froideur & sa tranquilité. Je me levai impétueusement, je fis quelques pas, & m'arrêtant: *Adieu pour toujours*, dis-je d'une voix étouffée. Julie pâlit; elle fit un mouvement pour venir à moi; je m'avançai vers elle, elle retomba dans son fauteuil; elle étoit prête à s'évanouir. Je pris

Digitized by Microsoft®

cette violente émotion pour de l'épouvante: je vous fais horreur, m'écriai-je, il faut vous délivrer d'un objet odieux. En disant ces paroles, je m'élançai vers la porte, & je sortis désespéré & la mort dans le cœur. Mon Oncle étoit absent, je n'avois plus d'ami, rien ne pouvoit plus m'empêcher de suivre mon premier mouvement. Égaré, hors de moi-même, j'allai trouver sur le champ les Parens de Julie. Je leur déclarai ma résolution; j'ajoutai que Julie elle-même desiroit cette séparation, & que j'étois décidé à lui rendre tout son bien. On voulut me faire des représentations, je n'écoutai rien; j'annonçai que j'allois partir pour la campagne, que j'y resterois deux jours, & que je desirois à mon retour me trouver seul dans ma maison. Après cette déclaration, j'écrivis à Julie pour l'instruire de tout ce que j'avois fait, & je partis le soir même pour la campagne. J'étois dans une trop violente agitation, pour sentir toute l'étendue du malheur auquel je me condamnois moi-même; & ce qui paroît inconcevable, c'est qu'aimant Julie plus que jamais, & persuadé au fond de l'ame qu'il ne me seroit pas impossible de regagner sa tendresse, je trouvois une sorte de satisfaction dans l'éclat extravagant que je donnois à notre rupture. Je n'aurois pu me résoudre à me séparer d'elle avec

Digitized by Microsoft®

les égards & les ménagemens qu'exigeoient la prudence & l'honnêteté. Je voulois absolument étonner Julie, l'émouvoir, l'affliger, la sortir de cet état d'indifférence plus affreux pour moi que sa haine; je me flattois qu'en m'écoutant, elle avoit douté de ma sincérité, qu'elle me croyoit incapable de persister dans le dessein de la quitter pour toujours. Je me flattois encore que cet événement ranimeroit peut-être dans son cœur l'affection qu'elle avoit eue pour moi, & la seule espérance d'exciter dans son ame un mouvement de regret, eût suffi pour m'affermir dans le parti que j'avois pris J'aimois à me la représenter dans le trouble, l'incertitude, l'étonnement. Je la voyois lire mon billet; je la voyois emmenée par ses parens; je la voyois, pâle & tremblante, descendre l'escalier; j'osois espérer qu'elle ne passeroit pas sans émotion devant ma chambre, & qu'elle ne pourroit retenir ses pleurs en montant en voiture. J'avois laissé à Paris un homme de confiance, avec ordre d'observer Julie autant qu'il lui seroit possible de l'épier, de la suivre, de questionner ses femmes, afin de me rendre compte de tout ce qu'elle auroit fait ou dit dans ces premiers momens; mais ce détail ne fut pas long. Julie resta toujours enfermée dans son cabinet, y reçut ses parens sans aucun témoin, &

Digitized by Microsoft®

ſortir avec eux par un petit eſcalier dérobé, ſans être vue de perſonne.

M. de la Palinière en étoit là de ſon récit, lorſqu'on entendit ſonner dix heures. On ſe ſépara; & le jour ſuivant on apprit le reſte de l'hiſtoire. J'en étois reſté, dit M. de la Palinière, au moment de ma ſéparation avec Julie. Le jour même où ſes parens l'emmenèrent, je reçus d'elle un billet qui contenoit ces mots:

„ J'ai ſuivi vos ordres, j'ai quitté votre mai-
„ ſon, toujours prête à y rentrer ſi votre cœur
„ m'y rappelle. Quant à l'offre de me rendre un
„ bien beaucoup trop conſidérable pour ma ſitua-
„ tion préſente, j'oſe attendre de votre eſtime
„ que vous ne la réitererez pas; & le ſeul moyen
„ qui vous reſte maintenant de me cauſer un cha-
„ grin nouveau, eſt de perſiſter dans cette réſo-
„ lution. Daignez donc garder la moitié d'une
„ fortune qui n'auroit aucun prix à mes yeux ſi
„ je ne la partageois pas avec vous ".

Ce billet, que j'arroſai de larmes, me fit faire une foule de réflexions. Le contraſte de la conduite de Julie & de la mienne, me frappa vivement. Je compris enfin combien, par les réſultats & les effets, un ſentiment fondé ſur le ſeul devoir eſt préférable à la paſſion. J'adore Julie, me diſois-je, & j'ai fait le tourment de ſa vie, & j'ai

Digitized by Microsoft®

pu me résoudre à la quitter pour toujours! Elle m'aimoit sans emportement; mais elle n'étoit occupée que du desir & du soin de me rendre heureux. Toujours prête à me sacrifier ses goûts, ses penchans, sa volonté, je lui cherchois des torts imaginaires, elle me pardonnoit sans cesse des torts réels: & lorsqu'enfin, l'excès de mon injustice & de ma folie m'a fait perdre son cœur, son indulgence & sa générosité survivent à sa tendresse. Elle croit devoir encore à l'objet qu'elle aimoit, les procédés les plus nobles & les plus touchans. Ah! je le vois, la véritable affection est celle que la raison approuve & que la vertu fortifie. Ces réflexions m'accabloient; le repentir le plus amer rouvroit toutes les blessures de mon cœur. Je ne pensois plus qu'en frémissant, au dernier éclat que je venois de faire; &, sans doute, dans cette affreuse situation, je n'eusse point hésité à m'aller jeter aux pieds de Julie, à lui déclarer que je ne pouvois vivre sans elle, si je n'eusse été retenu par une délicatesse très-fondée. J'avois été prodigue & joueur, &, ce qu'il y a de pis encore, j'avois un Intendant qui possédoit au suprême degré l'art d'embrouiller ses comptes, ce qui, dans sa profession, prouve incontestablement ou le manque de capacité, ou celui de probité. Au lieu de le renvoyer, je le gardai

Digitized by Microsoft®

gardai, & je le priai seulement de ne plus me parler d'affaires, ordre qu'il ne se fit pas répéter; car ce n'étoit pas sans raison & sans dessein qu'il avoit été aussi obscur & aussi diffus avec moi. Cependant, depuis six mois, il m'avoit demandé plusieurs audiences pour me déclarer que mes affaires se dérangeoient. Ces discours me firent alors peu d'impression; mais après avoir lu le billet de Julie, ils me revinrent à l'esprit; & avant de songer à obtenir mon pardon, je voulus connoître la situation de mes affaires: malheureusement je m'étois conduit de manière à ne pouvoir compter sur l'estime de ma femme; & si j'étois ruiné, comment lui demander d'oublier le passé & de revenir avec moi? Ne pourroit-elle pas attribuer au plus vil intérêt, une démarche inspirée par la seule tendresse? Cette idée m'étoit insupportable; & j'aurois mieux aimé mille fois ne jamais revoir Julie, que de m'exposer à faire naître en elle un semblable soupçon. Je retournai précipitamment à Paris. Que n'éprouvai-je pas en rentrant dans ma maison, dans cette maison que Julie n'habitoit plus, & dont j'avois eu moi-même l'inconséquente folie de la bannir! Assiégé par une foule de réflexions affligeantes, accablé de douleur & de regrets, je n'avois plus qu'une espérance, celle que je pourrois, avec de l'éco-

Digitized by Microsoft®

nomie & des ſoins, rétablir mes affaires, & enſuite obtenir mon pardon de Julie. J'envoyai chercher mon Intendant, & je commençai par lui déclarer qu'avant tout je voulois rendre à ma femme tout ſon bien. Il parut fort étonné de cette réſolution, & crut m'en détourner en m'annonçant, qu'il ne croyoit pas que je puſſe faire une ſemblable reſtitution ſans me ruiner preſqu'entiérement. Je vis clairement alors que mes affaires étoient dans un déſordre beaucoup plus grand que je ne l'avois imaginé. Cette découverte me déſeſpéra; car perdre ma fortune, c'étoit, d'après mes principes, perdre Julie à jamais. Avant d'approfondir davantage ma ſituation, je rendis à Julie tout le bien que j'avois reçu d'elle; enſuite je payai mes dettes; & tous ces arrangemens terminés, je me trouvai ſi complettement ruiné, que je fus obligé, pour pouvoir vivre avec décence, de placer à fonds perdu les minces débris de ma fortune. Mon Oncle étoit peu riche, & ne poſſédoit guères que des bienfaits du Roi; cependant il m'offrit des ſecours. Je les refuſai. Je vendis mes chevaux, ma maiſon, mes terres, & je louai un petit appartement auprès du Luxembourg, environ trois mois après ma ſéparation d'avec ma femme. Durant cet eſpace de temps, Julie s'étoit retirée dans un Couvent le

Digitized by Microsoft®

jour même où je quittai ma maiſon. On m'apporta d'elle une lettre conçue en ces termes :

„ Puiſque vous m'avez forcée à recevoir ce „ que vous appelez mon bien, puiſque vous me „ traitez comme une étrangère, je crois qu'il „ m'eſt permis d'uſer de repréſailles en cette „ occaſion. Quand je quittai votre maiſon, la „ crainte de vous offenſer en paroiſſant dédaigner „ vos dons, me fit emporter les diamans, les bijoux „ que vous m'avez donnés. Vous m'écrivîtes que „ vous l'exigiez, il me ſembla que je devois vous „ obéir. Mais depuis vous m'avez prouvé que „ vous ne ſaviez pas apprécier une ſemblable dé- „ licateſſe; ainſi je me ſuis décidée à me défaire „ de ces parures qui me ſont inutiles, & que je „ n'avois gardées que par égard pour vous. J'ai „ ſaiſi une occaſion favorable de les vendre avan- „ tageuſement. On m'en a donné quatre-vingt „ mille francs, que je viens d'envoyer chez votre „ Notaire, comme une ſomme que je vous de- „ vois, & que vous ne pouvez m'obliger à re- „ prendre puiſqu'elle vous appartient.

„ Je ſuis, depuis deux mois, dans le Couvent „ de ***. Je compte y reſter pluſieurs années, „ à moins que vous ne veniez m'en retirer.... „ Nous avons une belle terre en Flandres, l'ha- „ bitation en eſt, dit-on, charmante : dites un

Digitized by Microsoft®

„ mot, & je suis prête à vous y suivre & à m'y „ fixer avec vous. "

Comment dépeindre tout ce qui se passa dans mon ame après avoir lu cette lettre ! O Julie, m'écriai-je, ô femme adorable ! Est-il possible, grand Dieu, que j'aie pu jamais vous accuser de perfidie, vous outrager, vous abandonner ! Quoi, ce cœur si délicat, si noble, je l'ai possédé, & je l'ai perdu ! Je pouvois être le plus heureux de tous les hommes, & j'en suis le plus infortuné. Puis-je, dans l'état où je suis, accepter ce généreux pardon qui m'est offert ? Non, non ; il vaut mieux cesser de vivre que de s'avilir à ses propres yeux. Ah, Julie ! vous avez pu m'accuser d'extravagance & d'injustice ; mais jamais vous n'aurez lieu de me soupçonner d'une bassesse. En disant ces paroles, des ruisseaux de larmes inondoient mon visage. J'écrivis à Julie vingt lettres, que je déchirai toutes. Enfin je m'arrêtai à celle-ci.

„ J'admire la noblesse de vos procédés, & „ l'élévation de votre ame ; mais cependant, cet „ excès de générosité ne peut me paroître incom- „ préhensible. Oui, je conçois à quel point il est „ doux de pouvoir se dire : *Tout ce que la tendresse* „ *fait inspirer de touchant aux cœurs les plus pas-* „ *sionnés, la seule vertu me l'a fait faire !* Non, je „ n'abuserai point de l'empire qu'elle a sur vous....

Digitized by Microsoft®

„ Vivez libre, ſoyez heureuſe, oubliez moi!....
„ Adieu, Julie.... Sans doute vous avez ſur moi
„ toute la ſupériorité que donne la raiſon.....
„ Mais mon cœur peut-être n'étoit pas indigne
„ du vôtre. "

Avec cette lettre, je renvoyai à Julie ſes quatre-vingt mille francs, en lui faiſant dire que ſes diamans lui ayant été donnés à ſon mariage, ne m'appartenoient pas davantage que le reſte de ſon bien; & qu'après les avoir acceptés, elle n'avoit pas le droit de me forcer à les reprendre.

Je venois de faire le ſacrifice le plus douloureux: Julie m'offroit encore de me conſacrer ſa vie; je venois de renoncer à un bonheur ſans lequel il n'en pouvoit plus exiſter pour moi. Cependant ma douleur étoit plus profonde qu'amère. Dans cette dernière occaſion, c'étoit à l'honneur que j'avois ſacrifié toute ma félicité; cette idée ſoutenoit mon courage. D'ailleurs, je ne doutois pas que ma lettre n'eut fait connoître à Julie que, du moins, malgré tous mes égaremens, je n'étois pas indigne de ſon eſtime. Enfin l'eſpoir d'exciter ſa compaſſion, & ſur-tout ſes regrets, s'étoit ranimé dans mon cœur. Je la ſuppoſois attendrie, affligée, & je me trouvois moins à plaindre.

Il y avoit à peu-près quinze jours que j'étois

Digitized by Microsoft®

retiré au Luxembourg, & que j'y vivois en solitaire, lorsque je reçus de la Cour ordre de partir sur le champ pour mon régiment. La paix étoit faite depuis un an. Ma garnison étoit à deux cent lieues de Paris. J'étois un des plus ignorans Colonels de l'Europe. D'ailleurs, malgré moi, je conservois encore au fond de l'ame la folle espérance que Julie n'étoit pas perdue pour moi sans retour. Je sentois bien que je ne pouvois me démentir, & qu'elle n'avoit plus de démarches à faire; mais je me flattois en secret qu'un événement imprévu me rendroit un bonheur auquel je n'avois jamais renoncé sincèrement. Enfin je ne pouvois me résoudre à quitter Paris, & à mettre entre Julie & moi un espace de deux cent lieues. J'écrivis au Ministre pour solliciter un congé; on me le refusa, & au moment même j'envoyai ma démission. C'est ainsi que je quittai le service à vingt-cinq ans, & c'est ainsi que la violence & l'humeur décidèrent de toutes mes résolutions dans les circonstances les plus importantes de ma vie. Cette dernière extravagance me causa un chagrin très-sensible; elle acheva de me brouiller avec mon Oncle, déjà fort mécontent que je me fusse séparé de ma femme sans le consulter; de manière que je me trouvai enfin, absolument abandonné de toutes les personnes que j'avois le plus aimées.

Digitized by Microsoft©

Je ne ſentis, pas dans ce moment, toute l'horreur de ma ſituation ; j'étois uniquement occupé d'une idée qui m'ôtoit abſolument la faculté de réfléchir. Je voulois revoir Julie ; j'imaginois que ſi je pouvois trouver le moyen de m'offrir ſubitement à ſa vûe, je retrouverois une partie des droits que j'avois jadis ſur ſon cœur. Mais je ne pouvois la faire demander au parloir ; quel prétexte prendre ? D'ailleurs que lui dire ? Comment donc la revoir ? Elle ne ſortoit jamais, & logeoit dans l'intérieur du couvent. J'avois un nouveau valet-de-chambre qui connoiſſoit un couſin d'une des tourières du couvent de Julie. Je parlai à ce couſin, & je l'engageai à me donner une lettre pour ſa couſine, dans laquelle il m'annonçoit comme un de ſes amis, intendant d'une Dame de Province qui vouloit envoyer ſa fille au couvent. Je m'enveloppai dans une redingotte, je mis un grand chapeau rabbattu, & au déclin du jour, je me rendis au couvent. Je trouvai dans la tourière tout ce que je pouvois deſirer de mieux, c'eſt-à-dire, la perſonne la plus bavarde & la plus confiante que j'euſſe encore vûe. Je lui fis d'abord quelques queſtions vagues. Enſuite je lui dis que ma Maîtreſſe n'étoit pas abſolument décidée à mettre ſa fille en claſſe ; & là-deſſus je lui demandai, s'il y avoit dans le cou-

Digitized by Microsoft®

vent beaucoup de penſionnaires en chambre. Mais oui, répondit la tourière, nous avons même des femme mariées. Ici le cœur me battit avec une extrême violence, & la tourière, ſe penchant vers mon oreille, quoique nous fuſſions ſeuls, me dit d'un air de confidence & en ſouriant: *c'eſt ici qu'eſt renfermée cette belle Madame de la Palinière, dont vous avez ſûrement entendu parler.* — Mais en effet.... Je ſais.... qu'elle eſt charmante.... — Ah, charmante, cela eſt vrai; quel dommage!.... Enfin il faut eſpérer que Dieu lui fera la grace de ſe repentir!.... — Se repentir!.... Et de quoi?.... — On voit bien que Monſieur arrive de Province.... Comment, vous ne ſavez pas?... — J'ai oui dire qu'elle avoit un mari bizarre, injuſte.... — Ah, oui, un vrai brutal, un imbécille, à ce qu'on dit; mais tout cela n'excuſe pas la mauvaiſe conduite d'une femme. Celle-ci, à ce qu'on prétend, eſt au couvent malgré elle, & ne s'y eſt miſe que parce qu'elle craignoit une lettre de cachet.... — Une lettre de cachet, ô ciel!.... — Écoutez donc, il y avoit dequoi l'obtenir.... Et ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle n'oſe ni ſortir, ni recevoir qui que ce ſoit, excepté ſes plus proches parens. Elle mène une vie bien déſagréable. Vous ſentez bien que nos mères & nos ſœurs ne veulent pas la

Digitized by Microsoft®

voir; les pensionnaires ne la regardent seulement pas; elle est ici comme une pestiférée; chacun l'évite & la fuit.... A tout péché miséricorde; mais au moins faut-il faire pénitence. Au lieu de cela, elle joue du clavecin toute la journée; elle est fraîche comme une rose, & elle engraisse à vue d'œil. Il y a là bien de l'endurcissement. — Et elle n'a pas l'air triste?... — Ah, point du tout; & sa femme-de-chambre dit qu'elle ne l'a jamais vue si tranquille & si contente; pour moi, malgré tout cela, j'espère toujours qu'elle rentrera en elle-même; car le cœur n'est pas mauvais. Elle est charitable, généreuse. Pourtant elle s'est fait rendre tout son bien, & elle laisse son mari dans la misère. Vous me direz que c'est un fou, un mauvais sujet, qui s'est ruiné on ne sait comment, & qui vient d'essuyer l'affront d'être chassé du service. Il est sûr qu'on lui a ôté son régiment; mais enfin un mari est toujours un mari. Le pauvre homme a écrit à sa femme il y a un mois, pour lui demander quelques secours; elle l'a refusé net, cela est bien dur.... Ces détails-là je les sais de bonne part; je ne dis pas les choses en l'air. Il y a quinze ans que je suis ici, & je n'ai jamais passé pour *mauvaise langue*, Dieu merci.

La tourière eut la liberté de se louer tout à

Digitized by Microsoft®

ſon aiſe. Enſeveli dans la plus ſombre rêverie, je ne ſongeois pas à l'interrompre : elle parloit toujours, lorſqu'on vint l'appeller. Elle ſortit, & rentra au bout d'un moment ; c'étoit, diſoit-elle, une parente de notre jeune novice qui fera profeſſion demain. Oh, c'eſt-là une ame touchée!.... Une vocation!.... Elle donne cinquante mille francs au Couvent.... Vous devriez venir voir demain cette cérémonie, cela ſera ſuperbe, toutes nos penſionnaires y ſeront, vous en auriez le coup-d'œil de l'égliſe du dehors... — A quelle heure ſe fera cette cérémonie? — Sur les trois heures après midi ; la novice eſt belle comme un Ange ; elle n'a que vingt ans.... Si elle n'avoit pas perdu dans la même année, & ſon père, & un jeune homme qu'elle aimoit, elle n'auroit peut-être jamais écouté les mouvemens de la grace!... La belle choſe que la Providence!..... Le père mourut le premier, il y a dix-huit mois; cinq mois après, le jeune homme, qui étoit enfermé à Saumur, mourut auſſi de chagrin, à ce qu'on croit.... Et quel étoit le nom du jeune homme, interrompis-je avec un trouble impoſſible à dépeindre? Le Marquis de Clainville, reprit la tourière, & la novice s'appelle Mademoiſelle Delbène. A ces mots, j'éprouvai un déchirement de cœur inexprimable ; je me levai tout-à-coup

Digitized by Microsoft®

en faisant une exclamation qui remplit la tourière d'étonnement & de frayeur, & je sortis précipitamment.

Arrivé chez moi, je me jetai dans un fauteuil, consterné, pénétré de tout ce que je venois d'entendre. Le voile étoit tombé; je ne me faisois plus illusion; je connoissois enfin tout l'excès de mes malheurs. Je voyois à quel point mon extravagante conduite avoit flétri la réputation de ma femme. Je sentois que cette innocente victime de ma folie, ne pouvoit, au fond du cœur, me pardonner de lui avoir enlevé le bien le plus précieux que puisse posséder une femme, & que l'injuste mépris qu'on lui témoignoit, devoit sans cesse ranimer son ressentiment contre moi; je ne pouvois plus attribuer qu'à la seule sublimité de sa vertu ses généreux procédés. Enfin, il étoit évident, d'après le récit de la tourière, que Julie, consolée par le témoignage de la conscience, avoit prit son parti, qu'elle étoit paisible, résignée à son sort; & elle ne pouvoit l'être qu'en m'oubliant entièrement. O Dieu, m'écriai-je, dans quel affreux abyme m'ont précipité les passions!.... Si j'eusse surmonté l'amour & la jalousie, si j'eusse eu le courage de vaincre mon impétuosité naturelle, ma paresse & mon goût pour le jeu, je jouirois d'une fortune considéra-

Digitized by Microsoft

ble, je n'aurois pas à me reprocher la mort d'un jeune homme intéreſſant, & je ne ſerois pas la première cauſe du ſacrifice que ſa malheureuſe maîtreſſe va conſommer demain. Je charmerois la vieilleſſe d'un oncle, d'un bienfaiteur, qui, trop juſtement, ne voit en moi qu'un ingrat & qu'un inſenſé. Je n'aurois pas lâchement renoncé, à vingt-cinq ans, à ſervir mon Roi & ma patrie. Loin d'être l'objet du mépris & de la cenſure publique, je ſerois univerſellement eſtimé, je poſſéderois la tendreſſe de la plus charmante & de la plus vertueuſe de toutes les femmes; j'aurois un ami auſſi fidèle qu'aimable, enfin, je goûterois le bonheur d'être père!.... Ah malheureux, de quels biens ineſtimables je me ſuis dépouillé moi-même!.... Eh quoi, je ſuis donc pour jamais un être iſolé ſur la terre! En achevant ces paroles, je jetai les yeux autour de moi avec une eſpèce de terreur, effrayé de ma ſolitude profonde & de l'abandon où je me trouvois.....

Dans ce moment, j'entends marcher précipitamment, ma porte s'ouvre avec bruit..... Un homme paroît & s'élance vers moi.... Éperdu, je me lève, je m'avance, & je me trouve dans les bras de Sinclair; il me ſerroit contre ſa poitrine; je ne pouvois retenir mes larmes, je

Digitized by Microsoft®

voyois couler les siennes, mille sentimens contraires m'agitoient à la fois; mais la confusion la plus douloureuse dominoit tous les autres, & me forçoit à garder le silence. Mon ami, dit Sinclair, j'étois au fond du Poitou, je n'ai appris que bien tard à quel point les consolations de l'amitié vous étoient devenues nécessaires; d'ailleurs, je voulois m'assurer de six mois de liberté pour vous les consacrer. J'arrive de Fontainebleau, j'ai un congé, disposez de moi. O Sinclair, m'écriai-je, ces consolations si précieuses que vous m'offrez, je ne suis plus digne de les goûter; j'ai mérité de perdre sans retour le titre de votre ami..... Vous ne pouvez plus rien pour moi. Va, reprit-il en m'embrassant, je connois ton ame, elle est noble autant que sensible. Si je n'avois que de la compassion à t'offrir, certain alors de ne pouvoir te consoler, je te plaindrois, je te servirois en secret, & tu ne me verrois point; mais l'amitié m'inspiroit, elle seule me rapproche de toi, & je suis sûr d'adoucir tes peines.

Ce discours me fit éprouver le mouvement le plus passionné de reconnoissance. Tant de générosité, loin de m'humilier, m'élevoit au-dessus de moi-même. Sinclair, en me rendant son amitié, me rendoit ma propre estime; mon cœur au même instant s'ouvrit tout entier à cet ami

Digitized by Microsoft®

fidèle ; je goûtai une consolation dont j'étois privé depuis long-temps, celle de parler sans déguisement de mes fautes & de mes peines. Ce triste récit fut souvent interrompu par mes pleurs, & Sinclair, après m'avoir écouté avec autant d'attention que d'attendrissement, leva les yeux au Ciel en poussant un profond soupir. A quoi servent, dit-il, l'esprit, les vertus naturelles & la sensibilité, sans des principes solides! Ces principes invariables, l'éducation ou l'expérience peuvent seules les donner. Si l'on n'a pas profité des leçons de ses instituteurs, on ne peut plus s'instruire qu'à ses dépens. On n'est éclairé que par ses fautes & par le malheur. Sinclair ajouta qu'il me conjuroit de m'éloigner de Paris pour quelque temps, & de voyager. Je vous suivrai, continua-t-il, partons pour l'Italie ; mais partons sans délai. Je m'abandonne à vous, répondis-je, disposez du sort d'un infortuné, qui, sans vous, succomberoit sous le poids de ses maux. Alors Sinclair, profitant de cette disposition, me fit donner ma parole que nous partirions sous deux jours.

La veille de mon départ, je voulus revoir le lieu où j'avois apperçu Julie pour la première fois. C'étoit dans le jardin du palais-royal; mais n'osant paroître en public, j'y allai la nuit,

Digitized by Microsoft®

après souper. Il y avoit de la musique & beaucoup de monde. Je m'enfonçai dans l'endroit le plus obscur de la grande allée, & je m'assis au pied d'un gros arbre. Au bout d'un moment, deux hommes vinrent s'asseoir de l'autre côté de l'arbre. L'un d'eux, que je reconnus au son de sa voix, s'appeloit Dainval, jeune fat, sans esprit, sans mœurs & sans principes; joignant au mauvais ton d'une ironie perpétuelle, la prétention de *penser philosophiquement*: se moquant de tout, décidant avec suffisance; à la fois pédant & superficiel; regardant comme des préjugés ou des fables, les sentimens les plus sacrés ou les actions honnêtes; se croyant profond en calomniant la vertu. Tel étoit ce Dainval, cet homme méprisable que j'avois cru mon ami jusqu'à l'époque de ma ruine, & dont je n'avois que trop souvent suivi les conseils pernicieux & les mauvais exemples. J'allois me lever & m'éloigner, lorsque mon nom, que j'entendis prononcer à Dainval, me fit prêter l'oreille, & j'écoutai le dialogue suivant : Cela est sûr, disoit Dainval, il est parti ce soir avec Sinclair pour l'Italie. — Comment! Sinclair & lui sont raccommodés?.... — Ils s'adorent.... Générosité d'un côté, repentir de l'autre, attendrissement mutuel, pleurs, pardon.... La scène a été du plus grand pathéti-

Digitized by Microsoft®

que.... — Mais il n'y a donc pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit? — Quoi? de leur rivalité?.... — Comment, Sinclair prendroit-il tant d'intérêt à un homme qui l'auroit trahi?.... — Je ne me pique pas *de raisonner*, mais je me pique *de voir les choses dans le vrai*.... Sinclair toujours amoureux de Julie, veut raccommoder le mari avec la femme, afin d'arracher la dernière de sa triste prison.... — Et à quoi bon le voyage d'Italie?.... — Il faut bien donner au public le temps d'oublier un peu l'histoire du porte-feuille.... — Il y a encore des gens très-sensés qui soutiennent que ce porte-feuille étoit à Belsamie.... — C'est une fable inventée après-coup. Le fait est que le pauvre la Palinière savoit parfaitement, avant cette découverte, à quoi s'en tenir; car, depuis un an, il le disoit à qui vouloit l'entendre.... — Est-il aimable la Palinière? que homme est-ce?... — Un homme excessivement borné, *sans ressort*, *sans caractère*. En entrant dans le monde, il se jeta à ma tête, & se mit sous ma direction. Je vis bientôt qu'il n'iroit *jamais au grand*.... *Une tête mal faite*, *des préjugés gothiques*, *de petites vues*, pas le sens commun.... Prodigue, dissipateur, & consterné à la vue d'un créancier; joueur, & se piquant au jeu de générosité & de grandeur

Digitized by Microsoft®

grandeur d'ame, perdant son argent en dupe ; il s'est ruiné sans éclat, & comme un sot. — L'as-tu revu depuis sa déroute?.... — Non ; mais j'ai jeté au feu tous nos comptes, il n'en entendra jamais parler.... — Te devoit-il beaucoup d'argent du jeu? — Oui, beaucoup. J'ai brûlé ses billets, je ne m'en vante point, je n'en conviendrois même pas avec un autre. Ce procédé me paroît tout simple, & je te prie de n'en point parler. Cette dernière fausseté de Dainval acheva de me pousser à bout. Imposteur, m'écriai-je, me voilà prêt à vous payer tout ce que je vous dois ; sortez d'ici, je vais m'acquitter. Ma foi, reprit Dainval, avec un rire forcé, je ne vous attendois pas là, il faut en convenir.... Quant à la proposition de nous couper la gorge, je la conçois de votre part ; vous n'avez plus rien à perdre : pour moi, il me faut encore près d'un an pour achever de me ruiner ; ainsi, pour que la partie soit égale, remettons-là à votre retour d'Italie. En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse, & il me laissa trop indigné de sa lâcheté pour que je songeasse à le suivre. Voilà donc, me disois-je, l'homme qui m'a paru aimable, l'homme dont les conseils m'ont souvent entraîné!.... Quel fond de perversité ! Quelle ame vile & corrom-

Digitized by Microsoft®

pue!.... Ah, que le vice eſt affreux, lorſqu'on le voit ſans illuſion!.... Il ne ſéduit qu'en ſe déguiſant, & toujours plus imprudent qu'artificieux, tôt ou tard il briſe lui-même le maſque fragile dont il ſe couvre.

Cette dernière aventure me fournit plus d'un ſujet de réflexions; elle me fit connoître à quel point on doit éviter, pour l'intérêt de ſa réputation, de donner des ſcenes au public. Quand on eſt devenu l'objet de l'entretien général, on eſt expoſé à tous les traits de la calomnie. Les méchans ajoutent, inventent; les ſots & les déſœuvrés écoutent & répètent; la vérité s'obſcurcit, & le public ſe prévient & condamne ſans retour. Au milieu de ces réflexions, une penſée ſur-tout m'accabloit: j'étois parvenu à ce comble d'infortune, que le plus grand de mes maux n'étoit pas de me voir pour toujours ſéparé de Julie. J'éprouvois une peine inſupportable encore; la plus innocente, la plus vertueuſe de toutes les femmes, l'ornement & la gloire de ſon ſexe, Julie enfin, gémiſſoit ſous le poids affreux du mépris public; & j'étois la ſeule cauſe de cette cruelle injuſtice!.... Cette idée me déchiroit le cœur, elle me rendit preſqu'inſenſible aux conſolations de l'amitié. Oui, diſois-je à Sinclair, ſi je ſouffrois ſeul de mes fautes, je ſupporterois

Digitized by Microsoft®

mon sort avec courage. Je le sais, le temps détruit & les regrets, & les passions; mais il ne peut affoiblir les remords d'un cœur sensible & né pour la vertu!..... Un jour, peut-être, Julie ne s'offrira plus à mon imagination sous les traits séduisans qui me charment; mais je la verrai toujours comme la victime innocente de ma folie & de mes égaremens; & toujours son souvenir fera le tourment de ma vie.

En effet, ni les tendres soins de Sinclair, ni la dissipation d'un long voyage ne purent affoiblir mes chagrins. De retour à Paris, Sinclair fut obligé de me quitter pour aller rejoindre son régiment, & je partis presqu'aussitôt pour la Hollande. Au bout de six mois, Sinclair vint m'y retrouver. Il me donna l'idée de m'associer à quelques entreprises de commerce; il me prêta les premiers fonds qui m'étoient nécessaires. La fortune seconda ce nouveau projet, & j'entrevis enfin la possibilité de retrouver le bonheur que j'avois perdu. Le desir de porter aux pieds de Julie le fruit de mes travaux, me donnoit autant d'activité que de persévérance. Je fus vaincre ma paresse naturelle, & le dégoût & l'ennui que m'inspira d'abord le genre de vie auquel je me consacrois; je donnois à la lecture, à la méditation, les heures que je dérobois aux affaires. Bien-

Digitized by Microsoft®

tôt l'étude ceſſa de me paroître pénible, & je pris le goût le plus paſſionné pour la lecture; inſenſiblement mon eſprit s'éclairoit, mes idées s'étendoient, le calme renaiſſoit dans mon cœur; l'occupation, la lecture & la réflexion me retiroient par degré de l'aſſoupiſſante ivreſſe où j'avois vécu juſqu'alors. La religion acheva de fortifier ma raiſon, d'élever mon ame, & de me ſouſtraire à l'empire tyrannique des paſſions. Cette revolution dans mon caractère & dans mes ſentimens, ne changea rien à mes projets. Je n'avois plus pour Julie ce penchant impétueux dont l'excès inſenſé nous avoit rendu ſi malheureux l'un & l'autre; je l'aimois avec moins de violence, mais avec plus de ſolidité & de déſintéreſſement. La paſſion eſt toujours aveugle, perſonnelle, & n'enviſage que ſa propre ſatisfaction; l'amitié n'eſt fondée que ſur l'eſtime, elle doit toute ſa force à la ſeule vertu, & plus elle eſt tendre, plus elle eſt équitable & généreuſe.

Je paſſai cinq ans en Hollande; durant cet eſpace de temps, je fus conſtamment heureux dans toutes les affaires où je m'engageai, & je parvins, par mon extrême économie & mon travail aſſidu, à rétablir entièrement ma fortune. Alors je ne ſongeai plus qu'à retourner dans ma patrie; je me repréſentois avec un attendriſſement déli-

Digitized by Microsoft®

cieux, le bonheur que j'allois y retrouver, l'instant où, tombant aux genoux de Julie, je pourrois lui dire : je reviens digne de vous, & je reviens vous consacrer ma vie.

Occupé des plus douces idées, rempli des plus chères espérances, je partis de Hollande.... Hélas, j'étois loin de pressentir le coup mortel que j'allois recevoir!.... J'avois écrit à Sinclair pour le charger de prévenir Julie sur mon retour. Je reçus à Bruxelles une lettre, qui m'apprenoit que Julie avoit eu la fièvre quarte; mais en même-temps on m'assuroit qu'elle n'avoit jamais été dangereusement malade, & qu'elle étoit presque guérie. Les détails qui accompagnoient cette lettre, prévenoient toute inquiétude, & je continuai ma route, sans autre crainte que celle de voir Julie plus surprise que touchée de mon retour & de mes résolutions. J'approchois de Paris, je n'en étois plus qu'à vingt lieues, lorsque je rencontrai Sinclair, qui fit arrêter ma voiture: il descend de la sienne, j'ouvre ma portière, je vole à sa rencontre; mais en jetant les yeux sur lui, je m'arrête en tressaillant : l'étonnement & l'effroi me rendent immobile. Sinclair me tend les bras, son visage est baigné de larmes, je n'ose le questionner.... Il n'a pas la force de m'instruire.... Mais je m'attends à tout, & la joie

Digitized by Microsoft®

fragile & trompeuse a pour jamais abandonné mon cœur. Sans proférer une seule parole, Sinclair m'entraîne vers ma voiture, il y monte avec moi, & dans le même instant les postillons quittent la route de Paris. Où me conduisez-vous, m'écriai-je d'un air égaré? Je veux la voir. — Ah malheureux!.... — Eh bien, poursuis, achève de me percer le cœur! A ces mots, Sinclair, pour toute réponse, m'embrasse en gémissant.... Enfin, repris-je, quel est mon sort! Est-ce sa haine ou sa perte que tu m'annonces?... Comme j'achevois ces paroles, Sinclair ouvroit la bouche pour me répondre; je frémis, je n'eus pas le courage d'entendre prononcer mon arrêt. O mon ami, ajoutai-je, ma vie dans cet instant est dans tes mains!.... Le ton suppliant dont j'accompagnai ces mots, expliquoit assez ma pensée, Sinclair me regarda avec des yeux remplis de la plus tendre compassion : je puis me taire, dit-il, mais non te tromper.... Sinclair s'arrêta; je n'en demandai pas davantage, & le reste de la route, nous gardâmes l'un & l'autre un silence qui ne fut interrompu que par mes soupirs & mes sanglots. Sinclair me conduisit dans une maison de campagne, où je reçus enfin la confirmation de mon malheur. Hélas, j'avois tout perdu! Julie n'existoit plus; non-seulement sa

Digitized by Microsoft®

mort me raviſſoit toute la félicité de ma vie, mais elle m'enlevoit encore le moyen de réparer mes fautes, je ne pouvois plus expier mes égaremens paſſés que par mes regrets, mon repentir & ma douleur.

Le reſte de mon hiſtoire offre peu de détails intéreſſans. Conſolé par le temps & la religion, je conſacrai le reſte de ma carrière à l'amitié, à l'étude, à l'humanité. J'avois obtenu mon pardon de mon oncle; le ſoin de le rendre heureux devint une de mes plus précieuſes conſolations, & je remplis ſans effort, & dans toute leur étendue, les devoirs ſacrés que la nature & la reconnoiſſance m'impoſoient à cet égard. Quoique mon oncle fut avancé en âge, le Ciel permit que je le conſervaſſe encore dix ans. Lorſque j'eus le malheur de le perdre, j'achetai cette terre, & je m'y retirai; Sinclair me promit de venir m'y voir tous les ans, & depuis quinze ans que j'habite cette province, nous n'avons jamais paſſé dix-huit mois ſans nous voir.

Sinclair âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans, a parcouru la carrière la plus brillante & la plus fortunée. Heureux époux, heureux père, heureux guerrier, couvert de gloire, comblé des faveurs de la fortune, il jouit de la félicité & du ſort éclatant que peut procurer la vertu réunie

Digitized by Microsoft®

aux grands talens & au génie. Pour moi, dans mon obscure médiocrité, je pourrois trouver aussi le bonheur, sans le souvenir amer & douloureux des maux affreux que j'ai soufferts par ma faute, & des égaremens de ma jeunesse. En finissant ces paroles, M. de la Palinière fit un profond soupir, & il cessa de parler. Il y eut un moment de silence. Ensuite la Baronne & sa fille, après avoir remercié M. de la Palinière de sa complaisance, se levèrent, emmenèrent leurs enfans, & chacun se retira.

Aussitôt que Madame de Clémire se trouva seule avec ses enfans, elle leur demanda quel fruit ils avoient retiré des dernières veillées. L'histoire de M. de la Palinière ne vous a-t-elle pas prouvé, ajouta-t-elle, combien les passions sont dangereuses? Oh, oui, Maman, dit César; &, comme vous nous l'avez dit souvent, il ne faut avoir de passion que pour la gloire. Oui, reprit Madame de Clémire, c'est-à-dire, pour tout ce qui est vertueux, grand, héroïque. — Maman, qu'est-ce qu'une action héroïque? — C'est une action utile & généreuse, & que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête-homme sont très-étendus, il est peu d'actions, pour une belle ame, qu'on puisse véritablement appeler *héroïques*; mais dès qu'une action

Digitized by Microsoft®

nous coûte un grand ſacrifice, & que nous aurions pu ne la pas faire ſans devenir mépriſables, cette action eſt héroïque : par exemple, une perſonne dans l'aiſance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce qu'elle ſeroit mépriſable ſi elle dépenſoit tout ſon argent en ſuperfluités. Un homme qui montre à la guerre du ſang froid & du courage, n'eſt point un héros ; s'il ſe conduiſoit autrement, il ſeroit deshonoré ; ainſi, pour bien juger d'une action, voyez d'abord ſi elle ne bleſſe ni l'humanité, ni l'équité (car la vraie grandeur eſt inſéparable de la juſtice) ; ſongez enſuite à ce qu'elle a dû coûter ; enfin, examinez s'il étoit impoſſible de ne la pas faire ſans nuire à ſa réputation.... — Ah, j'entends, Maman ; ſi une action s'acorde avec la juſtice, ſi elle coûte un *grand ſacrifice*, ſi l'on pouvoit ne pas la faire ſans ſe rendre *mépriſable*, alors elle eſt ſûrement héroïque. — Voilà une définition très-juſte, ne l'oubliez pas, & rappelez-vous la, ſurtout, quand vous lirez l'hiſtoire ; car vous y trouverez une foule de faux jugemens. Beaucoup d'hiſtoriens, faute de réflexions, placent ſouvent leur admiration auſſi mal que leur critique. Un lecteur judicieux ne doit jamais juger aveuglément d'après eux, il faut examiner mûrement ſi c'eſt avec raiſon qu'ils approuvent ou

Digitized by Microsoft®

qu'ils condamnent. — Maman, trouve-t-on beaucoup de véritables actions héroïques dans l'histoire?..... — Oui, mais souvent ce ne sont pas celles que les historiens louent le plus. Maman, voudriez-vous nous compter un trait héroïque? — L'Empereur Achmet I, succéda à Mahomet III. Il monta sur le trône l'an 1602 (*a*). Il n'avoit alors que quinze ans, & ce fut la première fois qu'on vit un Prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avoit que peu de mois qu'il étoit parvenu à l'empire, lorsque le Grand-Visir mourut. Achmet ne choisit aucun de ceux qui l'environnoient pour remplir cette importante dignité. Murad, Pacha du Caire, étoit un vieillard sage & plein d'expérience. Au milieu des troubles du dernier règne, il avoit maintenu tous les États d'Afrique dans la plus profonde paix, & fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples & sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il étoit loin de prévoir son élévation, & n'imaginoit pas qu'avec un monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidèle dussent l'emporter sur les intrigues de la Cour. Cependant, au fond de l'Egypte, il reçut les sceaux & l'ordre de se rendre à Constantino-

(*a*) De l'Hégire 1010.

Digitized by Microsoft®

ple. Ce choix d'Achmet annonçoit à l'empire un Prince qui desiroit le bien, & qui sauroit aimer ses peuples.

Quelques années après, la guerre contre la Perse fut résolue, malgré l'avis de Murad, qui fut chargé du commandement des armées, & qui choisit pour lieutenant Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avoit acquis de grandes richesses dans différens gouvernemens (*a*). Le Grand-Visir partit à la tête de ses troupes, & loin de presser sa marche, il mit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur & son ami. Il écrivit secrétement à la Porte, & il offrit à l'Empereur soixante mille sequins pour les frais des approvisionnemens, si sa Hauteſſe vouloit le faire Grand-Visir à la place de Murad. Le Sultan, plein d'estime & de reconnoissance pour son ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf; il envoya sa lettre à Murad, en lui mandant qu'il le laissoit le maître absolu du sort de son lieutenant, & qu'il lui permettoit également de le conserver, de le dégrader (*b*), ou enfin, de le faire étran-

(*a*) On appelle en Turquie un gouverneur de Province *Sangiac*, & le gouvernement *Sangiacat*.

(*b*) Lorsqu'un Pacha, ou officier supérieur est dépouillé

Digitized by Microsoft®

gler. Murad, sur le champ, fit ordonner à Nasuf de se rendre dans sa tente, & lui montra la lettre de l'Empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prières; lorsque Murad l'interrompant: " Vous „ avez fait une perfidie, lui dit-il, mais vous „ avez de grands talens; je vous crois en effet „ capable de commander l'armée, ainsi, je vous „ en remets la charge, & les sceaux de l'empire, „ devenus trop pesans pour mon âge. Soyez „ fidèle à l'Empereur: puissent vos armes être „ victorieuses!" Aussitôt Murad assembla les troupes, & le proclama lui-même son successeur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La Providence ne permit pas que Nasuf jouït long-temps du fruit de sa trahison. Devenu Grand-Visir, il épousa une fille de l'Empereur; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmet (a).

Ah, Maman, dit Césaf, que j'aime ce Murad!

---

de tous ses emplois, & réduit à l'état de simple bourgeois, cela s'appelle en Turquie être fait *Mazul*. Il arrive souvent qu'on fait descendre un officier à un emploi inférieur, & pour lors on n'est pas fait *Mazul*.

(a) On a pris ce trait dans l'histoire de l'empire Ottoman, par M. Mignot, tom. II, page 344 & suivantes.

Digitized by Microsoft®

C'eſt bien-là une action héroïque. — Examinez-la ſuivant les règles que je vous ai données. — D'abord, *elle ne bleſſe ni l'humanité, ni la juſtice.* — Non, Naſuf méritoit d'être puni; mais il n'avoit offenſé que Murad, ainſi ce dernier étoit le maître de lui pardonner.... — *Il en a dû coûter beaucoup* à Murad, de vaincre un reſſentiment qui étoit ſi fondé; il auroit pu, *ſans ſe rendre mépriſable*, ne point céder ſa place, & même priver Naſuf de ſon emploi. — Au lieu de cela, connoiſſant que Naſuf étoit, par ſes talens & par ſon âge, plus en état que lui de commander les armées, il ſacrifie ſans balancer ſon reſſentiment au bien public; il ſe dépouille en faveur d'un ingrat: ainſi ce trait, comme vous voyez, eſt véritablement héroïque. — Je ſuis charmé, Maman, que vous m'ayez donné des règles ſûres pour juger des actions: il eſt joli de pouvoir dire tout ſeul, après un moment de réflexion: *cela eſt héroïque ou cela ne l'eſt pas.* Maman, dit Caroline, permettez-moi de vous faire une queſtion au ſujet de l'hiſtoire de M. de la Palinière. Il y a une choſe qui m'a fait bien de la peine. J'ai trouvé tout ſimple que M. de la Palinière, avec un caractère ſi violent & tant d'extravagance, s'attirât d'auſſi grands malheurs; mais cette charmante Julie, qui étoit ſi douce, ſi prudente, elle auroit

Digitized by Microsoft®

dû être heureuse. — Vous pensez, n'est-ce pas, que la vertu réunie à une prudence parfaite, devroit préserver de toutes les peines qu'elle a éprouvées?.... — Oh oui, Maman, cela seroit bien juste. — Et cela est en effet. — Cependant, Maman, Julie est la preuve du contraire. — Point du tout. Premièrement, vous croyez bien qu'elle n'a jamais été aussi à plaindre que son mari? — Oh sûrement, elle n'avoit point de remords. — L'innocence inspire facilement la résignation. Aussi Julie trouva-t-elle dans la pureté de son ame toutes les consolations dont elle avoit besoin. Voilà ce qu'elle dut à la vertu, & c'est beaucoup. Mais elle éprouva de grands chagrins, & son manque d'expérience en fut la seule cause. — Mais pourtant, Maman, sa conduite a été irréprochable?.... — Oui, mais elle a fait des fautes, des imprudences.... — Julie a fait des imprudences?.... — Vous savez qu'elle avoit été parfaitement élevée par une mère tendre; elle eut le malheur de perdre cette mère à seize ans; elle se maria à dix-sept: les principes qu'elle avoit reçus étoient fortement gravés dans son cœur; elle avoit le plus heureux naturel; elle suivit toujours ses devoirs, elle fut toujours vertueuse; mais elle manquoit d'expérience; elle n'avoit plus de guide, elle fit des fautes; ce malheur étoit

Digitized by Microsoft®

presque inévitable. — Mon Dieu, Maman, que vous m'étonnez; quelles fautes a donc fait Julie?... — D'abord étant aussi jeune, ayant un mari soupçonneux, violent & jaloux, elle n'auroit pas dû recevoir une confidence dont on vouloit faire un secret à son mari. Mais ce n'est pas là sa plus grande faute; elle en a fait deux autres bien plus considérables. Lorsqu'elle fut convaincue que M. de la Palinière avoit pris Belsamie en aversion, Julie auroit dû cesser de la voir jusqu'au moment de la déclaration du mariage. Ce n'étoit pas sacrifier son amie, c'étoit seulement se priver du plaisir de la voir pendant quelques mois; & ce procédé, en pénétrant M. de la Palinière de la plus vive reconnoissance, auroit détruit toutes les craintes qu'il éprouvoit de n'être point aimé. — Il est vrai que si Julie eût pris ce parti, l'histoire du porte-feuille ne seroit pas arrivée, & que Julie auroit conservé sa réputation & son bonheur. Cependant, Maman, il me semble qu'elle offrit à M. de la Palinière de ne plus revoir Belsamie?.... — Oui, *elle l'offrit*; mais ce n'étoit pas assez : une offre dans ce cas n'étoit qu'une politesse; elle savoit bien qu'on ne l'accepteroit pas. Il falloit annoncer une résolution ferme & positive, & la tenir exactement; d'autant mieux, qu'au fond, le sacrifice n'étoit pas pénible : il

Digitized by Microsoft®

s'agiſſoit d'une courte abſence, & non d'une rupture. — Oui, voilà une faute; & même à préſent je ne conçois plus comment Julie a pu la faire. Et la ſeconde faute, Maman? — Elle eſt dans le même genre, mais beaucoup plus inexcuſable encore; ce fut de ne pas faire fermer ſa porte à Sinclair, après l'aveu formel que fit M. de la Palinière de ſa jalouſie. Il eſt vrai qu'il ſe prétendoit guéri; mais Julie ne connoiſſoit-elle pas ſon caractère inconſéquent, léger, bizarre & ſoupçonneux? D'ailleurs, quelle confiance pouvoit lui inſpirer une guériſon ſi ſubite & ſi nouvelle? Comment ignoroit-elle qu'une femme bleſſe la décence & ſon devoir, en admettant dans ſa ſociété intime l'homme dont ſon mari a été jaloux, ſur-tout quand cette jalouſie n'eſt diſſipée que depuis ſi peu de temps? Julie ſans doute ne ſe décida à revoir Sinclair, que par la certitude qu'elle avoit que tous les ſoupçons de M. de la Palinière ſeroient à jamais détruits lorſqu'il apprendroit le mariage de ſon ami. Mais pourquoi ne pas attendre la déclaration de ce mariage? En différant de revoir Sinclair juſqu'à cette époque, elle redoubloit l'eſtime & la tendreſſe de ſon mari; tandis qu'au contraire, elle riſquoit de troubler encore ſon repos; elle s'expoſoit à des ſcènes ridicules & fâcheuſes en recevant Sinclair avant

Digitized by Microsoft®

avant que tout fût éclairci. — Oh, cela eſt certain. Dans cette occaſion, elle a fait une bien grande imprudence. — Et voyez, je vous prie, quelles conſéquences, quelles ſuites affreuſes peuvent dériver d'une imprudence!.... — Cela fait frémir. — D'autant plus qu'il eſt impoſſible qu'une jeune perſonne de dix-huit ou dix-neuf ans puiſſe avoir plus de raiſon que n'en avoit Julie. — Mais, Maman, il eſt donc impoſſible qu'une jeune perſonne ne faſſe pas d'imprudences? — Qui, ſi elle n'a pas un guide éclairé, une amie dont l'expérience puiſſe lui offrir des conſeils ſalutaires, & la préſerver des inconvéniens qui réſultent preſque toujours des fauſſes démarches & du peu de connoiſſance du monde. Ah, ſi la pauvre Julie avoit eu ſa mère, s'écria Pulchérie, elle n'auroit jamais fait d'imprudences! Son véritable malheur fut de la perdre; celui-là entraîna tous les autres. Vous avez raiſon, reprit Madame de Clémire, car Julie, avec une ſi belle ame, avec tant de raiſon, eût toujours conſulté ſa mère, & toujours elle eût ſuivi ſes conſeils; & quels conſeils peuvent jamais être inſpirés par plus d'intérêt, donnés avec plus de réflexion que ceux d'une bonne mère!... — Oh, Maman, nous ne ferons jamais d'imprudences, nous ſerons toujours heureux! En diſant ces paroles, les trois

Digitized by Microsoft®

enfans se jetèrent au cou de leur mère ; & c'étoit presque toujours ainsi que se terminoient toutes leurs conversations.

Madame de Clémire passa encore deux jours chez M. de la Palinière ; ensuite elle retourna à Champcery. Comme l'Abbé n'avoit pas été content de César dans la matinée, il n'y eut point de *veillée* le soir. César, vivement affligé de cette punition, prit de l'humeur, & se coucha sans faire d'excuses à l'Abbé ; il se contenta de lui souhaiter *une bonne nuit*. Il y avoit une demie-heure qu'il étoit dans son lit, lorsque Madame de Clémire entra dans sa chambre. Dormez-vous, mon fils, lui dit-elle à voix basse ? Non, Maman, pas encore, répondit César d'un ton triste. Je n'en suis pas surprise, reprit Madame de Clémire ; & s'il est vrai, comme je n'en doute pas, que vous ayez un bon cœur, il est impossible que vous puissiez passer une nuit tranquille. Comment ! mon fils, vous vous êtes couché avec de la rancune, avec de l'humeur, contre un homme que vous devez autant aimer ! Vous l'avez laissé sortir de votre chambre sans essayer de vous raccommoder avec lui, & il vous quittoit pour douze heures ! Ah, César ! écoutez un trait que j'ai lu ce matin. M. le Duc de Bourgogne, père du feu Roi, dans sa première enfance, s'emporta un

Digitized by Microsoft®

jour contre un de ſes valets-de-chambre; mais lorſqu'il fut dans ſon lit, il dit à cet homme, qui couchoit auprès de lui : " Pardonnez-moi ce „ que je vous ai dit ce ſoir, afin que je m'en„ dorme (*a*). " Jugez, mon fils, s'il eut été capable de ſe coucher ſans ſe raccommoder avec ſon gouverneur. Cependant ce jeune Prince n'avoit alors que ſept ans, & vous êtes dans votre dixième année!... — Ah, Maman, je ſavois bien auſſi que je ne dormirois pas.... Maman, permettez-moi de me lever, & d'aller ſur le champ demander pardon à M. l'Abbé. — J'y conſens. Venez, mon fils. En diſant ces mots, Madame de Clémire donne une robe-de-chambre à ſon fils, qui la paſſe à la hâte, ſaute de ſon lit, &, conduit par ſa mère, il ſe rend à l'appartement de l'Abbé. On frappe doucement à la porte; l'Abbé, déjà en bonnet de nuit, vient ouvrir, & paroît très-ſurpris en voyant Céſar. Ce dernier s'avance, & avec les yeux remplis de larmes, il fait à l'Abbé les excuſes les plus humbles & les plus touchantes. Quand il eut ceſſé de parler, l'Abbé, au lieu de lui répondre, ſe retourne froidement vers Madame de Clémire,

(*a*) Vie du Dauphin, père de Louis XV, par M. l'Abbé Proyart, Tome I.

Digitized by Microsoft®

en disant : " Madame, vous êtes bien bonne, & „ dès que vous le desirez, je tâcherai d'oublier „ ce qui s'est passé. " A ces mots César montra de l'étonnement de ce que l'Abbé ne s'adressoit pas à lui. Mais, Monsieur, reprit l'Abbé, je n'ai point de réponse à vous faire. C'est uniquement à Madame que je dois votre visite, & tout ce que vous m'avez dit.... — Ah, M. l'Abbé, je vous assure que Maman ne m'a point conseillé de me lever & de venir ici.... — Mais, Monsieur, seriez-vous à présent dans ma chambre, si Madame votre mère ne vous avoit pas fait sentir toute la dureté de votre procédé à mon égard? A cette question César baissa les yeux & se mit à pleurer. Soyez sûr, Monsieur, continua l'Abbé, que si de votre propre mouvement, & sans être ni conseillé ni excité, vous étiez venu me trouver, soyez sûr que je vous aurois reçu avec amitié, quoique vous eussiez toujours eu un bien grand tort, celui de me laisser sortir de votre chambre sans me témoigner du regret de votre faute. Au reste, Monsieur, je vous le répète, en faveur de Madame votre mère, je vous pardonne très-volontiers; c'est-à-dire, je ne vous imposerai point de pénitence pour l'humeur que vous avez montrée. Eh bien, s'écria César, je m'en impose une moi-même. Je donne ma parole d'honneur de

Digitized by Microsoft®

me priver pendant quinze jours du plaisir de rester aux *veillées*, c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire; mais du moins, M. l'Abbé, ne me traitez plus avec une froideur si cruelle, & je supporterai de bon cœur ma pénitence. Comme il achevoit ces paroles, l'Abbé, d'un air attendri, lui tendit les bras, & César s'y jeta en pleurant de joie d'avoir obtenu son pardon, & sur-tout d'avoir fait une action qui le raccommodoit avec lui-même. Vous voyez, mon fils, lui dit Madame de Clémire, ce qu'il en coûte lorsqu'on différe à réparer ses torts; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, & l'on est obligé de faire des démarches extraordinaires & des sacrifices pénibles. Si en vous couchant vous aviez fait les excuses convenables, M. l'Abbé vous auroit pardonné, & vous ne seriez pas privé *des veillées* pour quinze jours.

Comme les trois enfans de Madame de Clémire s'étoient fait la loi de renoncer aux veillées lorsque l'un en seroit exclu, Caroline & Pulchérie trouvèrent que César s'étoit imposé une pénitence bien longue; elles lui firent beaucoup de leçons sur les inconvéniens de l'humeur, & lui donnèrent d'excellens conseils à cet égard, dont César promit bien de profiter à l'avenir.

Le printemps approchoit, on étoit sur la fin

Digitized by Microsoft®

du mois de Mars, les promenades devenoient plus intéreſſantes : la violette & le muguet commencèrent bientôt à paroître. Auguſtin, qui connoiſſoit parfaitement tous les environs de Champcery, conduiſoit tous les jours dans de petits ſentiers, où l'on trouvoit avec abondance de quoi faire les bouquets les plus charmans. Les bois n'offroient point encore d'ombrages ; on y jouiſſoit, comme dans les prairies, de la douce chaleur des premiers jours d'Avril ; & tandis que les arbres, dépouillés de verdure, rappeloient les rigueurs de l'hiver, un ciel pur & ſans nuages, une terre couverte de fleurs annonçoient le retour du printemps & des plaiſirs.

Céſar & ſes ſœurs poſſédoient en commun un petit jardin qui faiſoit leurs délices. Il étoit partagé en deux parties ; l'une contenoit des légumes, & l'autre des fleurs. Dans l'un des côtés du jardin il y avoit un puits, c'eſt-à-dire, un tonneau enfoncé dans la terre, mais ayant, comme un vrai puits, une baluſtrade pour préſerver des chûtes, & une poulie pour tirer de l'eau qu'on y apportoit tous les jours. Les enfans, aidés d'Auguſtin, tiroient l'eau & cultivoient eux-mêmes leur jardin. Ils avoient des ſceaux, des brouettes & des outils de jardinage proportionnés à leur force. Maître Étienne, le jardinier du châ-

Digitized by Microsoft®

teau, dirigeoit leurs travaux, & leur fourniſſoit des plantes & des graines. Ah, diſoit Caroline, en arroſant une jacinthe, que je voudrois la voir épanouie! Quel plaiſir j'aurois à la cueillir pour la porter à Maman.... — Ah, ma ſœur, vous attendrez que je puiſſe lui donner en même-temps un petit bouquet de prime-vères..... — Et moi une ſalade.

Le douze Avril fut un beau jour. La pénitence de Céſar étoit finie. On ſe leva, en diſant: *Nos veillées recommenceront ce ſoir*; & l'on trouva dans le jardin de quoi remplir une corbeille de ſalade, de jacinthes & de prime-vères, de perce-neiges & de violettes. La corbeille, ornée de jolis rubans, fut portée en pompe, & partagée entre Madame de Clémire & la bonne Maman. Les fleurs furent miſes avec ſoin dans des caraffes, afin qu'on pût en jouir plus long-temps. On mangea la ſalade à dîner, & jamais ſalade ne reçut tant d'éloges, & ne fut trouvée meilleure. Le ſoir la Baronne annonça qu'elle avoit une hiſtoire toute prête, &, le ſouper fini, elle la conta comme nous le verrons dans le volume ſuivant.

Digitized by Microsoft®

NOTES

DU TOME PREMIER.

(1) On appelle pierres arborisées les Dendrites, qui représentent des Végétaux; & *Zoomorphites*, celles qui portent l'image des Animaux.

(2) Tous les Papillons ont été originairement des Chenilles qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenés à l'état de Chrysalide ou de Nymphe, & enfin à celui de Papillon.

On confond souvent le mot *Chrisalide* ou *Fève* avec celui de *Nymphe*, quoique différent à certains égards. On appelle *Nymphe*, proprement l'état des Insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente très-fine, flexible, & qui laissent voir la figure du futur Insecte toute formée. Toutes les Mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Les Chrysalides ont des coques plus épaisses, elles nont point de mouvement progressif; celles-là sont les véritables *Aurélies*, ou *Chrysalide* ou *Fèves*

Les Naturalistes désignent par le nom de Larves les Insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf.

Dans la mythologie, les *Larves* étoient, suivant la croyance superstitieuse des païens, les ames des méchans qui erroient par-tout sous des figures hideuses; ils nom-

Digitized by Microsoft®

moient auſſi ces prétendus fantômes nocturnes : *Lémures.*

(3) En général, on appelle Inſectes les Animaux dont les Corps ſont compoſés d'anneaux ou de ſegmens. Les Inſectes ſont diſtingués par beaucoup d'autres caractères Un des principaux, c'eſt qu'ils n'ont ni oſſemens ni arrêtes.

(4) On diviſe les Coquilles en trois claſſes ; en univalves ou Coquilles d'une ſeule pièce, telles que les Lépas, les Nautilles, les Limaçons, les Buccins, &c. la ſeconde Claſſe en bivalves, ou Coquilles de deux pièces ; comme les Huitres, les Cames, &c. &c. La troiſième Claſſe, en multivalves ou Coquilles de pluſieurs pièces, telles que les Ourſins, les Glands, &c.

(5) La Botanique eſt une partie de l'Hiſtoire Naturelle, qui a pour objet la connoiſſance du règne végétal en entier. Auſſi cette Science traite de tous les végétaux & de tout ce qui a un rapport immédiat avec les Corps organiſés. Le détail de la Botanique eſt diviſé en trois parties principales, qui ſont la nomenclature des Plantes, leur culture & leur propriété. Quelques Obſervateurs ont diſtingué environ dix-huit à vingt mille eſpèces de Plantes, en comptant toutes celles qui ont été obſervées tant dans le nouveau que dans l'ancien Continent. On ſuppoſe qu'il en exiſte à-peu-près vingt-cinq mille qu'on ne connoît pas (*a*).

(*a*) On appelle Plantes *Indigènes* les Plantes naturelles au Pays, & Plantes *Exotiques*, les plantes étrangères. Si on veut prendre en peu de temps des notions claires ſur la Botanique, il faut lire les *Démonſtrations élémentaires de Botanique à l'uſage de l'Ecole Royale Vétérinaire*, 2 vol.

Digitized by Microsoft®

A l'égard de l'*Hiſtoire Naturelle*, ces mots expriment la connnoiſſance des Êtres qui compoſent l'Univers entier : l'Hiſtoire des Cieux, de l'Atmoſphère, de la Terre, da tous les phénomènes qui ſe paſſent dans le monde, & celle de l'homme même appartient à l'*Hiſtoire Naturelle.*

Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui ſe tire de la terre. On diviſe l'étude de l'Hiſtoire Naturelle en trois parties, qu'on appelle *règnes*, qui ſont : Le règne minéral, le règne végétal & le règne animal. On appelle *Zoologie* la Science qui traite de tous les Animaux de la Nature. On diviſe cette Science en autant de parties ſéparées qu'il y a de Claſſes d'Animaux. Savoir, l'*Anthropologie*, ou l'Hiſtoire de l'Homme, la *Tétrapodologie*, ou l'Hiſtoire des Quadrupèdes, l'*Ornithologie*, celle des Oiſeaux, *Amphibiologie*, celle des Amphibies, *Icthyologie*, celle des Poiſſons, *Entomologie*, celle des Inſectes, *Zoophylologie*, celle des Zoophytes. On donne le nom de *Zoophytes* à des corps marins dont la nature tient de l'animal, & la figure du végétal ; ce qui les fait nommer *Plantes animales* ou *Animaux plantes*. M. DE BOMARE.

Si l'on veut lire des Ouvrages d'Hiſtoire Naturelle, il eſt néceſſaire de ſavoir la ſignification de ces différens noms ; mais il y auroit beaucoup de pédanterie à les employer dans la converſation. Par exemple, il ſeroit très-ridicule de dire qu'on s'occupe particulièrement de la *Tétrapodologie*, ou de l'*Icthyologie*, au lieu de dire de l'*Hiſtoire des Quadrupèdes*, de l'*Hiſtoire des Poiſſons ;* car on ne doit parler que pour être entendu de tout le monde ; ſans quoi on prouve inconteſtablement qu'on manque de politeſſe & d'eſprit.

Digitized by Microsoft®

(6) La *Cataracte* eſt l'opacité du *Criſtallin*. Le cryſtallin, dans ſon état naturel, eſt tranſparent. C'eſt à travers ſa ſubſtance que les rayons paſſent pour arriver à la rétine (*a*). Quand il s'épaiſſit juſqu'à un certain point, on ne voit plus clair. Il s'agit donc d'enlever ce cryſtallin qui forme alors dans l'œil un voile épais qui dérobe la clarté du jour. Autrefois on ſe contentoit d'abattre le cryſtallin avec une éguille. Le criſtallin reſtoit dans l'œil, ce qui expoſoit le malade à des rechûtes; maintenant on enlève le cryſtallin. C'eſt à M. *Daviel*, fameux Oculiſte, que l'on doit cette découverte, il y a environ quarante ans. Le cryſtallin emporté eſt remplacé par l'humeur vitrée dans laquelle il eſt enchatonné, & qui, dans la ſuite, en fait à peu-près les fonctions. Cette opération n'eſt point douloureuſe; on peut la faire en moins d'une minute. Le malade communément voit dans le moment même de l'extraction du cryſtallin; enſuite on lui bande les yeux, on le met à un régime doux & raffraîchiſſant: s'il n'arrive point d'accidens, on lui rend la lumière par degrés, & au bout de trois ſemaines, à peu-près, il eſt en pleine convaleſcence.

On emploie auſſi ce mot *cataracte* dans la Géographie. *Cataracte d'eau* eſt la chûte des eaux d'un Fleuve ou d'une Rivière, occaſionnée ſoit par une pente exceſſivement bruſque, ou par des rochers qui arrêtent le courant ordinaire des eaux. Les Anciens donnoient à ce-

(*a*) La *rétine* eſt une partie de l'œil ſur laquelle ſe fait l'impreſſion des images des objets, par le moyen des rayons de lumière qui partent de chaque point de l'objet.

Digitized by Microsoft®

chûtes d'eau le nom de *catadupes*. Le Rhin a deux cataractes, l'une à Bilefeld, l'autre à Lauffen près Schaffouſe. Le Nil en a pluſieurs, & entre autres deux qui ſont très-violentes & qui tombent entre deux montagnes. La Rivière Dologda, en Moſcovie, a auſſi deux cataractes auprès de Zadoga. Le Zaïre, Fleuve du Congo, commence par une forte cataracte. Il y en a une à trois lieues d'Albanie, dans la Nouvelle-Yorck, qui a environ cinquante pieds de hauteur. La caſcade de Terni, en Italie, eſt une des plus hautes que l'on connoiſſe : car les habitans du pays prétendent qu'elle a quatre cents pieds de hauteur ; & la fameuſe cataracte de la Rivière de Niagara, en Canada, ne tombe que de cent cinquante-ſix pieds ; mais elle a plus d'un quart de lieue de largeur.

(7) On ſait le mot d'une Grande Princeſſe (Son Alteſſe Royale, Épouſe de M. le Régent), diſtinguée par tant de vertus & une piété ſi éminente. Elle mourut avec une tranquillité qui fut admirée de tout ce qui l'entouroit. Après avoir reçu tous les ſacremens, & après une aſſez longue agonie, elle s'écria tout-à-coup : *Ah ! que la mort eſt délicieuſe !* Ce furent ſes dernières paroles. Une ame forte peut donner le courage néceſſaire pour ſupporter la mort ſans montrer de foibleſſe ; mais le courage ne ſuffit pas pour faire trouver la mort délicieuſe ; on n'éprouve un ſemblable ſentiment qu'avec une conſcience irréprochable & la foi la plus vive.

(8) L'eſpèce de l'Abeille commune ou Mouche à miel, eſt du nombre de celles qui vivent en ſociété & travaillent en commun. Autrefois elles étoient toutes ſauvages, habitans les forêts de la Pologne, de la Moſcovie & des

Digitized by Microsoft®

autres contrées du Nord, où elles se logeoient dans des creux d'arbres ou de rochers. Lorsque les Mouches s'établissent dans une ruche, leur première occupation est de boucher tous les petits trous ou fentes qui s'y trouvent, avec une matière gluante, molle d'abord, mais qui durcit ensuite: cette matière est absolument différente de la cire & du miel; on l'appelle *propolis*, c'est une espèce de résine dont on fait usage en Médecine. Outre l'Abeille commune, il y en a une infinité d'autres espèces, l'Abeille villageoise, l'Abeille maçonne, &c. Une des plus curieuses est l'Abeille tapissière; elle est d'une fort petite espèce, plus velue que les Mouches à miel ordinaires, d'une couleur à-peu-près semblable. Le premier travail d'une Abeille tapissière qui veut faire son nid, est de creuser dans la terre un trou perpendiculaire, auquel elle donne trois pouces de profondeur & un diamètre égal depuis l'entrée du trou jusqu'à sept ou huit lignes de profondeur, & elle l'évase ensuite comme nos cafetières. Quand ce trou est creusé, l'Abeille se transporte sur une fleur de coquelicot, où elle taille avec adresse dans une des pétales (*a*), une pièce qui a la figure d'une moitié d'ovale. La Tapissière entre dans son trou avec la pièce qu'elle a enlevée, elle la tient pliée en deux entre ses pattes, mais la pièce ne peut manquer de se chiffonner en entrant dans une cavité si étroite; la Mouche ne la pas plutôt conduite à la profondeur où elle la veut, qu'elle la déplie & l'étend le plus uniment possible; elle applique sur le fond & sur ses côtés plu-

(*a*) Une des feuilles de la fleur.

Digitized by Microsoft ®

ſieurs feuilles qu'elle unit avec art; les dernières pièces qui terminent l'entrée du trou débordent toujours de quelques lignes, & forment autour de l'ouverture un petit liſeré couleur de feu. En ſe promenant au milieu d'un champ de bled, on peut obſerver quelquefois à ſes pieds, dans les ſentiers, de petits trous décorés dans leur circuit d'un beau ruban couleur de feu. Ce ſont des nids d'Abeilles tapiſſières.

Les Abeilles de la Guadeloupe donnent une cire d'un violet foncé, à laquelle on ne peut faire perdre cette couleur; elle eſt trop molle pour qu'on en puiſſe faire des bougies.

(9) Entr'autres celui de Madame Langhans. Ce monument, dont je n'ai vu la deſcription dans aucun Ouvrage, eſt cependant également intéreſſant par la beauté de la compoſition & la manière dont il eſt exécuté. M. Langhans, Miniſtre de Berne (qui vivoit encore en 1775), avoit une femme parfaitement belle qui mourut en couches à l'âge de vingt-huit ans; ſon enfant ne lui ſurvécut que de quelques minutes. M. Naal, célèbre Sculpteur Allemand, fut chargé de faire le tombeau qui devoit renfermer la mère & l'enfant. Il imagina de repréſenter Madame Langhans au moment de la réſurrection. Après avoir creuſé dans le Temple une eſpèce de foſſe aſſez profonde pour contenir une ſtatue, il poſa ſur cet enfoncement une grande pierre fendue inégalement d'un bout à l'autre, & formant un vuide qui laiſſe voir la jeune femme couchée dans ſon cercueil; elle paroît ſe réveiller; elle tient ſon enfant d'une main, & de l'autre elle ſoulève une pierre détachée qui touche encore ſur ſa

Digitized by Microsoft®

tête. La nobleſſe de ſa figure, la candeur & l'innocence qui la caractériſent, la joie pure & céleſte qui brille ſur ſon viſage, donnent à ſa phyſionomie une expreſſion auſſi touchante que ſublime; il ne manque à ce tombeau que d'être exécuté en marbre. L'épitaphe eſt digne du monument, elle eſt écrite ſur la pierre; & malgré les larges fentes qui coupent l'écriture, on peut la lire aiſément. Elle eſt écrite en Allemand; on y fait parler Madame Langhans. En voici la traduction littérale.

" J'entends la trompette; elle pénètre juſqu'au fond „ des Tombeaux. Réveille-toi, enfant de douleur! Le „ Sauveur du Monde nous appelle: l'Empire de la Mort „ eſt détruit, une palme immortelle va couronner l'In„ nocence & la Vertu.

„ Seigneur, me voilà avec l'enfant que tu m'as donné „.

Le tombeau de la mère de Le Brun, à S. Nicolas-du-Chardonneret, à Paris, offre la même idée; mais la compoſition en eſt moins frappante. Ici l'Artiſte (Colignon) a poſé ſur un Autel aſſez élevé une grande urne de couleur rougeâtre, dont le couvercle eſt renverſé. On voit ſortir de cette urne une vieille femme d'une figure vénérable; elle joint les mains; elle lève les yeux au Ciel; elle eſt enveloppée de ſes linceuls qui retombent en draperie ſur les bords de l'urne; on voit tout le buſte de ſa figure qui eſt en marbre blanc, ainſi que ſa draperie; derrière elle, contre la niche de l'Autel, eſt l'Ange du Jugement la trompette à la main.

(10) La Science des Médailles, ou l'*Art numiſmatique*, conſiſte à ne pas ſe laiſſer tromper par l'imitation des vraies Médailles; à diſtinguer, comme le font les

Digitized by Microsoft®

Connoiſſeurs en peinture, les copies des originaux ; enfin, à ſavoir les noms des différens attributs qui conviennent aux Déités, aux Princes, aux Souverains, aux Villes, Provinces, &c. Auſſi faut-il qu'un Antiquaire ſache parfaitement la Chronologie, l'Hiſtoire & la Mythologie. L'étude de cette Science eſt également amuſante & curieuſe; cette Science eſt d'ailleurs très-utile, en ce que les Médailles ſont les plus ſolides monumens de l'Hiſtoire, & ſervent à conſtater avec certitude & les dates & les événemens. On partage les Médailles en deux eſpèces; en antiques & en modernes. Les antiques ſont toutes celles qui ont été frappées juſqu'au IIIe ou IX Siècle de J. C. Il faut s'exprimer ainſi, pour ſe conformer aux différents goûts des curieux, dont les uns font finir les Médailles antiques avec le Haut-Empire, les autres ſeulement au temps de Conſtantin. Il y en a qui les conduiſent juſqu'à Charlemagne.

Les Médailles modernes ſont toutes celles qui ont été faites depuis environ 300 ans. Parmi les antiques, les grecques ſont les plus belles & les plus anciennes. L'uſage des Médailles d'argent ne commença à Rome que l'an 484 de Rome, & les Romains ne commencèrent à ſe ſervir de monnoies d'or que vers l'an 546 de Rome.

Terme d'uſage dans l'Art numiſmatique.

TÊTE. Côté de la Médaille oppoſé au revers.
REVERS. Côté de la Médaille oppoſé à la tête.

AME DE LA MÉDAILLE. Les Antiquaires regardent la Légende comme l'ame de la Médaille, & les figures comme le corps, ainſi que dans l'Emblême.

EXERGUE. C'eſt un mot, une date, des lettres, des chiffres

Digitized by Microsoft®

chiffres marqués dans les Médailles au-dessous des figures qui y sont représentées.

INSCRIPTION. Ce sont les paroles qui tiennent lieu de figures.

LÉGENDE. Elle consiste dans les lettres qui sont autour de la Médaille, & qui servent à expliquer les figures gravées dans le champ.

MODULE. Grandeur déterminée de Médailles, d'après laquelle on compose les différentes suites.

MONOGRAMME. Lettres, caractères ou chiffres composés de lettres entrelacées. Ils dénotent quelquefois le prix de la monnomie, d'autres fois une époque, quelquefois le nom de la Ville, du Prince, de la Déité représentée sur la Médaille (*a*).

NIMBE. Cercle rayonnant qu'on remarque sur certaines Médailles.

PANTHÉES. Ce sont des têtes ornées de symbôles de plusieurs Divinités.

PARAGONIUM. Sorte de poignard, de bâton de sceptre, tantôt attaché à la ceinture, tantôt appuyé par un bout sur le genou, ou placé d'un autre manière.

QUINAIRE. C'est une Médaille du plus petit volume (*b*) en tout métal.

(*a*) Le *Chronogramme*, dit Adisson, est une espèce de devise qu'on a souvent employée dans les Médailles, & qui consiste à représenter dans l'Inscription l'année dans laquelle la Médaille a été frappée, comme dans celle de Gustave-Adolphe..... *ChrIstVs DuX, ergo trIVMphVs*, dans laquelle on trouve les chiffres MDCXVVVII-1627. *Spectа.* Vol. I.

(*b*) On entend par ce mot *Volume*, l'épaisseur, l'étendue, le relief d'une Médaille, & la grosseur de la tête.

Digitized by Microsoft®

SYMBOLE ou TYPE. Terme générique qui désigne l'empreinte de tout ce qui est marqué dans le champ des Médailles.

MÉDAILLE DE BILLON. On nomme ainsi toute Médaile d'or ou d'argent mêlée de beaucoup d'alliage.

MÉDAILLE DE BRONZE. C'est par le mot de bronze qu'on a cru devoir ennoblir le nom de cuivre, en termes de Médailliftes. Le bronze est un mélange de cuivre rouge & de cuivre jaune. Il y a cependant aussi des Médailles qu'on appelle Médailles de cuivre.

MÉDAILLE DE POTIN. On nomme ainsi des Médailles d'argent bas & allié.

MÉDAILLES NON FRAPPÉES. On nomme ainsi des pièces de métal d'un certain poids, qui servoient à faire des échanges contre des marchandises, avant qu'on eût trouvé l'art d'imprimer des figures ou des caractères, par le moyen des coins & du marteau.

MÉDAILLES INANIMÉES. Ce sont celles qui n'ont point de Légendes, parce que la Légende est l'ame de la Médaille.

MÉDAILLES CONTORNIATES. Ce sont des Médailles de bronze, avec une certaine enfonçure tout autour, qui laisse un rond des deux côtés, & avec des figures qui n'ont presque point de relief.

MÉDAILLE VOTIVE. (*a*) Les antiquaires François

(*a*) Il y avoit dans les Temples d'Esculape des espèces de regiftres qu'on appeloit *Tables votives*; c'étoit des offrandes que l'on faisoit à Esculape, & qui consistoient en une table d'airain ou de marbre, sur laquelle on exposoit la maladie qu'on avoit

Digitized by Microsoft®

ont appelé ainſi toutes les Médailles ou les Vœux publics qui ſe faiſoient pour la ſanté des Empereurs de cinq ans en cinq ans, de dix en dix ans, & quelquefois de vingt en vingt ans, ſoit marqués en Légendes, ſoit en Inſcriptions.

MÉDAILLES SUR LES ALLOCUTIONS. On nomme ainſi certaines Médailles de pluſieurs Empereurs Romains, ſur leſquelles ils ſont repréſentés haranguant des troupes. La Légende de ces ſortes de Médailles, c'eſt *adlocutio;* d'où vient que quelques Curieux appellent cette eſpèce de Médaille *une allocution.*

On nomme *Médailles ſaucées* de fauſſes Médailles qui ſont battues ſur cuivre & puis argentées. On appelle *Médailles fourrées* les fauſſes Médailles qui n'ont qu'une petite feuille d'argent ſur le cuivre, mais battues enſemble fort adroitement, & qui ne ſe connoiſſent qu'à la coupure. Les Médailles fruſtes ſont celles que le temps a gâtées, & qui ſont preſque entiérement effacées; enfin, on nomme *Médailles incuſes*, celles qui, par un oubli du Monnoyeur, n'ont point de revers.

Maintenant on va donner une idée de ce qu'on appelle les *Attributs.* Le Diadême eſt plus ancien que la Couronne; c'eſt le propre ornement des Rois, qui n'eſt de-

---

cue & les remèdes qu'on avoit employés pour en guérir. On appendoit dans les Temples ces ſortes de *Tables votives*, qui étoient très-inſtructives pour ceux qui étudioient la Médecine. On croit avec fondement, qu'Hipocrate s'en ſervit pour former les principales régles de la Médecine. *Mœurs & Uſage des Grecs, par* MÉNARD.

Digitized by Microsoft®

venu que dans le Bas-Empire celui des Empereurs. Les Couronnes des Empereurs, depuis Jules-César, sont ordinairement de laurier. Justinien est le premier qui ait pris une espèce de couronne fermée. Les *Couronnes Radiales* (*a*) se donnoient ordinairement aux Princes, lorsqu'ils étoient mis au rang des Dieux. Les *Couronnes rostrales*, composées de proues de vaisseaux, se donnoient après les victoires navales. Les *Couronnes murales*, formées de tours, étoient la récompense de ceux qui avoient pris des Villes. Cybelle & tous les Génies particuliers des provinces & des Villes, portoient aussi des *Couronnes tourelées*, & divers symboles, dont plusieurs très ingénieux, servent à faire connoître les différentes Déités. Le boisseau, qui se voit sur la tête de Sérapis & de tous les Génies, marque la Providence, qui ne fait rien qu'avec mésure, & qui nourrit les hommes & les animaux. Une colonne marque l'assurance ou la fermeté de l'esprit. Trois figures qui tiennent un grand voile étendu en arc sur leur tête, marquent l'Éternité, où les trois différences du temps passé, présent & futur, se trouvent compriſes & confondues.

Les provinces personnifiées dans les Médailles ont aussi des marques qui les font reconnoître. L'Afrique est coëffée d'une tête d'éléphant, elle a divers animaux autour d'elle. L'Asie a pour atttributs un serpent & un gouvernail. La Macédoine est représentée un fouet à la main. L'égypte se connoît par le sistre (*b*) par le *crocodil-*

(*a*) C'est-à-dire en forme de Rayons.

(*b*) Instrument de Musique.

Digitized by Microsoft®

le (*a*) & par l'ibis (*b*). L'Achaïe se reconnoit par un pot de fleurs, l'Espagne par un lapin, la Gaule par une espèce de javelot, la Judée par son palmier. La Grande-Bretagne a pour attributs un gouvernail & une proue de Navire. L'Italie comme la Reine du Monde, est représentée sur un globe & tenant un sceptre.

On a tiré cet extrait du livre qui a pour titre la Science des Médailles; &c. 2 vol. & de l'Encyclopédie.

La connoissance de tous ces attributs peut servir aussi dans l'étude des pierres gravées; étude charmante pour quiconque a du goût, & sur-tout pour ceux qui dessinent.

„ On sait dit M. de Caylus, la différence qui se trouve „ entre la manière de travailler des Anciens, & l'idée „ que le mot de *gravure* présente assez généralement au- „ jourd'hui. On la fait rapporter parmi nous principale- „ ment, aux planches que l'on grave, dans le dessein „ de les imprimer: cette extension de l'Art n'est connue „ que depuis environ trois siècles..... Il ne faut point, „ à l'égard de la définition de cette partie de l'Art, s'é- „ carter du terme générique de graver, qui veut dire „ emporter d'un corps solide les parties qui s'opposent „ au dessein qu'on a conçu d'y former en creux, ou

---

(*a*) Le *Crocodille* est un énorme animal amphibie très-commun en Egypte, dans une partie de l'Inde & dans plusieurs contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est du Crocodille dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte sous le nom de *Léviathan*.

(*b*) L'*Ibis* est un grand Oiseau d'Egypte que jadis les Egyptiens mirent au rang des animaux qu'ils adoroient comme leurs Dieux.

Digitized by Microsoft®

„ même en relief, une figure, un caractère, un trait, „ un ornement, &c. „

Voyez Mémoires de Littérature, tirés des Régiſtres de l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, t. 32.

Les gravures antiques ont toutes un luiſant très-éclatant, un poli que le temps leur donne, & qui les diſtingue; d'ailleurs la perfection du deſſin, la délicateſſe & l'exactitude des détails, les font auſſi reconnoître. On doit voir aux têtes les ſourcils, les cils des paupières; il faut que les têtes en relief des *camés* ſoient bien exactement couchées à plat ſur le fond. Les modernes ſont un peu détachées; toutes les gravures qui ſont ſur turquoiſes (*a*) ne valent rien, parce que cette pierre, qui n'eſt qu'une oſſification, eſt trop tendre pour qu'on y puiſſe bien graver.

Parmi les graveurs modernes, on diſtingue *Coldoré*, qui vivoit du temps d'Henri-le-Grand. Coldoré gravoit en creux & en relief; en outre il avoit une manière qui lui étoit particulière: c'eſt une eſpèce de demi-relief mêlé de creux. On voit de lui, dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, une tête de cette ſorte. Le profil eſt un peu en relief, les oreilles de la tête ſont en creux.

(11) Les curioſités naturelles les plus intéreſſantes de la Franche-Comté, ſont: le *ſaut du Doux*, caſcade

(*a*) Les pierres appelées *turquoiſes* ne ſont autre choſe que des dents d'animaux marins ou terreſtres, devenues foſſiles & comme pétrifiées.

Digitized by Microsoft®

naturelle d'une grande beauté, la *Grotte de Quingey*. L'eau tombant & dégouttant des voûtes de cette caverne s'épaiſſit ſous diverſes figures, & forme des colonnes, des feſtons, des trophées, des tombeaux. La *fameuſe Grotte de Beſançon*, ou *la Glacière*, autre grande caverne; elle eſt creuſée dans une montagne à cinq lieues de Beſançon, elle a 135 pieds dans ſa plus grande largeur, & 168 de longueur. On y voit pluſieurs pyramides de glace; la variation du thermomètre (*a*), pendant l'hyver & l'été, y eſt très-peu conſidérable; ainſi cette Grotte préſente, dit M. de Bomare, un phénomène unique dans la Nature. La glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui y règne eſt toujours conſtant, & n'eſt point relatif comme dans les autres ſouterrains.

Les autres Grottes célèbres ſont: la *Grotte d'Arcy* en Bourgogne, dans l'Auxerrois, remarquable par ſes ſalles qui ſe ſuccèdent les unes aux autres, & dans leſquelles on obſerve differens jeux de la Nature; la *Grotte de la Balme*, à ſept lieues de Lyon; elle offre des congélations de diverſes couleurs & de différentes formes; la

(*a*) Un thermomètre eſt un inſtrument qui ſert à faire connoître, ou plutôt à meſurer les degrés de chaleur & de froid. Un Payſan Hollandois, nommé *Drebbel*, paſſe pour avoir eu, au commencement du XVIIe Siècle, la première idée de cet inſtrument. —— Le *Baromètre* eſt un autre inſtrument qui ſert à méſurer la peſanteur de l'atmoſphère & ſes variations, & qui marque les changemens du temps. Le baromètre & ſes uſages ſont fondés ſur l'expérience de *Toricelli*: expérience ainſi nommée de *Toricelli* ſon inventeur.

Digitized by Microsoft®

Grotte de Bauman, dans le Duché de Brunſwick; la *Grotte du Chien*, en Italie.

Les *Grottes des Fées*, à deux lieues de Ripaille en Chablais. Ce ſont trois Grottes l'une ſur l'autre; on n'y peut monter que par une échelle: dans chaque Grotte on trouve un baſſin, dont l'eau, ſuivant les idées populaires, a des vertus merveilleuſes; les *Grottes d'Antiparos*, dans l'Archipel, les plus belles & les plus extraordinaires de toutes les cavernes connues.

Fin du Tome premier.

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft®

Digitized by Microsoft ®

119479

Книжный магазин писателей

ССП—Книжный магазин

Инв № 119479

Цена Руб. 20 Коп.—

(с. Лавиш де Фонтен)

20-

Digitized by Microsoft®

PQ 1985 G5V45 t.1
Genlis, Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de afterwards marquise de Sillery
Les veillées du château

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Digitized by Microsoft®